



HAL
open science

Un Milanais et sa ville. Giuseppe Gorani, observateur politique craint, aristocrate marginalisé, homme de lettres éclairé (1774-1779)

Ioana Dumont

► **To cite this version:**

Ioana Dumont. Un Milanais et sa ville. Giuseppe Gorani, observateur politique craint, aristocrate marginalisé, homme de lettres éclairé (1774-1779). Histoire. 2011. dumas-00701616

HAL Id: dumas-00701616

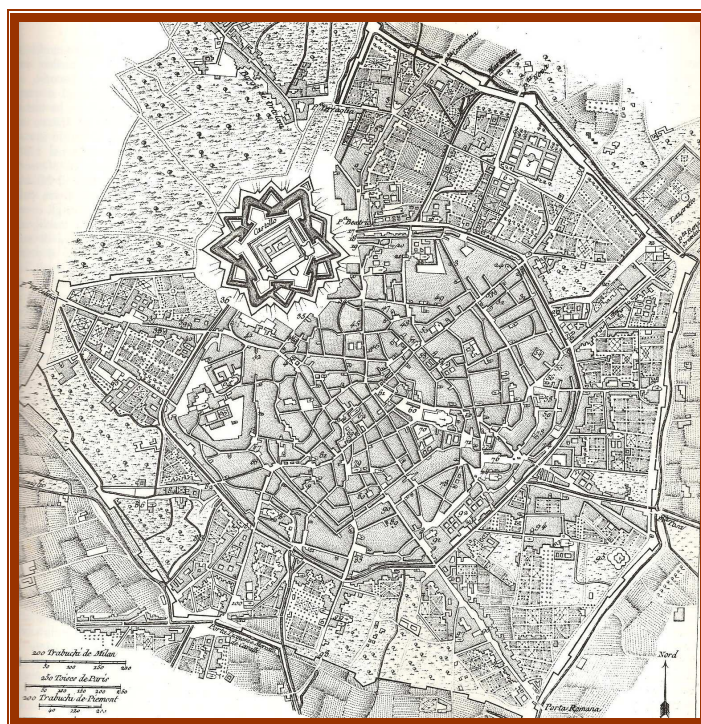
<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00701616v1>

Submitted on 25 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un Milanais et sa ville
*Giuseppe Gorani, observateur politique craint,
aristocrate marginalisé, homme de lettres éclairé
(1774-1779)*



Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention Histoire & Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux de l'Antiquité à nos jours

Parcours MIFI : La France et l'Italie : formes, cultures et relations dans l'espace européen

Année universitaire 2010-2011

Sources des illustrations de couverture :

En haut, de gauche à droite :

GORANI, Giuseppe « Couverture du manuscrit du premier volume des Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie », photographie figurant dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie, 1. Mémoires de jeunesse et de guerre (1740-1763)*, Milano, Mondadori, (1^e éd. 1936).

ANONYME, « Portrait de Giuseppe Gorani », 1793, gravure présente à la Bibliothèque nationale de France et figurant dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie, 1. Mémoires de jeunesse et de guerre (1740-1763)* de Giuseppe Gorani, Milano, Mondadori, (1^e éd. 1936).

ANONYME, « Le Palais de la famille Gorani à Milan », photographie présente à Milan dans la Raccolta Lissoni et figurant dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie, 1. Mémoires de jeunesse et de guerre (1740-1763)* de Giuseppe Gorani, Milano, Mondadori, (1^e éd. 1936).

En bas :

DAL RE, « Plan de Milan », 1734, figurant dans le *Voyage d'un Français en Italie dans les années 1765 et 1766* de Jérôme de Lalande, 1769.

Un Milanais et sa ville

*Giuseppe Gorani, observateur politique craint,
aristocrate marginalisé, homme de lettres éclairé
(1774-1779)*

Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention Histoire & Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux de l'Antiquité à
nos jours

Parcours MIFI : La France et l'Italie : formes, cultures et relations dans l'espace européen

Année universitaire 2010-2011

« Cette manière d'exister, par la fatalité d'être né le dernier de mes frères, m'a donc donné une sorte d'aversion contre ma famille, contre les lois et le gouvernement de mon pays. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à une patrie qui n'en était pas une pour moi, ni me soumettre à vivre parmi des parents, que je ne pouvais faire autrement que de regarder comme des ennemis. C'est donc cette manière d'exister qui m'a rendu voyageur, rêveur, mécontent de tout. Si j'ai toujours montré de la rudesse dans le caractère, c'est à ces émotions fatales, à ce malheur habituel de haïr et d'être haï de mes parents que je le dois. [...] C'est donc cette manière d'être qui a influencé toutes les époques de ma vie, qui m'a fait embrasser différents projets, qui m'a poussé dans les rôles que j'ai bien ou mal joués, et qui est enfin la principale cause de ces mémoires. »

Giuseppe Gorani, Préface aux *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, (Publication posthume, 1936)

Remerciements

L'année universitaire 2010-2011 a été dense autant du point de vue universitaire que personnel. Elle m'a permis de découvrir pour la première fois le monde de la recherche italienne grâce à un séjour de six longs mois passés dans la ville de Milan. Au cours de cette belle expérience, ponctuée de difficultés mais également d'émerveillements, j'ai pu produire un mémoire de recherches influencé par des enseignements culturels différents.

Je tiens avant tout à remercier M. Gilles Bertrand, mon directeur de recherches à Grenoble, pour m'avoir permis de continuer à étudier la vie si tumultueuse du comte Giuseppe Gorani, aristocrate dont les aventures rocambolesques commencent à Milan, sa ville natale. Les conseils précieux qu'il m'a communiqués, ainsi que la disponibilité dont il a fait preuve en permanence et ce, même à Milan, m'ont été d'une aide immense. Mon travail n'aurait pas non plus pu voir le jour sans l'aide de mon co-directeur de recherches à l'*Università degli Studi La Sapienza*. Je le remercie infiniment pour la direction qu'il a su donner à mon travail ainsi que pour sa gentillesse et pour sa patience face à une étudiante étrangère un peu perdue quelques fois dans le monde de la recherche italienne.

Ma gratitude va également vers les enseignants et le personnel qui s'occupe du parcours MIFI (Master International Franco-Italien) à Grenoble et à Milan et qui fait tout son possible pour offrir un parcours d'exception aux étudiants désireux de s'ouvrir à l'international.

Je voudrais aussi remercier profondément les bibliothèques milanaises pour la richesse de leurs fonds. Je pense tout particulièrement à la *Braidense* et à la *Sormani* ainsi qu'à la bibliothèque de l'*Associazione Storica Lombarda* pour la disponibilité et la gentillesse de son personnel, qui n'a pas hésité à me venir en aide et à me guider dans mes recherches. Il en est de même pour le personnel des *Archivi di Stato di Milano*, dont les encouragements et les conseils m'ont permis de consulter des sources précieuses. À Grenoble, ma gratitude se dirige vers la Bibliothèque d'Études et d'Information, pour les sources précieuses qu'elle conserve avec soin qu'elle n'hésite pas à communiquer avec cordialité aux étudiants.

Enfin, plus personnellement, je tiens à remercier mes parents et mes amis pour leurs encouragements et pour leur aide.

Table des matières

Remerciements.....	4
Table des matières.....	5
Introduction.....	9
PARTIE 1 - GIUSEPPE GORANI, OBSERVATEUR POLITIQUE ET PORTRAITISTE DE LA LOMBARDIE AU SIECLE DES LUMIERES.....	14
Chapitre 1 – Le Duché de Milan, un État sous le joug de l’Empire d’Autriche.....	16
1.1. Une mise au pas complète de la province par le pouvoir autrichien ?	16
a. Amour ou détachement ? Un aventurier de retour dans la Lombardie autrichienne.....	16
b. Le déclin d’un État voué à un régime politique plus ou moins éclairé.....	18
c. Une critique de la stricte hiérarchie nobiliaire et de sa décadence.....	20
1.2. Un despotisme éclairé des souverains autrichiens à Milan ?	23
a. Un diplomate déchu à la rencontre de Marie-Thérèse et de Joseph II.....	23
b. L’aversion d’un Républicain pour un pouvoir autrichien despotique.....	26
c. Des réformes mitigées et un pouvoir sans partage avec la noblesse milanaise.....	28
1.3. Le Gouverneur et sa fonction politique : un représentant de la couronne autrichienne à Milan ?	31
a. Un serviteur de l’Empire critiqué pour son obéissance aveugle.....	31
b. Le gouverneur, un dirigeant jugé incompétent et corrompu.....	33
c. Un soutien enthousiaste pour l’autonomie croissante du gouverneur.....	35
Chapitre 2 - Une administration sévèrement contrôlée par le pouvoir autrichien	38
2.1. Une noblesse en perte de pouvoir ?	38
a. Un aristocrate témoin de la centralisation administrative de son État.....	38
b. Un républicain face à l’effritement de la suprématie nobiliaire.....	40
c. La critique envers la tentative de maintien de la hiérarchie nobiliaire.....	41
2.2. La dénonciation de ministres plus ou moins compétents	43
a. Des ministres nommés par Vienne pour réduire le pouvoir du patriciat.....	43
b. Une efficacité réduite, due à l’étroite surveillance viennoise.....	45
c. Une affliction pour la frivolité et la corruption des ministres.....	46
2.3. Une justice en décadence et en proie à la corruption ?	48
a. Une réorganisation judiciaire contrôlée par la cour de Vienne.....	48
b. Un homme et son procès face à l’efficacité parfois relative de la justice.....	49
c. Une victime de la corruption des magistrats milanais ?.....	51
Chapitre 3 - Une lutte continue entre le pouvoir autrichien et la noblesse lombarde pour le contrôle de la situation agricole, industrielle et commerciale	53
3.1. Une situation agricole, industrielle et commerciale influencée par la nature du gouvernement central ?	53
a. L’agriculture, un domaine se détachant de plus en plus de la domination nobiliaire et ecclésiastique ?	53
b. Un contrôle étroit de l’industrie et du commerce par le pouvoir autrichien.....	55
c. Un gouvernement gérant avec plus ou moins de soin les finances publiques.....	57
3.2. Un gouvernement tentant de réformer l’économie et les finances publiques.....	59
a. Giuseppe Gorani, un noble lésé par la réorganisation financière ?.....	59
b. De nouvelles mesures visant à réduire les monopoles nobiliaires en agriculture et en industrie.....	61
c. Des mesures limitées ou vouées à l’échec face au pouvoir des privilèges aristocratiques ?.....	62
3.3. Une aristocratie en crise et confrontée à un dilemme : protéger ses privilèges ou se mettre au service de son État ?	64

a. G. Gorani, un aristocrate face à la crise des privilèges nobiliaires et ecclésiastiques	64
b. Une crise idéologique au sein de l'aristocratie lombarde	65
c. Un appauvrissement visible de la noblesse.....	67

PARTIE 2 - GIUSEPPE GORANI, UN NOBLE MILANAIS A LA RENCONTRE DES ELITES DE SA VILLE : HONNEURS ET DISGRACES D'UN ARISTOCRATE MARGINALISE A MILAN69

Chapitre 4 - La Maison aristocratique et la question de l'honneur : une vitrine de l'appartenance politique et sociale de l'élite milanaise 71

4.1. Le palais de l'archiduc Ferdinand, siège politique de la province Lombarde ? 71

a. L'organisation d'une nouvelle Cour, signe direct de la centralisation du pouvoir autrichien	71
b. Le faste outrancier du <i>Palazzo Regio-Ducale</i> . Un manifeste du pouvoir autrichien à Milan ?	74
c. Giuseppe Gorani et la noblesse milanaise, entre résistance et effacement politique.....	76

4.2. Le palais aristocratique, instrument de pouvoir de la noblesse..... 78

a. G. Gorani, un aristocrate de retour au foyer familial et à la hiérarchie qu'il impose	78
b. Le palais aristocratique : un lieu de pouvoir et d'honneur pour la lignée familiale?	80
c. Un siège du patrimoine familial et un foyer d'intrigues	81

4.3. Le palais aristocratique, foyer des relations familiales 82

a. Des rapports familiaux régis par un ordre strict et un sens du devoir	83
b. Intérêt et affection au sein de la famille	86
c. Une rivalité fraternelle pour la défense et la conservation de l'honneur aristocratique	88

Chapitre 5 - Une noblesse milanaise soumise à un cérémonial omniprésent ? 91

5.1. Un mode de vie soumis au système des dépenses 91

a. L'art de la réception et de la mise en valeur du palais nobiliaire	91
b. Le triomphe de l'apparence.....	94
c. Un art de vivre soumis aux foudres de G. Gorani et des hommes de lettres milanais	96

5.2. G. Gorani et la critique du protocole : un noble disgracié sans accès à la Cour de l'archiduc Ferdinand..... 98

a. Une pâle imitation de la Cour de France ?.....	98
b. La critique d'une société du masque	100
c. La déception envers la dégradation d'une cour peu brillante et superficielle	102

5.3. La description de Milan, ville aux multiples foyers de sociabilité..... 104

a. De multiples cours rivalisant d'attrait.....	104
b. La critique d'un protocole omniprésent en ville : l'exemple des salons et des cafés.....	106
c. Un cérémonial imposé à l'espace urbain : l'exemple typiquement milanais du <i>Corso</i>	107

Chapitre 6 - La noblesse milanaise et ses plaisirs : une élite en constante représentation 110

6. 1. La pratique de la villégiature par G. Gorani et la noblesse milanaise : un plaisir aristocratique et un instrument de pouvoir 110

a. La <i>Villa Reale di Monza</i> : Caprice fastueux de l'archiduc Ferdinand ou instrument stratégique de puissance ?... 110
b. La maison de plaisance : une possession constitutive d'un art de vivre nobiliaire milanais..... 112
c. La dégradation de l'entretien des demeures de plaisance, signe d'un appauvrissement de la noblesse milanaise.. 115

6. 2. G. Gorani et le tourbillon des fêtes et des divertissements à Milan : entre ébahissements mondains et dénonciation de stratégies politiques..... 117

a. Un aristocrate convié aux fêtes publiques et privées, activités quotidiennes et instruments de puissance de la noblesse milanaise..... 117	
b. Entre art de cour et spectacle de la ville : L'incendie du théâtre ducal et la naissance de <i>la Scala</i> , observés par un amateur milanais	119
c. Le rejet d'une société élitaires aux mœurs étroitement contrôlées par l'Eglise.....	123

6. 3. Giuseppe Gorani et le rejet du faste et du plaisir étendus à la ville entière 125

a. Une critique des dépenses imposées par les Habsbourg pour la restructuration de la ville de Milan	125
b. La déception d'un homme de lettres envers la frivolité de nombreux salons milanais.....	128

c. Giuseppe Gorani et le refus de la vie mondaine. Une mort sociale ?.....	129
PARTIE 3 - GIUSEPPE GORANI UN HOMME DE LETTRES ECLAIRE EN RUPTURE AVEC SON TEMPS ?	131
Chapitre 7 - Une lente initiation à la culture éclairée et au statut d’homme de lettres	133
7. 1. Une formation culturelle issue de l’Europe éclairée.....	133
a. Un Milanais portraitiste de sa ville, une cité culturelle au siècle des Lumières.....	133
b. Une éducation éclairée fondée sur la raison et réalisée au contact du livre	136
c. Un homme de lettre influencé par les philosophes des Lumières	137
7. 2. Un homme de lettres profondément influencé par la fréquentation des hommes de lettres éclairés italiens.....	139
a. L’influence déterminante des hommes de lettres lombards.....	139
b. Une amitié profonde avec les membres de l’ancienne <i>Società dei Pugni</i>	141
c. Une adhésion complète aux idées éclairées de la <i>Società dei Pugni</i> ?.....	143
7.3. L’espoir du triomphe de la raison et des sciences sur la superstition : le cas de la composition de l’Eloge de Redi (1782)	145
a. <i>L’Eloge de Redi</i> , un hymne au progrès des sciences	146
b. Un travail scientifique long et rigoureux.....	147
c. La conquête d’une notoriété publique, révélatrice d’un esprit libre et réfractaire face à toute institution étatique.	147
Chapitre 8 - La fréquentation, salutaire et formatrice, du salon de Carlo et de Giovanni Verri	150
8.1. Un salon original dirigé par des cadets de famille	150
a. Une amitié étroitement entretenue avec Carlo et Giovanni Verri.....	150
b. Une société d’amis quotidiennement réunis dans le palais familial des Verri.....	152
c. Une société mondaine réunie autour d’un plaisir commun : l’art de la conversation	154
8.2. La rencontre d’une « société étrangement composée »	155
a. Des conversations orientées autour du monde des lettres.....	155
b. Une continuité de la <i>Società dei Pugni</i> ?.....	157
8.3. Giuseppe Gorani, un homme de lettres en rupture avec son temps ?.....	158
a. Une pensée politique mûrie au contact du salon des frères cadets de la famille Verri.....	158
b. La conversion à l’économie politique et la déception d’une candidature refusée par la <i>Società Patriotica</i>	160
c. Un homme de lettres rejeté par la société milanaise pour ses idées novatrices et son amour de la liberté d’expression	162
Chapitre 9 - La naissance des idées majeures de la pensée politique de Giuseppe Gorani	163
9.1. Des considérations essentielles sur la nécessité de dénoncer à l’opinion publique le despotisme impérial, sacerdotal et aristocratique	163
a. Une critique virulente du despotisme monarchique.....	163
b. La nécessité de limiter les pouvoirs abusifs des Grands et de la noblesse.....	164
c. Le soutien envers un gouvernement désireux d’éliminer les pouvoirs abusifs de l’Église	167
9.2. La dénonciation du cadre de vie misérable du peuple milanais dans l’espoir d’apporter la félicité publique.....	168
a. Une misère touchant la majeure partie de la population milanaise	169
b. La nécessité de mettre en place des dispositifs afin de lutter contre la misère populaire	172
c. Des réformes urbaines nécessaires afin d’améliorer les conditions de vie du peuple milanais.....	175
9.3. Un devoir : œuvrer pour la libération d’un peuple soumis à l’oppression d’un pouvoir despotique	176
a. Un peuple majoritairement bon et ignorant, soumis au joug de l’Empire autrichien et de l’Eglise	176
b. Une éducation nécessaire pour permettre une réforme profonde de l’État	179
c. Un objectif, le triomphe de la raison et le progrès de l’anticléricalisme	181
Conclusion	184
Sources	189

Sources primaires	189
Lettres manuscrites	189
Ouvrages imprimés	189
Documents d'archives collectés à l'Archivio di Stato di Milano	190
Sources secondaires	190
Hommes de lettres italiens	190
Voyageurs français à Milan	191
Bibliographie	192
Études sur l'Histoire de l'Europe et de l'Italie à l'époque moderne	192
Études la ville au XVIIIe siècle et sur Milan en particulier	193
Études sur les cours italiennes et françaises	193
Études sur le théâtre et l'opéra en Italie	194
Études sur la noblesse milanaise et le monde des salons	194
Études sur les voyageurs italiens et hommes des Lumières milanais	195
Études sur Giuseppe Gorani	195
Table des annexes	197

Introduction

La fin du XVIII^e siècle est marquée en Europe par un exceptionnel engouement pour la culture, c'est-à-dire pour le développement des connaissances humaines, techniques et scientifiques. Elle voit triompher la philosophie des Lumières, largement diffusée, qui base ses idées sur la raison et sur l'idée de progrès afin de lutter contre l'obscurité de la superstition religieuse et de l'ignorance. Cet enthousiasme permet la circulation active des idées et des opinions dans une Europe cosmopolite où l'élite intellectuelle est en mouvement constant.¹ Cette élite rassemble des voyageurs individuels, plutôt jeunes et fortunés, passionnés d'art et d'histoire.² Tous se consacrent au rituel du Grand Tour, voyage de plaisir qui les mènent dans les capitales européennes afin d'approfondir leurs connaissances de multiples façons. Pendant plusieurs années ils traversent les États afin de parfaire leurs connaissances, d'affermir leur caractère et d'aiguiser leur sensibilité. Dans cette promenade à travers l'Europe, l'Italie occupe une place privilégiée. Étape nécessaire pour les adorateurs de la Beauté ; elle marque aussi l'aboutissement de leur parcours initiatique. En effet, son exploration est une des principales motivations de départ de ces voyageurs éclairés, héritiers de Voltaire et de Rousseau.³ Prônant la recherche du bonheur, ils se heurtent pourtant à une crise de conscience européenne lentement mûrie et qui se traduit en France par l'éclat de la Révolution en 1789.⁴

Le comte Giuseppe Gorani (1740-1819) est l'un de ces êtres d'exception, l'un de ces aventuriers ayant œuvré pour la diffusion des idées des Lumières malgré la fermeture des frontières. Voyageur italien atypique, il ne ressemble guère aux promeneurs traditionnels. S'il fait le tour de l'Europe, c'est dans des circonstances particulières et dans un état d'esprit différent de celui de ses contemporains, peignant une image bien sombre de l'Italie. Profondément influencé par les idées révolutionnaires, cet homme de lettres italien est devenu célèbre à son époque pour la publication des *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États de l'Italie* (1793), qui résume sa pensée politique. Dans cette œuvre, il dresse un portrait tout en contrastes de l'Italie pré-révolutionnaire, une Italie fragmentée politiquement et qui ne possède encore qu'une

¹ Franco VALSECCHI, *L'Italia nel Settecento dal 1714 al 1788*, 1971, (1^e ed. 1959) p. 461-464.

² Gilles BERTRAND, *Le Grand Tour revisité, pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e siècle-début XIX^e siècle*, 2008, p. 23-38.

³ Vincenzo FERRONE, *Le monde des Lumières*, 1999, p. 16-21.

⁴ André CORVISIER, *L'Europe à la fin du XVIII^e siècle (vers 1780-1802)*, 1985, p. 17.

existence géographique, voire simplement symbolique.¹ Il s'emploie à dépeindre minutieusement la carte politique de celle-ci, qu'il a pris soin d'observer attentivement lors d'un long voyage accompli entre 1787 et 1788. Parmi la quantité de Royaumes, de Duchés, de Marquisats et de Républiques oligarchiques qu'il décrit, seul le Duché de Milan ne figure pas. C'est pourtant dans l'étude de cet État et surtout de sa capitale que se trouve la clé permettant de comprendre la personnalité complexe de cet aventurier singulier, souvent situé en marge de la société.

Il faut savoir que l'État de Milan tient une place toute particulière dans le cœur et dans la vie de Giuseppe Gorani. La ville de Milan est avant tout associée à sa naissance, car c'est là qu'il voit le jour le 15 février 1740. Cadet malheureux d'une ancienne famille noble mais non patricienne, composée de sept enfants, il est contraint, comme la majorité des benjamins, de quitter son foyer familial pour se frayer un chemin dans la vie.² Fuyant la carrière ecclésiastique qu'il a en aversion, goûtant l'honneur associé au monde militaire, il s'engage comme soldat en 1757 à la solde de l'Empire d'Autriche, qui domine et occupe la Lombardie au XVIIIe siècle. Sa carrière l'éloigne de Milan pour le conduire vers des routes européennes qui le mènent de la Prusse, où il est retenu captif pendant la Guerre de Sept ans, jusqu'au Portugal, où il devient conseiller du ministre Pombal ; puis à Vienne, où ses qualités de diplomate le mettent quelques temps en faveur auprès de l'impératrice Marie-Thérèse. Son parcours se termine à Paris, où il participe à la Révolution. Lié aux Girondins, G. Gorani est chargé de missions diplomatiques délicates et obtient la nationalité française pour son dévouement.³ Entre temps, sa course folle, qui l'a également fait passer par l'Angleterre et par la Suisse, lui a permis de développer ses premières idées politiques. Sa réflexion s'est soldée par l'écriture, de son premier ouvrage, *Il Vero Dispotismo*, publié en 1770. Mais il faut savoir que tout au long de ses années d'errance, Milan n'est jamais loin. De passage pour quelques nuits, pour quelques mois ou pour quelques années, Giuseppe Gorani quitte sans cesse sa ville natale pour finir par y retourner.

Toutefois, de toutes ses allées et venues, une période particulière apparaît comme fondamentale pour qui veut mettre en lumière la personnalité complexe de Giuseppe Gorani. Cette période correspond au premier véritable séjour que l'auteur réalise à Milan depuis son enrôlement militaire en 1757. En 1774, suite au décès de son père, le jeune homme revient

¹ Gilles BERTRAND, *op. cit.* p. 1.

² Voir annexe 1 : Généalogie de la famille Gorani sur six générations.

³ Bartolo ANGLANI, « Giuseppe Gorani, osservaotre dell'Europa settecentesca », in *Eteroglossia e plurilinguismo letterario, I- L'Italiano in Europa, Atti del XXI Convegno interuniversitario di Bressanone*, 2-4 luglio 1993, p. 162-163.

dans la ville afin de toucher sa part de l'héritage familial. De par les mauvaises relations qu'il entretient avec sa famille et de par sa position mineure au sein de celle-ci, il se retrouve contraint d'ouvrir un procès à son frère aîné afin de pouvoir obtenir ce qu'il estime lui être dû. Amené à s'installer dans la capitale de la Lombardie autrichienne, il y passe ainsi six longues années. Les aventures personnelles qui se succèdent alors dans sa vie se retrouvent étroitement mêlées aux événements politiques de son temps, événements qu'il recueille précieusement et qu'il met plus tard par écrit dans le troisième volume des *Mémoires pour servir à l'Histoire de ma vie* au déclin de sa vie. Cette œuvre, divisée en quatre volumes, se donne pour objectif de dépeindre les faits principaux ayant marqué la vie de l'auteur. Les souvenirs liés à la vie familiale et aux rapports entretenus avec les parents et les frères et sœurs y tiennent une place privilégiée. Au fil des pages, Giuseppe Gorani rapporte la douleur immense que lui ont causée ses malheurs familiaux, malheurs qui ont largement contribué, d'après lui, à forger l'homme qu'il est devenu. Ses souvenirs personnels, qui abordent des sujets divers, permettent également d'évoquer les événements politiques, sociaux et culturels de son temps : « Je n'aurais jamais songé à tracer ces lignes, si ma vie n'eut été souvent liée à des événements dignes d'être connus et si je n'avais pas passé la plus grande partie de cette vie à étudier les hommes, les coutumes, les lois, les mœurs et les gouvernements [...] »¹ À cette œuvre s'ajoute l'écriture conséquente de la *Storia du Milano dalla sua fondazione fino all'anno 1796, destinato a trattare la storia di Milano sotto la dominazione tedesca, dal 1700 al 1796*, dont seul le quatorzième volume a pu être publié (1989). Dans cet ouvrage, G. Gorani affirme vouloir réaliser un travail d'historien. Il est divisé en une succession de chapitres qui exposent de manière chronologique l'histoire de cet État, de ses origines jusqu'à la domination autrichienne qui lui est contemporaine. Toutefois, s'appuyant parfois simplement sur des anecdotes entendues, l'auteur ne réussit pas à échapper à la subjectivité et offre un portrait influencé par son regard républicain.² Il y consigne la force et les faiblesses du pouvoir situé à la tête du duché ainsi que les vertus et les vices des princes composant le gouvernement.

Toutefois, ces seuls ouvrages, déformés par le prisme d'un regard qui évolue au cours des années, ne sont pas suffisants pour comprendre la relation complexe entretenue par G. Gorani et sa ville. Ils doivent être confrontés à la foule d'ouvrages et de lettres écrits par l'auteur ainsi que par l'apport de documents judiciaires officiels et datant de cette période. L'ensemble offre un résultat représentatif de l'âme tourmentée de G. Gorani. De plus, afin de

¹ Giuseppe GORANI, *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, vol. I, 1938, p. 2.

² Bartolo ANGLANI, *op. cit.*, p. 182.

mieux découvrir le portrait tout en contrastes de la Lombardie autrichienne, les témoignages des hommes de lettres milanais apparaissent comme essentiel : les frères Verri, Cesare Beccaria, Giuseppe Parini ou encore Paolo Frisi, tous s'intéressent à la vie politique, économique et sociale de leur État. Leur regard peut également être confronté à celui de voyageurs français tels que l'abbé Richard,¹ Jérôme de Lalande,² ou encore Charles Pinot Duclos³ et Roland De La Platière,⁴ qui visitent Milan durant cette période et qui, dans leurs mémoires, leurs récits de voyages ou leurs correspondances, s'emploient à en dresser un portrait.

Pour de nombreuses questions soulevées ici, peu d'études sont disponibles. L'État de Milan a fait certes l'objet de recherches et de publications mais il demeure encore bien souvent minoritaire dans les études générales sur l'Italie des Lumières comme le montre l'exemple de l'ouvrage de Franco Valsecchi, *L'Italia nel Seicento e nel Settecento* (1967) ou encore la somme écrite par Franco Venturi, *Settecento Riformatore*, publiée à partir de 1969. Toutefois, il faut savoir que les années 1970 et 1980 ont été marquées par des évolutions importantes du paysage historiographique italien et français. Elles ont amené un grand nombre de considérations individualisées sur les gouvernements des États italiens. Ainsi, l'ouvrage de Norbert Jonard, *Milan au siècle des Lumières* (1974) peut être cité et s'ajoute aux ouvrages écrits par le grand spécialiste de la Lombardie au siècle des Lumières, Carlo Capra qui est notamment l'auteur de *La Lombardia austriaca nell'età delle riforme* (1987). De plus, l'observation de ces portraits généraux de la Lombardie autrichienne débouche sur la constatation que certains sujets sont bien plus privilégiés que d'autres. Ainsi, si l'aspect politique et économique de l'État a donné lieu à la publication de nombreux ouvrages, les recherches qui traitent de la société sont plus rares. En effet, les études concernant la vie culturelle et les hommes de lettres milanais sont variables. Un certain nombre de recherches ont été accomplies sur les membres de la *Società dei Pugni*, comme le montre la production conséquente de Carlo Capra. Toutefois, d'autres hommes de lettres demeurent encore aujourd'hui dans l'ombre. C'est notamment le cas de Giuseppe Gorani, dont les biographies sont très rares, voire inexistantes. La plupart des textes qui le concernent remontent à la fin du XIXe siècle ou au début du XXe siècle comme l'indique l'ouvrage écrit par Marc Monnier, *Un aventurier italien du siècle dernier : le comte Joseph G., d'après ses Mémoires*

¹ Jérôme RICHARD, *Description historique et critique de l'Italie, ou Nouveaux Mémoires sur l'état actuel de son gouvernement, des sciences, des arts, du commerce, de la population et de l'Histoire naturelle*, 1766.

² Jérôme DE LALANDE, *Voyage d'un Français en Italie fait dans les années 1765 et 1766*, 1769.

³ Charles Pinot DUCLOS, *Voyage en Italie, ou Considérations sur l'Italie par feu M. Duclos*, 1791.

⁴ Roland DE LA PLATIERE, *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, Amsterdam, 1780.

inédits (1884) ou encore celui d’Alessandro Casati, *Giuseppe Gorani e la guerra dei Sette anni* (1931). Dans les études récentes, son nom n’apparaît la plupart du temps que dans de brefs articles ou bien dans les préfaces écrites lors de la publication de ses œuvres. Bien que Carlo Capra ait largement œuvré pour faire connaître son nom, n’hésitant pas à le citer dans ses études sur l’élite éclairée milanaise, et que Maria Giuseppina Vitali-Volant lui ait consacré sa thèse, soutenue en 2004 : *Aventure, histoire, écriture de soi à la fin du XVIIIe siècle: Giuseppe Gorani (1740-1819), lettres et mémoires*, G. Gorani continue à demeurer dans l’ombre d’autres hommes de lettres.

Ainsi, les années passées à Milan entre 1774 et 1779 sont essentielles pour la formation intellectuelle de Giuseppe Gorani. Dans une ville où se renforce le despotisme des princes mais où le cosmopolitisme demeure bien présent, l’auteur se retrouve tiraillé entre un monde ancien, rigide et ancré dans ses privilèges et un monde nouveau qui se montre ouvert aux idées humanistes.¹ Il s’agit d’un monde qui met à l’honneur l’idée de raison, d’égalité et de bonheur des nations.² Comment cette période a-t-elle permis à Giuseppe Gorani de mûrir les aspects multiples de sa personnalité ? Pour l’auteur, tout, dans le Duché de Milan, est façonné par le régime politique mis en place. Par quels procédés l’auteur devient-il un minutieux observateur politique de l’État de Milan ? Comment parvient-il à dépeindre la vie quotidienne d’une noblesse, qui, perdant peu à peu sa puissance politique, tente d’oublier sa déchéance dans le tourbillon des divertissements ? En quoi cette période est-elle bouleversante pour sa carrière d’homme de lettres ?

Après avoir vu que Giuseppe Gorani est un portraitiste de la Lombardie autrichienne, nous verrons que son statut de noble milanais lui permet les plus hautes fréquentations mondaines, pour enfin observer en quoi les idées qu’il développe en font un homme de lettres en rupture avec son temps.

¹ François BLUCHE, *Le despotisme éclairé*, 1968, p. 211.

² Norbert JONARD, *L’Italie des Lumières : Histoire, société et culture du XVIIIème siècle italien*, 1996, p. 209.

Partie 1

-

Giuseppe Gorani, observateur politique et portraitiste de la Lombardie au siècle des Lumières

L'année 1774, qui est marquée dans la mémoire de Giuseppe Gorani par la disparition de son père, signe pour la première fois le retour prolongé du jeune homme en Lombardie. La Lombardie est une région du nord de l'Italie qui a subi au début du siècle des bouleversements politiques considérables, à l'instar des autres États qui forment la péninsule. Depuis l'année 1714, où le traité de Bade a mis fin à la Guerre de Succession d'Espagne, le Duché de Milan a changé de mains. L'ancienne domination espagnole, qui était présente officiellement dans cet État depuis 1559, s'est effacée pour laisser place à la présence autrichienne. Devenue simple province de l'Empire autrichien, l'État de Milan est dirigé depuis Vienne par des souverains qui entendent bien imposer leur présence.¹ Ces souverains, plus ou moins éclairés, se montrent ouverts en apparence aux principes véhiculés par les philosophes des Lumières. La philosophie des Lumières, dont les idées rayonnent tout particulièrement dans les années 1770, véhicule un projet large de bonheur de l'humanité qui, pour être atteint, nécessite la participation active des gouvernements qui doivent mettre en place une administration « éclairée » par la raison.

C'est à l'administration milanaise que Giuseppe Gorani se retrouve confronté dans le procès familial qui l'oppose à son frère aîné pour des questions d'héritage. Absent de la ville de Milan depuis de nombreuses années, il se heurte violemment aux rouages administratifs et aux lois judiciaires qui jalonnent la patrie qui l'a vu naître. Choqué de se retrouver face à une justice indifférente lorsqu'il essaie de connaître ses droits, furieux de se voir interdire l'accès aux archives familiales en raison de sa position de cadet, un profond sentiment de haine envers le régime politique s'empare de lui. Fermement décidé de lutter contre ces portes closes, il décide de mener son enquête et d'établir un portrait politique de l'État de Milan, afin d'en dénoncer les vices. Par quels procédés Giuseppe Gorani devient-il un minutieux observateur politique du Duché de Milan ? Quelle part ses sentiments personnels prennent-ils dans la description de son État et de sa ville ?

¹ Voir annexe 2 : Carte de l'Italie en 1748.

Chapitre 1 – Le Duché de Milan, un État sous le joug de l’Empire d’Autriche

Dans le troisième volume des *Mémoires pour servir à l’histoire de ma vie*¹, Giuseppe Gorani se fait observateur politique et portraitiste de la région qui l’a vu naître, la Lombardie. Il est déterminé à peindre le gouvernement qui siège dans le Milanais afin de montrer le joug que celui-ci fait ployer sur la vie politique de la province ainsi que sur les élites qui y vivent.

1.1. Une mise au pas complète de la province par le pouvoir autrichien ?

Persuadé que la Lombardie ainsi que sa noblesse rencontrent un déclin irrémédiable, G. Gorani choisit de décrire dans le quatrième volume de *l’Histoire de Milan*² qui traite de la période allant de 1700 à 1796, la situation qui d’après lui, est celle de sa région, et de s’interroger sur les causes de leur décadence commune. Afin de mieux l’étudier, il commence par décrire et dénoncer, dans son ouvrage, la mise au pas complète opérée par l’Empire d’Autriche.

a. Amour ou détachement ? Un aventurier de retour dans la Lombardie autrichienne

Le retour de Giuseppe Gorani en 1774 dans le Milanais, territoire qui l’a vu naître, est l’occasion pour lui d’évoquer les origines de sa famille et de dresser un portrait géographique de la province. Le jeune homme, malgré ses années d’errance et son image d’aventurier, appartient à une ancienne famille de la noblesse lombarde. La Lombardie, située au nord de la péninsule italienne, témoigne d’un pays morcelé géographiquement et fait l’objet de multiples observations de la part des voyageurs quant à sa situation.³ Montesquieu (1689-1755) homme de lettres français en voyage en Italie vers le milieu du XVIIIe siècle, offre cette description : « La Lombardie, est toute cette plaine qui est entre les Alpes, d’un côté, et de l’Apennin, de l’autre : ces deux montagnes se réunissent au commencement du Piémont, s’étendent des deux côtés, en un angle qui, posé sur la mer Adriatique forme un triangle dont

¹ Giuseppe GORANI, *Mémoires pour servir à l’Histoire de ma vie. 3. Du despotisme éclairé à la Révolution (1767-1791)*, 1944, (1936).

² Giuseppe GORANI, *Storia di Milano dalla sua fondazione fino all’anno 1796 Destinato a trattare la storia di Milano sotto la dominazione tedesca, dal 1700 al 1796*, 1989.

³ Voir annexe 3 : Carte de l’Italie imprimée à Vienne vers 1780.

cette mer est la base, et forme la plaine la plus délicieuse du monde. »¹ En effet, la Lombardie est un vaste territoire aux paysages variés comprenant des forêts, des fleuves, des lacs et des terres arides.² Toutefois, les plaines permettent également des exploitations étendues et 68% du sol est cultivé.³ Le Milanais est situé dans cette plaine, comme le montre l'abbé Richard (1720-1795), dans la description qu'il opère suite à son voyage en Italie 1766, s'emploie à décrire les limites de ce territoire :

« Le Milanais est borné au Nord par le Valais, les baillages des Suisses et le pays des Grisons ; au midi par les états de la république de Gênes, au levant par ceux de Venise, de Mantoue et de Parme, au couchant par le Piémont et le Monferrat. Ce pays est dans la situation la plus heureuse, la plus fertile peut être et la plus riche de l'Europe, par rapport à la quantité et à la qualité de ses productions Il est posé presque à la tête du triangle formé d'un côté par les Alpes, et de l'autre par la chaîne des Apennins, qui a pour base la mer Adriatique, et qui dans son aire renferme la grande et magnifique plaine de Lombardie, de plus de cent lieues de longueur, sur une largeur assez inégale [...] »⁴

L'Italie, à la fin du XVIIIe siècle, demeure un pays encore très morcelé géographiquement.⁵ Les États qui le composent sont indépendants les uns des autres et possèdent chacun leurs propres spécificités, ce qui fait dire à Jacques Godechot (dans *Histoire de l'Italie moderne. Le Risorgimento (1770-1870)*, 1971) que l'Italie est une « expression géographique ». En effet, celle-ci se divise en quatorze États différents, dont fait partie l'État de Milan. Ce dernier est composé de treize différentes parties qui comprennent les capitales des anciens territoires qui lui ont été données pour raisons politiques.⁶ Le Milanais est la partie la plus importante, suivi par le Pavésan. En effet, Pavie, ancien principat, est également la ville d'origine de la famille Gorani, comme le déclare l'auteur dans le premier volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie* : « [...] ma famille eut, pendant plusieurs siècles, une existence inconnue à l'histoire. J'ai seulement vu des actes

¹ MONTESQUIEU, « Voyages » in *Œuvres complètes*, 1956, p. 596.

² Norbert JONARD, *Milan au siècle des Lumières*, 1974, p. 100.

³ Guido BONARELLI, *L'Europa riconosciuta, Anche Milano accende i suoi lumi (1706-1796)*, 1987, p. 26.

⁴ Jérôme RICHARD, *Description historique et critique de l'Italie, ou Nouveaux Mémoires sur l'état actuel de son gouvernement, des sciences, des arts, du commerce, de la population et de l'Histoire naturelle*, 1766, p. 213.

⁵ Jacques GODECHOT, *Histoire de l'Italie moderne. Le Risorgimento (1770-1870)*, 1971, p. 17.

⁶ Aurora SCOTTI, *Lo stato e la città, architetture, istituzioni e funzionari nella Lombardia illuminista*, 1984, p. 21-31.

qui prouvent qu'il existait, dès les siècles XV et XVI, dans la ville de Pavie, dont nous tirons notre origine connue, des avocats et des notaires de notre nom. »¹ En effet, Alessandro Casati, historien qui s'intéresse de près à la famille Gorani, nous rapporte que les archives notariales de Pavie et de Milan font la liste de ces notaires. Le premier d'entre eux, à s'être transféré à Pavie au XVIe siècle est Giacomo Gorani.² De plus, il explique que la famille possède des terres acquises entre le XIVe et le XVIe siècle dans le territoire de Pieve del Cairo, Oltrepo et la Lomelline, comme l'indique Giuseppe Gorani lui même: « Mais il est aussi bien prouvé que ces véritables aïeux, [...] possédaient dès lors, dans la province d'Oltrepo et dans celle de la Lomelline, des terres et des fiefs nobles. »³

b. Le déclin d'un État voué à un régime politique plus ou moins éclairé

Dans ses différentes œuvres, Giuseppe Gorani s'intéresse au régime politique qui règne dans l'État de Milan, et qui influence, selon lui, la vie quotidienne de la population milanaise. Il remet en cause l'idée selon laquelle la capitale du Milanais serait entièrement acquise aux principes des Lumières.⁴ Sa famille fait partie de la noblesse milanaise et s'est installée dans la ville depuis trois générations, comme l'indique l'évocation du « bisaïeul de [son] père » qui « s'établit à Milan ». ⁵ En effet, Francesco Ignazio Gorani, s'installe dans la ville en 1642 et acquiert des biens considérables.⁶ Toutefois, le Duché de Milan, qualifié comme tel depuis le XVe siècle, est devenu une simple province appartenant à la maison d'Autriche depuis 1706, possession confirmée par le traité de Bade en 1714.⁷ L'auteur dénonce le poids du joug autrichien comme il le déclare dans l'Histoire de Milan : « Nous ne devons pas oublier que ce pays avait des maîtres dans les monarches autrichiens, dont les volontés suprêmes formaient la loi pour tous ses habitants gouvernés et gouvernants. »⁸

G. Gorani voue une haine envers le régime politique de type monarchique et absolutiste qui sévit à Milan, comme il le déclare ouvertement dans le troisième volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie* : « Dans ce temps j'avais voué à mon exécution tous les Princes et tous leurs Ministres. Si alors j'avais été maître de la destinée du monde,

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 8.

² Alessandro CASATI, *Giuseppe Gorani e la guerra dei Sette anni*, 1931, p. 2.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 8-9.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 7.

⁵ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 8.

⁶ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 8.

⁷ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 59.

⁸ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse* p. 210.

j'aurais d'un seul coup renversé tous les trônes et tous les autels catholiques romains avec eux. Telle était alors la disposition de mon esprit. »¹ En effet, l'État de Milan est dirigé par Marie-Thérèse Habsbourg (1740-1780) et son fils Joseph II (1765-1790), qui, se référant au bien public et à aux principes humanistes, disent vouloir mener une politique éclairée et un gouvernement juste.² Ils imposent cependant un contrôle indiscutable sur leur possession italienne. G. Gorani est forcé de constater que cette attitude est nécessaire aux souverains afin de pouvoir maintenir leur pouvoir :

« Mais si, dans tous mes voyages, j'ai été à portée de me convaincre qu'on ne règne avec bonheur que lorsqu'on se laisse diriger par des principes de morale, j'ai aussi vu que sans fermeté il est impossible de bien gouverner, et que les plus beaux des règnes sont ceux qui se font remarquer par un heureux mélange d'amour et de crainte [...] »³

Si Milan est la capitale de la Lombardie autrichienne, c'est à Vienne que se joue leur sort car en tant que territoire conquis, la ville de Milan n'a pas la liberté de décider seule de son avenir.⁴ Toute décision d'ordre politique appartient à la couronne autrichienne qui est en même temps la source de toute juridiction ;⁵ G. Gorani, dans les *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États de l'Italie* : voit Vienne comme « [...] le centre des négociations politiques, pour ce qui concerne les affaires de l'Italie [...] »⁶ Toutefois, cette volontaire étroitesse permet à Milan d'être voisine du véritable centre de politique et de demeurer active.⁷ En effet, de part sa position médiane, Milan est le centre de gravité de l'État. Liée à son arrière pays pour des raisons géographiques, elle s'étale dans la plaine et attire à elle toutes les ressources des environs.⁸ Roland De La Platière (1734-1793), homme d'État et voyageur français, qui découvre l'Italie entre 1776 et 1778, visite également Milan et en réalise un portrait :

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 109.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse ... vol. 1*, p. 216.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 4.

⁴ Francesco DE GIACOMI, *La Villa Reale di Monza*, 1999, p. 11.

⁵ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 59.

⁶ Giuseppe GORANI, *Mémoires secrets, et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États de l'Italie*, vol. 3, 1793, p. 239-240.

⁷ Aurora SCOTTI, *op. cit.* p. 52-53.

⁸ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 64.

« À ne considérer Milan que dans sa première étendue, c'était une grande ville, très grande même : elle est d'un diamètre double, depuis qu'on a mis ses faubourgs dans une nouvelle enceinte. Les places *del Duomo*, *del Palazzo*, *dei Mercanti*, les auberges, le gros des affaires, du commerce, des marchés, du peuple ; tout cela est au centre de la ville ; et lorsqu'un étranger s'y trouve placé, il s'en fait bientôt une haute idée : à ses yeux, c'est un petit Paris [...] »¹

Toutefois, malgré sa taille conséquente, la ville est peu peuplée : « On m'assure que Milan ne renferme que 100 mille âmes ; et j'en crois les habitants sur leur parole. C'est une faible population pour une aussi grande ville, pour une capitale, qui conserve encore le titre de celle de la Lombardie. »² Charles Pinot Duclos (1704-1772), historiographe et secrétaire de l'Académie Française, en voyage en Italie entre 1766 et 1767, est impressionné par la ville de Milan lorsqu'il la découvre :

« Milan a été, pour les Français, un second Paris. Trouver en effet sur son chemin une ville grande, belle, peuplée, où s'offrent quelques uns des plaisirs de la capitale, n'est-ce pas un dédommagement aux nombreuses privations auxquelles on a été exposé depuis l'extrémité du lac de Genève ? [...] Les Italiens appellent, avec raison cette ville, *Milano la grande* ; c'est en effet une des plus grandes que j'ai vues. Je n'y ai pas remarqué la même affluence ni le même mouvement qu'on observe à Paris. »³

Mais la raison de l'aversion que ressent Gorani envers la domination autrichienne est liée au carcan que le pouvoir veut imposer à la noblesse milanaise.

c. Une critique de la stricte hiérarchie nobiliaire et de sa décadence

Lors de son séjour à Milan de 1774 à 1778, Giuseppe Gorani constate que la haute société milanaise, caractérisée par son origine urbaine, demeure figée dans une stricte hiérarchie et qu'elle est vouée à une lente décadence.⁴ Malgré l'occupation autrichienne, cette noblesse maintient un pouvoir considérable dans l'occupation de postes clés du

¹ Roland DE LA PLATIERE, *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, 1780, p. 403.

² Roland DE LA PLATIERE, *ibid.* p. 404.

³ Charles Pinot DUCLOS, *Voyage en Italie ou Considérations sur l'Italie*, 1791, p. 146-147.

⁴ Albane COGNE, *Patriciat et propriétés urbaines à Milan (XVIIe-XVIIIe siècles)*, 2007, p. 165.

gouvernement local. C'est elle qui se situe à la tête de la politique lombarde. Elle est d'origine citadine, comme le montre G. Gorani, lorsqu'il évoque l'achat du palais familial par son bisaïeul : « Il acquit des biens considérables, fit bâtir un palais qui prenait le côté d'une rue qui reçut de là le nom de la famille... Cet individu de ma famille qui fut le premier à s'établir à Milan s'appelait François-Ignace. »¹ La plupart des membres de la noblesse descendent de bourgeois qui, sous Ludovic le More au XVe siècle, se sont fait remarquer par leur esprit d'entreprise dans les affaires du négoce ou qui ont acquis des titres de gloire pour le service rendu à la Seigneurie.² Mais l'anoblissement a eu pour effet de créer une sorte de protectionnisme qui défend aux roturiers l'accès à cette société restreinte et solidaire dans la défense de ses propres intérêts.³ Norbert Jonard (dans *Milan au siècle des Lumières*, 1974) explique qu'en 1768 par exemple, dans le Duché, la noblesse compte 297 familles légalement reconnues, ce qui représente seulement un pour cent de la population totale, mais quatre pour cent environ de la population de Milan. Pour attester ses dires il prend pour base les 125000 habitants que l'on peut approximativement dénombrer pour l'année 1768.⁴ G. Gorani le confirme en affirmant que « [...] l'on ne compte à Milan que cent vingt-cinq mille personnes. »⁵

La classe nobiliaire milanaise, bien qu'unie par ses privilèges, n'est pas du tout uniforme. Une hiérarchisation interne est bien présente.⁶ L'ancienneté et l'origine distinguent de manière nette les nobles entre eux et les divise en deux catégories différentes.⁷ En première position arrive la noblesse dite *generosa*, qui est la plus ancienne et la plus prestigieuse et qui comprend les patriciens. Des normes précises et sélectives, établies par le Conseil des Jurisconsultes de Milan régulent l'accès à cette élite urbaine.⁸ Ainsi par exemple, depuis 1716 est entrée en vigueur la décision d'en exclure ceux qui ne possèdent pas la majeure partie de leurs biens dans l'État et qui détiennent les revenus les plus élevés.⁹ De plus, cette noblesse doit prouver sa résidence dans l'État depuis au moins deux cents ans. Ceux qui font partie de cette catégorie doivent vivre de leurs rentes, sans l'exercice d'aucune activité considérée comme vile. Enfin, il existe la noblesse *diplomatica*, formée par ceux qui

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse ...* p. 8.

² Norbert JONARD, *op. cit.* p. 27.

³ Norbert JONARD, *ibid.* p. 28.

⁴ Norbert JONARD, *ibid.* p. 28.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires secrets...vol.1*, p. 88.

⁶ Felice CALVI, *Il patriziato Milanese*, 1970, p. 340.

⁷ Felice CALVI, *ibid.* p. 356.

⁸ Albane COGNE, *op. cit.* p. 211-215.

⁹ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 180.

ont acheté leur titre ou qui l'ont reçu en récompense des services rendus à l'État.¹ Il en est ainsi de la famille Gorani, anoblie officiellement au XVIIe siècle pour cette raison. En effet, le bisaïeul de Giuseppe Gorani, Francesco-Ignazio, « jouissait d'un très grand crédit à la cour de Madrid et fut le premier de la famille décoré du titre de Comte et de la Croix de l'Ordre de Calatrava. »² En effet, Felice Calvi (dans *Il patriziato milanese*, 1970) explique que l'origine des Gorani est obscure.³ Aucune source ne mentionne de lien avec le patriciat mais son nom est mentionné dans les Archives d'État parmi les listes de familles nobles milanaises sous le titre de *Famiglia nuova*.⁴

Cependant, Giuseppe Gorani critique de manière virulente l'attitude du gouvernement autrichien qui autorise, voire facilite l'achat des quartiers de noblesse par les roturiers. Dans les *Recherches sur la science du gouvernement* (1784) il déclare ouvertement son aversion : « Que dire de cette noblesse qu'on achète comme une marchandise ? Ne semble-t-il pas que les princes aient voulu rendre la noblesse déshonorante en en faisant un objet de trafic et de finance ? »⁵ Nombre de ces titres ont été achetés lors du passage de la domination espagnole à la domination autrichienne autour de 1706.⁶ De plus, la réforme administrative de la ville et province de Milan, décidée entre 1758, a permis à de nouvelles familles possédant de grandes propriétés terriennes d'accéder à la noblesse.⁷ Toutefois, G. Gorani dénonce les complots et la bassesse de la conduite de ceux qui vendent leur honneur pour obtenir un quartier de noblesse : « Que dire de ceux qui doivent leur noblesse aux rapines d'un traitant, d'un banqueroutier, d'un charlatan, d'un magistrat qui a vendu la justice, d'un ministre déprédateur, d'un lâche capitaine qui a vendu sa patrie, d'un tuteur infidèle, d'un scélérat heureux. »⁸ L'auteur invite le peuple milanais à ne plus leur vouer de considération et de respect : « [...] et comment veut-on que ces soi-disant gentilshommes qui déshonorent l'humanité par leur conduite, et qui sont entichés de la chimère de leur prétendue noblesse, guérissent de cette folie, aussi longtemps que les plébéiens auront la bassesse de les respecter ? »⁹

¹ Albane COGNE, *op. cit.* p. 179.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse ...* p. 8.

³ Felice CALVI, *op. cit.* p. 103.

⁴ F. CUSANI, « Il conte Giuseppe Gorani, Cenni biografici », in *Archivio Storico Lombardo*, 31 dic. 1878, p. 616.

⁵ Giuseppe GORANI, *Recherches sur la science du gouvernement*, 1790 (1^e éd. 1784), p. 359.

⁶ Claudio DONATI, *Nobili e chierici in Italia tra seicento e settecento*, 2002, p. 107.

⁷ Felice CALVI, *op. cit.* p. 361.

⁸ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches...* p. 359.

⁹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 359.

Toutefois, cette attitude de la domination autrichienne a pour but de contraster le pouvoir abusif de la classe dirigeante milanaise. Son objectif est de restreindre l'accès aux privilèges réservés à cette classe afin de permettre un renouvellement dans l'administration et de pouvoir également mieux dominer le pouvoir politique à Milan.¹

1.2. Un despotisme éclairé des souverains autrichiens à Milan ?

Lors de son séjour à Milan entre 1774 et 1778, Giuseppe Gorani a l'occasion d'observer la politique menée par les souverains autrichiens dans la province lombarde. Ces derniers affirment appliquer un despotisme éclairé dans leur gouvernement, c'est-à-dire une alliance entre la philosophie et le pouvoir afin d'assurer le bonheur du peuple.² Afin de résoudre la crise économique et sociale que subit l'État ainsi que le reste de l'Italie au milieu du XVIIIe siècle, les monarques autrichiens tentent de procéder à des réformes, plus ou moins profondes.³

a. Un diplomate déchu à la rencontre de Marie-Thérèse et de Joseph II

Giuseppe Gorani a l'occasion d'observer la politique menée par les souverains autrichiens sur la Lombardie autrichienne. À partir de 1765, Marie-Thérèse d'Autriche (1717-1780) et Joseph II (1741-1790), empereurs d'Autriche et rois de Bohême et de Hongrie, gouvernent en co-régence et s'intéressent de près à leur province milanaise.⁴ G. Gorani les a rencontrés personnellement lors de son séjour à Vienne en 1767 où il s'est rendu afin d'entreprendre une carrière diplomatique au service de l'Autriche. Son expérience portugaise, au cours de laquelle il a servi à la cour du premier ministre de cet État, le marquis de Pombal, de 1765 à 1767, lui a permis de s'entretenir à diverses reprises avec Marie-Thérèse.⁵ Dans l'*Histoire de Milan* (1796) G. Gorani décrit Marie-Thérèse comme dotée d'un esprit brillant : « On ne pouvait contester à cette princesse une grande étendue et élévation d'esprit, le don très rare de former des projets pleins de perspicacité, un certain ordre dans les idées qui les prépare et les développant par degrés, sans jamais en laisser le succès au pouvoir

¹ Claudio DONATI, *op. cit.* p. 239.

² Franco VENTURI, *Storia d'Italia*, 1973, p. 88.

³ Jacques GODECHOT, *op. cit.* p. 31.

⁴ Voir annexe 4 : Portraits de Marie-Thérèse d'Autriche et de Joseph II.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 20-21.

du simple hasard. »¹ Léo Gershoy (dans *L'Europe des princes éclairés, 1763-1789*, 1966) parle du « gouvernement d'une bonne bourgeoise qui gère son État comme une affaire de famille. » Il explique que cette souveraine veut se comporter en véritable mère envers ses sujets : « L'indulgence, la justice, la compassion, la clémence, la générosité étaient ses vertus favorites, et toutes les fois qu'elle fit des choses peu conformes à ces vertus c'est qu'on la trompait. »² En effet, si elle n'a pas de grandes idées, Marie-Thérèse possède cependant quelques principes solides qu'elle cherche à appliquer avec constance.³ G. Gorani le confirme par les mots suivants :

« Ce fut beaucoup pour elle d'avoir su trouver des ressources, sans aucune violence, sans accabler ses peuples et entièrement de leur bonne et libre volonté. Environnée d'ennemis et n'ayant pour vrais amis que son courage, sa fermeté, sa présence d'esprit, ses talents, ses vertus et l'amour de ses peuples, elle se soutint avec une sagesse qui sera toujours, pour sa mémoire, un titre incontestable à l'immortalité. »⁴

Le caractère de Marie-Thérèse lui voue les louanges de nombreux hommes de lettres lombards tels que Paolo Frisi (1728-1784), qui écrit un *Elogio di Maria Teresa Imperatrice*, publié en 1783 :

« Marie-Thérèse, grâce aux études qu'elle avait pu faire, n'avait pas seulement appris à parler et à écrire avec élégance, reçu l'érudition, l'intelligence des droits souverains, elle avait formé une véritable estime pour les sciences, pour les lettres, pour les beaux arts et pour ceux qui les cultivaient, elle en avait senti l'importance et l'utilité pour l'État, elle avait pris une stable, uniforme et bénéfique protection. »⁵

La fermeté de l'impératrice s'observe également dans la manière de mener la co-régence, qu'elle signe officiellement le 17 novembre 1765 en déclarant : « Nous avons résolu de fonder une co-régence sur tous nos royaume et pays héréditaires, sans cependant

¹ Giuseppe GORANI, *Storia di Milano dalla sua fondazione fino all'anno 1796 Destinato a trattare la storia di Milano sotto la dominazione tedesca, dal 1700 al 1796*, 1796, p. 50.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 32.

³ Léo GERSHOY, *L'Europe des princes éclairés, 1763-1789*, 1966, p. 23.

⁴ Giuseppe GORANI, *Storia di Milano dalla sua fondazione fino all'anno 1796 Destinato a trattare la storia di Milano sotto la dominazione tedesca, dal 1700 al 1796*, 1796, p. 50.

⁵ Paolo FRISI, *Elogio di Maria Teresa Imperatrice*, 1981, (1^e ed.1783), p. 80-81.

abandonner notre autorité sur nos États inséparables [...] » Ainsi, il s'agit d'associer plus étroitement son fils au gouvernement mais non pas d'abdiquer ou de se retirer des affaires de l'État.¹ Les incessants conflits entre la mère et le fils naissent du désir de Joseph II de prendre une part active à la direction de la politique de l'Empire.² Incarnant l'homme nouveau, qui a fait son apprentissage au contact des philosophes des Lumières, Joseph II s'oppose, par son intrépidité et sa fougue, au sens de mesure de sa mère.³ Ainsi, ce dernier correspond, de prime abord, à l'idéal que G. Gorani se fait du monarque accompli : « Un roi philosophe et le père de son peuple, juste, humain, bienfaisant, il le gouverne moins par les lois qu'il lui impose ; que par les exemples qu'il donne et par les Lumières dont il prend un soin part de le faire éclairer. »⁴ Ses propos sont confirmés par Pietro Verri (1728-1797), patricien et homme de lettres éclairé milanais, qui relate, dans la *Storia di Milano* (1797), la première visite de l'Empereur en Lombardie qui est réalisée entre le 23 juin et le 15 juillet 1769 : « Il s'y fit admirer comme ami de l'ordre et de la justice, désireux du bien public, ennemi des abus, d'une activité extraordinaire, et singulièrement riche de connaissances utiles. »⁵ S'opposant souvent à sa mère, Joseph II est décidé à réordonner les États qu'il dirige selon un modèle rationnel et uniforme et retient important pour ses peuples de détruire l'opposition d'où qu'elle vienne.⁶ Par conséquent, G. Gorani lui voue dans un premier temps une véritable admiration et se montre très enthousiaste pour les idées de l'Empereur. Il voit en lui le père du peuple milanais, ce qui le pousse à faire son éloge :

« Généreux sans ostentation, libéral avec économie, sévère à lui-même, indulgent pour les autres, courageux avec prudence, Monarque instruit et philosophe sur le trône, il encourage les progrès de la raison, et la raison écarte loin de ses États l'enthousiasme et la superstition, de même qu'elle en éloigne insensiblement les disputes et les querelles théologiques qui furent de tout temps le fléau des États et du bon sens. »⁷

¹ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 85.

² Franco VENTURI, *op. cit.* p. 88.

³ François BLUCHE, *op. cit.* p. 118-119.

⁴ Giuseppe GORANI, *Le monarque accompli, ou prodiges de bonté de savoir et de sagesse qui font l'éloge de sa majesté Impériale Joseph II et qui rendent cet auguste monarque si précieux à l'humanité, Tome premier*, inédit, p. 1.

⁵ Pietro VERRI, *op. cit. Storia di Milano*, p. 450, « Egli vi si fece ammirare come amico dell'ordine e della giustizia, desideroso del pubblico bene, nemico degli abusi, di un'attività straordinaria, e singolarmente ricco di utili cognizioni. »

⁶ Franco VENTURI, *op. cit.* p. 118.

⁷ Giuseppe GORANI, *op. cit. Le monarque...* p. 2.

Toutefois, malgré ces qualités, Giuseppe Gorani n'oublie pas de révéler également dans ses écrits une image bien plus sombre des souverains et de leurs réformes, et ce, en raison de la disgrâce qui s'est abattue sur lui depuis 1767.

b. L'aversion d'un Républicain pour un pouvoir autrichien despotique

Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, Giuseppe Gorani déclare se souvenir des horreurs sans limites perpétrées par le pouvoir autrichien sur le gouvernement milanais : « En venant de Lisbonne à Milan, je n'avais séjourné que peu de temps dans ma ville natale, mais toujours assez pour me mettre au fait des horreurs que le Gouvernement se permettait pour seconder l'avarice insatiable des traitants. »¹ Il faut savoir que G. Gorani est influencé dans son jugement par la disgrâce royale qui s'est abattue sur lui en 1767 pour avoir critiqué la politique menée en Lombardie par le prince de Kaunitz, Originaire d'une famille viennoise de 19 enfants, Kaunitz (1711-1794) possède à son actif une carrière diplomatique brillante qu'il a choisie au détriment de la carrière ecclésiastique à laquelle il était initialement destiné. Entré au service de la Maison d'Autriche en 1735, il a occupé le poste de ministre à Turin puis à Bruxelles. À partir de 1753, il devient chancelier de cour et d'État des Habsbourg et détient un pouvoir incommensurable sur le gouvernement de l'Empire.² Conseiller le plus proche et le plus important de Marie-Thérèse, il est son homme de confiance et exerce sur elle une influence considérable :

« J'avais pourtant déjà eu des preuves du pouvoir que le Prince de Kaunitz avait sur l'esprit de Marie-Thérèse, mais il me fut impossible de concevoir l'idée qu'une Princesse, qui, ayant su dans mille circonstances montrer beaucoup de force de caractère et se roidir contre des difficultés vraiment terribles et se soutenir avec tant de gloire, dans un âge où l'expérience devait augmenter sa capacité, se montrerait plutôt une femmelette de la classe la plus ordinaire qu'une femme *grand homme* portant le premier sceptre de l'Europe. »³

Giuseppe Gorani, s'il présente les aspects positifs du règne de Marie-Thérèse et de Joseph II, développe également une image sombre des deux souverains. Congédié de son

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 45.

² Franco VENTURI, *op. cit.*, p. 62.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 49.

poste de diplomate à Vienne en 1767, il éprouve une aversion pour le gouvernement autrichien qui est fait de complots selon lui : « Alors je sentis combien il était dangereux dans cette cour de préférer l'honneur et le zèle au dévouement à la personne du Premier Ministre. »¹ Il critique avec amertume le manque de discernement de Marie-Thérèse, qui voue une confiance aveugle envers son premier ministre et qui ne prend pas toujours une part directe aux affaires de son Empire.² Les propos suivants le démontrent : « Le penchant qu'elle avait dans les quinze à vingt dernières années de sa vie, à se laisser prévenir, la firent tomber dans quelques écarts. Elle fut entraînée à faire tort à quelques hommes de mérite et à priver l'état de leurs services. » Leo Gershoj (dans *L'Europe des princes éclairés, 1763-1789*, 1966) affirme que l'impératrice, malgré ses qualités, possède un esprit limité et sans souplesse. Il évoque la dévotion, voire la pruderie, qui imprègne sa vision du monde et lui fait détester les innovations de l'*Aufklärungspartei*, le parti des Lumières auquel appartient Joseph II.³ G. Gorani le confirme : « Marie-Thérèse avait aussi des défauts. Et quel est le plus grand homme qui en soit entièrement exempt ? De tous les défauts, celui qui lui fit commettre quelques injustices c'était la pruderie. »⁴

G. Gorani montre également les faiblesses de Joseph II. Il révèle son manque de « justesse, de discernement ; et quoiqu'il eût la manie de prétendre à la science universelle, on peut assurer qu'il avait à peine une légère teinture des connaissances les plus ordinaires. »⁵ En effet, l'Empereur prétend posséder des connaissances étendues dans tous les domaines et révèle par cette attitude un pédantisme qui insupporte l'auteur.⁶ G. Gorani critique les idées de Joseph II, qu'il juge fantasques, voire dangereuses pour le bien être des populations qu'il gouverne :

« Rien ne prouve mieux combien la multitude est aveugle, que la haute réputation dont a joui Joseph II et la bonne opinion qu'une foule de gens conservent encore pour ce prince atrabilaire, fantasque qui a poussé la

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 50.

² Giuseppe GORANI, *Recherches sur la science du gouvernement*, 1790 (1ère édition 1784), p. 37-42.

³ Leo GERSHOY, *op. cit.*, p. 66.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...*, p. 32.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 447.

⁶ Giuseppe GORANI, *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des moeurs des principaux États de l'Italie*, vol. 1, 1793, p. 254-255.

sottise jusqu'à prétendre à l'omniscience, tandis qu'il n'avait que des connaissances superficielles. »¹

Ainsi, la disgrâce humiliante de G. Gorani ainsi que ses observations, l'entraînent en partie à développer un mauvais jugement envers les souverains autrichiens voire même une véritable haine envers le monde des cours, et en particulier celle de Vienne. Il s'insurge contre la volonté de la couronne autrichienne d'affaiblir le pouvoir de la noblesse milanaise.

c. Des réformes mitigées et un pouvoir sans partage avec la noblesse milanaise

Dans ses écrits, Giuseppe Gorani décrit la main de fer avec laquelle le pouvoir autrichien entend gouverner l'État de Milan. Cette politique s'illustre par la réalisation d'une série de réformes afin de renforcer le pouvoir de la couronne et de diminuer de manière considérable celui de la noblesse milanaise. Or, cette politique demeure mitigée et ce, en raison des faiblesses des souverains. Ainsi par exemple, le respect que voue Marie-Thérèse à la tradition prime sur sa volonté d'innovation, comme le rapporte Norbert Jonard (dans *Milan au siècle des Lumières*, 1974) :

« Si elle pariait pour l'avenir c'était toujours avec une espèce de nostalgie pour le passé tant elle était respectueuse de la tradition. Pour elle, le passé était un encouragement pour l'avenir ; c'est sur lui qu'elle s'appuyait pour aller de l'avant. Réformiste donc, plus que révolutionnaire, elle était loin d'être une souveraine "philosophe" ».²

Marie-Thérèse s'oppose aux volontés de son fils Joseph II, qui, lui, se montre désireux de construire un État moderne.³ Ce désir se traduit par la poussée réformatrice que connaît la décennie 1765-1775, bien qu'elle offre rarement les résultats escomptés. En effet, G. Gorani montre dans ses écrits les limites de ces réformes, qu'il décrit comme une longue et lourde série de projets ratés, de folies diverses et de tyrannie cruelle.⁴ D'après l'auteur, Joseph II s'attribue tout pouvoir et opprime la Lombardie par ses décisions, faites de

¹ Marc MONNIER, *Un aventurier italien du siècle dernier : le comte Joseph Gorani., d'après ses Mémoires inédits*, 1884, p. 141.

² Norbert JONARD, *op. cit.*, p. 66.

³ Franco VENTURI, *op. cit.* p. 121.

⁴ Franco VALSECCHI, *op. cit.* L'Italia del Settecento... p. 510-514.

contradictions et d'extravagances.¹ Il en éprouve un dégoût pour son séjour à Milan et critique les réformes mises en place qui n'ont pas préparé le peuple milanais à ces changements² :

« Joseph II ne voulut pas considérer qu'il gouvernait des peuples qui n'avaient ni la même langue, ni le même esprit, ni les mêmes mœurs, ni le même climat. Au mépris de leurs différents penchants, de leurs antiques habitudes, lois, conventions et privilèges, il prétendit les assujettir rapidement sans aucune préparation, avec violence, à un régime uniforme, aux mêmes lois, et à la même forme d'administration, leur inspirer les mêmes principes, leur faire adopter en toutes choses la même manière de sentir et de s'exprimer. »³

Or, ces innovations brusques et prématurées ne contribuent qu'à mettre en combustion les États.⁴

La politique de réformes menée a également pour objectif d'affaiblir la force nobiliaire dans le Milanais afin de mieux uniformiser et centraliser le pouvoir dominant. Lors de son séjour en Lombardie, G. Gorani constate la volonté de la cour impériale de devenir le lieu de reconnaissance légitime de toute noblesse.⁵ En effet, pour les souverains autrichiens, la concession d'un titre nobiliaire constitue un instrument politique important, qui leur permet d'attacher la noblesse au trône. Par conséquent, l'accès au statut nobiliaire devient de plus en plus difficile. Dès 1768, Marie-Thérèse relève le prix d'inscription au Livre d'Or. La noblesse milanaise devient ainsi de plus en plus conditionnée par les souverains et liée à la cour de Vienne.⁶ En effet, les membres de toute famille noble doivent donner des preuves légitimes de leurs quartiers de noblesse devant le tribunal héraldique. Il en est ainsi par exemple de la famille Gorani, qui reçoit, en 1772, l'ordre officiel de présenter toute une série de documents afin de prouver son appartenance à cet ordre. Le frère aîné de Giuseppe, Cesare Gorani, s'y emploie soigneusement et réunit les actes officiels demandés. Il établit notamment sa généalogie familiale, obtient un acte faisant foi de son baptême et déclare la liste des biens féodaux ainsi que les revenus qui s'y attachent. De plus, par des questions

¹ G. NATALI, « Un gentiluomo patriota e cosmopolita » *Rivista d'Italia*, n°1, 15 gennaio 1920, p. 82.

² Carlo CAPRA, *op. cit.* p. 26.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 212.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 223.

⁵ Cesare MOZZARELLI, *L'Europa delle Corti alla fine dell'Antico regime*, 1991, p. 499.

⁶ Cesare MOZZARELLI, *ibid.* p. 513.

d'héritage, il obtient également les biens de la famille Panigarola qui n'a pas de descendant mâle. De plus, Cesare obtient de pouvoir attacher à son nom celui de Panigarola et de pouvoir afficher son nouveau blasé, formé par l'union des deux autres.¹ Ces documents sont étudiés avec minutie par le gouvernement, qui, après enquête, confirme l'appartenance de la famille à la noblesse mais ne la place pas dans le rang du patriciat.

Les bouleversements que rencontre l'ordre nobiliaire sont liés à la détermination du pouvoir autrichien de partager de moins en moins son pouvoir. Cette volonté s'illustre avec l'exemple du marquis Lucchesini, que G. Gorani décrit comme un homme politique de mérite : « Après avoir séjourné longtemps à Milan, le marquis Lucchesini passa à Vienne. Son mérite personnel, de fortes recommandations lui avaient fait espérer d'être protégé par le prince Kaunitz. L'impératrice Marie-Thérèse régnait alors. »² Or, son efficacité n'est pas récompensée car elle concurrence celle de Kaunitz, qui se montre décidé à ne pas lui concéder de place :

Les moyens que Lucchesini employait pour se faire connaître et pour plaire à Marie-Thérèse, donnèrent de l'ombrage au chef soupçonneux de la diplomatie autrichienne ; il craignit et sa personne et ses talents ; il résolut de lasser sa patience. Jamais il n'eut l'air de s'apercevoir qu'il fut instruit, et ne le mit point à portée de s'en convaincre. Forcé de le recevoir et même de l'inviter, ainsi que les autres étrangers, il le laissait dans la foule, et lui ferma, par cette conduite, les avenues des grâces et des places. »³

Ainsi, G. Gorani dénonce avec virulence dans ses écrits la mise au pas de la noblesse milanaise qu'il observe durant son séjour à Milan. Cependant, en abdiquant toute liberté politique, l'État de Milan ne renonce pas pour autant à toute autonomie territoriale et administrative.

¹ Voir annexe 5 : Documents relatifs aux preuves de noblesse de la famille Gorani.

² Giuseppe GORANI, *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États d'Italie*, vol. 2, 1793, p. 314.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 314.

1.3. Le Gouverneur et sa fonction politique : un représentant de la couronne autrichienne à Milan ?

Dans ses œuvres, G. Gorani s'intéresse à la fonction politique du Gouverneur, magistrat situé à la tête de l'État de Milan en tant que représentant de la couronne autrichienne. Il s'interroge sur son rôle, qu'il considère comme contradictoire. L'occasion lui est donnée d'en faire le portrait lors de son séjour à Milan, lorsqu'il a l'occasion de l'observer en détails.

a. Un serviteur de l'Empire critiqué pour son obéissance aveugle

Durant son séjour à Milan, Giuseppe Gorani observe le rôle du gouverneur, qu'il décrit comme un serviteur de l'Empire autrichien.¹ L'archiduc Ferdinand (1754-1806), quatrième fils de Marie-Thérèse, occupe ce poste depuis 1771.² Sa présence à Milan doit être, par volonté de l'impératrice, la représentation directe du pouvoir des Habsbourg en Lombardie.³ L'impératrice entend être remplacée avec soin, comme l'explique Francesco De Giacomo (dans *La villa reale di Monza*, 1999) qui rapporte les propos tenus par elle à son fils : « Vous devez me représenter partout. »⁴ Par conséquent, le gouverneur est une pièce essentielle dans le plan de consolidation et d'accroissement de l'autorité impériale dans la région.⁵ En effet, résidant en permanence à Milan, celui-ci a pour mission de faire appliquer les directives reçues de la cour viennoise. Son rôle, toutefois, ne se borne pas à celui d'un simple exécutant. Il s'occupe également de la défense de l'État grâce à l'armée dont il est le chef suprême et doit aussi faire respecter la morale et l'ordre public. De plus, il a la haute main sur l'administration, qu'il contrôle, et veille à faire appliquer les ordres reçus de Vienne.⁶

Dans le poste de gouverneur, l'archiduc Ferdinand succède à d'autres magistrats tel que G.L. Pallavicini (1697-1773), ayant occupé ce poste de 1750 à 1753 ou encore le duc de Modène, François III d'Este (1698-1780), installé à la tête du duché de 1753 à 1770.⁷ Ce

¹ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 59.

² Voir annexe 4 : Portrait de l'archiduc Ferdinand.

³ Mario APOLLONIO, *op. cit.* p. 11.

⁴ Francesco de GIACOMI, *op. cit.* p. 12.

⁵ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 250.

⁶ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 59.

⁷ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 66

dernier a accepté ce poste pour l'honneur des titres qui accompagnent cette nomination comme l'explique G. Gorani avec mépris :

« François III d'Este, duc de Modène, se pavait au milieu de tant d'uniformes ; il se croyait un puissant monarque, et la fumée d'encens qu'on lui prodiguait monta, pendant quelques années, au point qu'il n'aimait plus qu'à représenter un souverain de grande importance ne serait-ce qu'en apparence. »¹

Or, Gorani ironise sur la déchéance qui est en réalité celle du duc de Modène, en raison de son passage « de souverain absolu » d'un État à celui de « gouverneur de province par *interim*. »² Jérôme de Lalande, homme de lettres français qui accomplit un voyage en Italie en 1765 et 1766, confirme ses dires :

« Le duc de Modène préfère avec raison le séjour de Milan et la compagnie intéressante dont il est toujours environné à la représentation triste du souverain qu'il aurait dans ses propres États ; il tient à Milan la place de la reine, il a ses gardes, et tous les honneurs de la Ville, et il commande les troupes qui sont au nombre de 18000 dans le Milanais. »³

Le duc de Modène a également servi les intérêts hégémoniques de la couronne autrichienne en Italie car sa nomination se réalise en parallèle avec la politique d'alliances entreprise par Marie-Thérèse.⁴ En effet, par le jeu des mariages, l'archiduc Ferdinand est uni à la petite fille du duc de Modène, Marie Beatrice d'Este, unique héritière en raison de l'absence de descendant mâle de la famille.⁵ Le marquis de Sade (1740-1814), homme de lettres français nourri de la philosophie des Lumières, le constate lors d'un voyage accompli entre 1775-1776 en Italie. Dans son récit de voyage, il explique que par son épouse, l'Archiduc va pouvoir hériter du Duché de Modène et de son palais : « Ce palais est aujourd'hui à la Maison de Modène et passera conséquemment à l'archiduc de Milan par le mariage de ce prince avec Marie-Béatrice d'Este, fille unique du prince héréditaire de

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 85.

² Giuseppe GORANI, *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États d'Italie*, vol. 3, 1793, p. 181.

³ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 88.

⁴ Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 11.

⁵ Mario APOLLONIO, *op. cit.* p. 11.

Modène et héritière de tous les biens de cette maison. »¹ G. Gorani nous le rapporte également, mais montre une aversion pour le duc, qu'il voit comme un traître ayant vendu ses terres et son honneur à l'Autriche :

« Pendant le court séjour que je fis à Vaprio, je ne tardai pas à m'apercevoir que le duc de Modène avait vendu son honneur, celui de ses enfants, celui de toute sa famille, ainsi que de toute l'Italie, à la Maison d'Autriche. Il venait alors de conclure un traité avec l'Impératrice-Reine dont le comte Christiani avait été le négociateur, par lequel il s'était engagé de donner la fille unique de son fils unique à l'Archiduc Léopold, destiné alors au gouvernement du Milanais. Quelques mois après, l'archiduc Charles, destiné à être Grand-Duc de Toscane, étant décédé de la petite vérole, le duc de Modène livra sa petite fille à l'archiduc Ferdinand. »²

De plus, la longue absence du duc de Modène fait gémir le peuple modénois, qui se plaint de ce qu'il préfère le séjour à Milan plutôt que celui de sa capitale.³ Pietro Verri le confirme dans la *Storia di Milano* (1797) où il raconte l'installation de l'archiduc au poste de gouverneur : « [...] le 16 octobre il contracta, selon les conventions, le mariage avec la princesse d'Este Marie-Béatrice Riccarda, et il entra dans l'exercice de la charge de gouverneur et capitaine général de la Lombardie. Cela ne conduisit pas le vieux duc de Modène de rentrer dans ses domaines, qu'il avait jusqu'alors représenté [...] »⁴

b. Le gouverneur, un dirigeant jugé incompetent et corrompu

Ensuite, Giuseppe Gorani évoque la question de la compétence du Gouverneur. Il s'intéresse spécialement au cas de l'archiduc Ferdinand et raconte comment celui-ci est acclamé, à son arrivée en 1771, comme un sauveur par le peuple milanais qui retrouve avec lui l'espoir d'avoir un dirigeant efficace: « Leur enthousiasme pour ce prince allait en croissant, ainsi voyait-on dans les maisons son portrait à la place d'honneur, entouré de fleurs

¹ Donatien Alphonse DE SADE, *Voyage d'Italie, ou dissertations critiques historiques et philosophiques sur les villes de Florence, Rome, Naples, Lorette et les villes adjacentes*, 1995, p. 172.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...*, p. 246.

³ Giuseppe GORANI, *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États d'Italie*, vol. 3, 1793, p. 179.

⁴ Pietro VERRI, *Storia di Milano*, vol. 2, 1963 (1^o ed. 1797) p. 451-452, « [...] il 16 ottobre contrasse, secondo le convenzioni, il matrimonio colla principessa estense Maria Beatrice Riccarda, ed entro nell'esercizio della carica di governatore generale della Lombardia. Nè perciò si restituì a' suoi domini il vecchio duca di Modena, che lo aveva fino allora rappresentato [...] »

et de bougies, comme l'image du saint patron de la famille. »¹ Cet enthousiasme s'explique par la déception engendrée par l'attitude de l'ancien gouverneur, le duc de Modène. Norbert Jonard (dans *Milan au siècle des Lumières*, 1974) le décrit comme ayant été « un gouverneur potiche aux forces déclinantes, plus préoccupé de bien vivre que de bien faire. »² G. Gorani le confirme avec mépris :

« [...] dans les parties les plus essentielles de son gouvernement il se voua à la plus complète nullité. Ses ministres étaient chargés de tout et lui-même n'était occupé que de ses plaisirs. Il faisait de temps en temps quelques tournées de courte durée dans ses propres États et passait la grande partie de ses années à Milan, plongé dans la débauche, ou s'amusant à des jeux de hasard, ou à des festins, ou avec des courtisanes de la classe la plus avilie et la plus avilissante dont il récompensait très mesquinement les très pénibles corvées. »³

Or, la superficialité de l'archiduc Ferdinand lors des premières années de son règne déçoit les attentes du peuple. En effet, Carlo Capra (dans *Il Palazzo Reale di Milano*, 2001) révèle la surveillance continue opérée par Marie-Thérèse à son propos ainsi que l'alternance d'éloges et de critiques qu'elle lui adresse. Les reproches formulés concernent la paresse du fils dans le gouvernement, son peu de soin envers les devoirs religieux et le désordre de ses journées.⁴ De plus, l'Archiduc se livre à toutes sortes de trafics commerciaux, ce que Gorani juge honteux pour le rang.⁵ Scandalisé, il dénonce donc les agissements du gouverneur : « On a dit que l'archiduc Ferdinand avait pris les rênes de l'administration de la Lombardie autrichienne en 1771 ; à peine trois années se furent-elles écoulées qu'il avait commencé ses trafics et ses agiotages qui ne furent arrêtés que sous le règne de Joseph II et même seulement en 1786. »⁶ Toutefois, il n'est pas le premier à se comporter comme tel. C'est le cas par exemple du duc de Modène, qui a accepté de gouverner la Lombardie en grande partie pour pouvoir s'enrichir : « on vit que le duc ne se proposait pas moins que de vendre à l'enchère toutes les places dont la nomination dépendait de lui... » Ainsi, le duc de

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 120.

² Norbert JONARD, *op. cit.* p. 64.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 94.

⁴ Carlo CAPRA, *op. cit.* p. 34.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 132.

⁶ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 161.

Modène s'est par exemple livré à la vénalité des offices durant toute la période de son gouvernement :

« Un prince qui n'avait aucun amour pour les peuples dont on lui avait confié le gouvernement et qui n'avait d'autre vue que de s'enrichir lui-même et les siens. Car il est bien prouvé que le duc de Modène et ses courtisans regardaient les duchés de Milan et de Mantoue comme une espèce de ferme dont on devait tirer autant qu'on pourrait et comme une ressource que la maison d'Este s'était procurée. »¹

Toutefois, malgré le commerce et la spéculation auxquels il se livre, l'archiduc Ferdinand est considéré comme un pion docile dans l'échiquier du pouvoir de Marie-Thérèse car il se montre moins rigide dans son attitude et moins ouvert à la culture des Lumières que ses frères, Joseph II et Léopold de Toscane. De plus, si l'impératrice d'Autriche accorde son affection et répond positivement à tous les désirs de Ferdinand, c'est qu'elle se montre persuadée de l'obéissance de son fils. En effet, Ferdinand exécute avec soin ses devoirs de gouverneur et de représentant de la famille impériale en Lombardie.²

c. Un soutien enthousiaste pour l'autonomie croissante du gouverneur

Dans ses œuvres, Giuseppe Gorani décrit la volonté croissante de l'archiduc Ferdinand de recevoir plus d'autonomie par rapport à la couronne autrichienne. Dès 1772, une fois obtenue la confiance complète de sa mère, le gouverneur essaye de redéfinir sa position et son pouvoir en Lombardie.³ G. Gorani évoque cette volonté quand il affirme qu'il « ne songea plus qu'à profiter des circonstances où il se trouvait, et de la faiblesse que sa mère avait pour lui. »⁴ Cette croissance d'estime de la mère pour le fils se traduit par un changement de ton dans la manière de s'adresser à lui ainsi que dans le contenu de ses recommandations, qui se fait de moins en moins pédagogique et de plus en plus politique.⁵ En effet, Ferdinand gouverne avec efficacité et parvient à forcer les situations et à les renverser en sa faveur. G. Gorani reconnaît ses qualités :

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 88.

² Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 12.

³ Carlo CAPRA, *La Lombardia austriaca nell'età delle riforme (1706-1796)*, 1987, p. 283-287.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 136.

⁵ Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 14.

« En particulier, ce prince était assez bon ; il participait à la nature bénigne de la nation qu'il gouvernait. Il ne repoussait pas la vérité, il l'entendait sans se fâcher, et on n'avait aucune vengeance à craindre lorsqu'elle lui déplaisait. Ce prince avait beaucoup de pénétration, il était fort actif, il entendait les affaires, il les aimait même et les discutait patiemment et on ne pouvait lui faire à cet égard aucun autre reproche que d'être trop minutieux, d'aimer trop les détails, défaut qu'il partageait avec ses frères. »

Après un voyage accompli à Vienne en 1775 où il demande de plus grands pouvoirs, l'archiduc Ferdinand se voit concéder un plus large espace décisionnel.¹ Il devient ainsi le véritable dirigeant de l'administration lombarde. G. Gorani loue cette volonté, qu'il considère comme primordiale pour mener un bon gouvernement :

« Un point très important et qui, selon moi, doit être la base de l'autorité d'un monarque, c'est qu'il doit gouverner lui-même ses États ; en effet, il n'y a point de pouvoir positif pour celui qui abandonne tous les intérêts de ses peuples, toutes les fonctions du gouvernement à ses courtisans et à ses ministres ; un tel prince n'est que le jouet de ceux qui exercent son autorité. »²

Ferdinand désire aller au-delà de son rôle de représentant du pouvoir autrichien en Italie et commence à se comporter en véritable monarque.³ Son attitude est soutenue avec joie par le peuple milanais qui, voyant ce haut officier du gouvernement prendre ses distances par rapport à Vienne, a l'impression de se voir dirigé enfin par son propre souverain.⁴ Cet attachement est également dû à l'application avec laquelle Ferdinand exerce sa charge, et que Gorani loue : « Jamais, malgré son amour pour l'or, Ferdinand n'a vendu ni la justice, ni sa faveur et il n'a jamais donné des places et des emplois pour de l'argent. Il a bien revêtus quelques-uns de ses favoris de charges éminentes ; mais il ne leur a pas vendu ces charges. »⁵

Cependant, Joseph II considère de plus en plus son frère comme un obstacle à ses projets de réformes profondes du système administratif. Dès la fin des années 1770, il

¹ Mario APOLLONIO, *op. cit.* p. 28.

² Giuseppe GORANI, *Recherches sur la science du gouvernement*, vol. 1, 1790, p. 6.

³ Carlo CAPRA, *op. cit.* p. 35.

⁴ Carlo CAPRA, *ibid.* p. 34.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...*p. 168.

n'hésite pas à faire preuve de dureté pour bloquer les tendances régalistes de Ferdinand.¹ Francesco de Giacomi (dans *La Villa Reale di Monza*, 1999) rapporte les propos tenus par Marie-Thérèse à Ferdinand le 16 novembre 1779 : « Je vous averti que l'empereur avait toujours de vous autres des nouvelles peu favorables, et en général de Milan, qu'il savait les plus petites choses, mais jamais de favorables. »² En effet, Joseph II, qui se déclare prince philosophe, considère comme contradictoires à ses convictions les agissements de l'archiduc, qu'il méprise et dont il se méfie : « Voulant donc tout changer en Lombardie comme dans tous ses autres états et se méfiant de son frère et de sa belle-sœur, désirant les accabler d'humiliations et de chagrins [...] »³

Ainsi, Giuseppe Gorani soutient avec ferveur l'attitude de l'archiduc Ferdinand qui désire s'éloigner du pouvoir décisionnel autrichien. Le joug de l'Empire n'est donc pas total. La politique qui est menée influence de manière déterminante l'administration du duché, qui montre les signes d'une efficacité parfois relative.

¹ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 250.

² Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 12.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...*p. 216.

Chapitre 2 - Une administration sévèrement contrôlée par le pouvoir autrichien

Giuseppe Gorani, par les postes occupés par les membres de sa famille et par ses différentes obligations, se retrouve confronté à l'administration milanaise. Dans ses œuvres, il étudie attentivement celle-ci, afin de mieux approfondir son étude de l'État de Milan. Il s'emploie à contredire avec virulence les propos tenus par certains voyageurs étrangers qui affirment qu'un pouvoir lointain n'a pas d'influence sur l'administration locale d'un territoire. C'est le cas de Roland De La Platière, en voyage à Milan en 1776 : « Le despotisme d'un Souverain qui a de grands États ne s'étend donc guère sur ceux qui sont très éloignés, et comme séparés des autres, que quant à la partie militaire, qui établit l'autorité, et à la partie de la finance, qui la soutient. Les lois civiles et criminelles restent locales, et le pays conserve la possession d'administrer la justice, de régler la police, même de commander les armes [...] »¹

2.1. Une noblesse en perte de pouvoir ?

De par ses origines familiales, ses amitiés, et ses enquêtes, Giuseppe Gorani connaît parfaitement les rouages du gouvernement de la ville de Milan. Il fait la constatation d'une centralisation croissante du pouvoir autrichien qui se heurte fortement aux tentatives de maintien de la noblesse milanaise dans administration.

a. Un aristocrate témoin de la centralisation administrative de son État

Giuseppe Gorani critique le pouvoir monarchique autrichien qui veut se montrer sans limites. Il explique qu'une centralisation croissante est peu à peu imposée au sein de l'administration étatique du duché de Milan par la couronne autrichienne.² Toutefois, cette volonté est freinée par de nombreux obstacles parmi lesquels figurent le particularisme local et la volonté d'indépendance de l'aristocratie milanaise qui maintient en chasse gardée les plus hautes charges de l'État.³ En effet, l'administration publique, dont la majorité des membres fait partie de la noblesse, est un instrument de défense des intérêts des classes

¹ Roland DE LA PLATIERE, *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, 1780, p. 427.

² Carlo CAPRA, *La Lombardia austriaca nell'età delle Riforme (1706-1796)*, 1987, p. 358.

³ Claudio DONATI, *op. cit.* p. 27.

privilégiées.¹ Giuseppe Gorani connaît bien ce monde là car sa famille y a accès. L'auteur explique par exemple que son père « entendait parfaitement les affaires, il avait étudié les lois et il aurait pu entrer dans la haute magistrature et y occuper les premières places, d'autant plus qu'il possédait des biens considérables : moyens très sûrs de jouer les plus grands rôles. »² L'auteur explique que certains membres de l'aristocratie acceptent la domination qui leur est imposée. C'est le cas par exemple de son oncle maternel, l'abbé François Belcredi, dont le défaut principal est qu'il « aimait d'abord trop passionnément les Grands et la grandeur. »³ D'autres aristocrates luttent au contraire avec férocité pour le maintien des privilèges nobiliaires.⁴ Ainsi par exemple, les membres du patriciat se montrent jaloux de conserver leur antique indépendance car ils veulent continuer à maintenir leur contrôle sur la vie de la cité.⁵

Or, Joseph II méprise les particularismes et considère l'administration comme un appareil aux engrenages interchangeable, sans s'intéresser nullement aux traditions historiques et aux particularités locales. Son but est d'éliminer les derniers vestiges d'auto-organisation de la société.⁶ Afin d'atteindre son but, l'empereur n'épargne pas les efforts. Il fait tout pour diffuser l'amour pour le bien général de l'État et stigmatise le règne des intérêts propres qu'applique la noblesse milanaise. Son attitude est approuvée par des hommes de lettres milanais ouverts aux idées éclairées et qui considèrent que la classe nobiliaire a été conçue avant tout pour servir le souverain régnant. Pietro Verri par exemple, identifie la noblesse avec le *Gruppo dei direttori*, qui d'après lui se doit de « représenter la majesté du souverain. »⁷ Il en est de même de Giuseppe Parini (1729-1799), homme de lettres italien qui, lorsqu'il écrit *Della nobiltà*, identifie la noblesse à la classe réservée au service du souverain. L'empreinte de Joseph II marque donc profondément la bureaucratie milanaise. Elle a pour but d'en faire un pilier essentiel de la stabilité du gouvernement de l'Empire des Habsbourg et pour cela impose une série de réformes profondes qui effritent le monopole nobiliaire au sein des charges étatiques.

¹ Franco VALSECCHI, *L'Italia nel Seicento e nel Settecento*, 1967, p. 200.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. mémoires de jeunesse... vol.1*, p. 11.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.*, p. 20-21

⁴ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 40.

⁵ Franco VENTURI, *op. cit.* p. 360.

⁶ Cesare MOZZARELLI, « "Pubblico bene" e Stato alla fine dell' Ancien Régime. Efficienza amministrativa e modello di sviluppo nella esperienza giuseppina », in *Jus*, XXII, Mars 1975, p. 25.

⁷ Claudio DONATI, *op. cit.* p. 27.

b. Un républicain face à l'effritement de la suprématie nobiliaire

Giuseppe Gorani démontre que la suprématie nobiliaire au sein de l'administration étatique s'effrite peu à peu avec les réformes profondes établies par le pouvoir autrichien.¹ La plus puissante des institutions, le Sénat, est touché. Le grand-père maternel de Gorani, Jean-Baptiste Belcredi, en a fait partie, comme le déclare l'auteur dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie* :

« Le père de ma mère, après avoir été successivement revêtu de plusieurs magistratures, avait été nommé Sénateur. Le Sénat de Milan entretenait à Madrid un de ses membres avec le titre de Sénateur Régent, chargé de représenter la nation milanaise auprès de Sa Majesté catholique. Le père de ma mère fut décoré de cette place aussi honorable que lucrative, et c'est à Madrid que ma mère vécut jusqu'à l'âge de douze ans. »²

Il en est de même de son oncle maternel, Charles Belcredi, « décédé en 1768, peu après avoir été décoré du titre de Sénateur, mais sans la faculté de siéger dans le Sénat. »³ Cette institution regroupe quinze sénateurs situés à la tête du duché et nommés à vie par le souverain. Trois d'entre eux sont originaires d'États italiens étrangers ; les autres, tous jurisconsultes, appartiennent à la haute noblesse. De plus, le Sénat révèle une puissance despotique car tout décret, pour avoir force de loi, doit être tout d'abord approuvé par lui.⁴ Ses pouvoirs en matière de juridiction civile et criminelle sont également absolus. D'après Pietro Verri, le Sénat « possédait un pouvoir tellement despotique sur les vies et sur les patrimoines, que *Censuit Senatus* suffisait pour livrer immédiatement un homme au bourreau, ou faire passer immédiatement le patrimoine d'une famille dans les mains d'une autre ».⁵ Or, les souverains autrichiens, dans leur désir de briser les autonomies de l'État de Milan, se heurtent à ce despotisme. Pour cette raison, le pouvoir autrichien fait tout pour « diminuer considérablement le pouvoir du Sénat [...] et la trop grande influence de la noblesse. »⁶ Certaines prérogatives lui sont enlevées, comme le témoigne Pietro Verri :

¹ Carlo CAPRA, *op. cit.* p. 357.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse... vol. 1*, p. 12.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 22.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...*, p. 76.

⁵ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 62.

⁶ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...*, p. 58-60.

« Ce fut un coup hardi mais vraiment bienfaisant. Déjà par degrés sous Marie-Thérèse on avait ôté à ce *Potentissimo* l'économie, la juridiction des frontières, l'organisation des études, la révision des livres, celle de la médecine... »¹

Le Sénat est secondé par le *Magistrato camerale*, qui est la magistrature la plus importante après lui.² Pietro Verri, qui en est l'un des principaux membres, s'emploie à la décrire dans la *Storia di Milano* (1797). Il explique que cette magistrature, dirigée par Gian Rinaldo Carli, naît en 1770 suite à une série de réformes et a pour but de remplacer l'ancien conseil suprême d'économie.³ Il explique qu'elle est complétée par la création d'une trésorerie contrôlée par la Chambre des Comptes, appelée *Monte di Santa Teresa* en l'honneur de l'impératrice Habsbourg. C'est dans cette trésorerie que sont transférés les créanciers de l'ancien *Monte Civico* et du *Banco di Sant'Ambrogio*.⁴ Mais il faut savoir que cette institution possède des attributions qui sont à la fois vastes, par l'ampleur des domaines sur lesquels elle étend sa juridiction, et retreintes, parce que c'est en réalité Vienne qui détermine les recettes et les dépenses.⁵

c. La critique envers la tentative de maintien de la hiérarchie nobiliaire

Les réformes administratives imposées par le pouvoir autrichien à l'État de Milan atteignent la structuration interne de la classe nobiliaire, qui parvient pourtant à maintenir tant bien que mal ses positions au niveau des administrations locales. Toutefois, une sévère hiérarchie continue à filtrer l'accès aux postes les plus prestigieux.⁶ Ainsi par exemple, en ce qui concerne l'administration propre à la ville de Milan, le *Consiglio del Comune* (Conseil Général) qui s'occupe des affaires municipales est l'institution la plus importante. Il s'agit d'un conseil dirigé par soixante nobles (i *Sessanta Decurioni*) issus des familles les plus puissantes du patriciat milanais.⁷ Officiellement, ils sont nommés à vie par le Gouverneur qui vérifie qu'ils n'aient pas de dettes et qu'ils soient âgés de plus de 35 ans.⁸ Officieusement, la charge est héréditaire. Par conséquent, les membres sont presque toujours les mêmes et

¹ Albane COGNE, *op. cit.* p. 192-200.

² Claudio DONATI, *op. cit.* p. 54.

³ Pietro VERRI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 450.

⁴ Pietro VERRI, *ibid.* p. 451.

⁵ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 63.

⁶ Calogero COLICCHI, *Il « dialogo sopra la nobiltà » e la polemica sociale di G.Parini*, 1965, p. 341.

⁷ Franco VENTURI, *op. cit. Storia d'Italia...* p. 350.

⁸ Franco VENTURI, *ibid.* p. 347.

assument un rôle hégémonique au sein de l'administration milanaise.¹ Ce conseil a pour charge essentielle de surveiller le travail de trois autres organismes permanents. Il s'agit du *Tribunale di Provvisione*, chargé de s'occuper des matières administratives excepté les finances, qui sont à la charge de la *Congregazione del Patrimonio*. À ceux-ci s'ajoutent la *Congregazione del Banco di Sant'Ambrogio* qui administre presque toutes les entrées financières de la ville.²

Ce sont les membres des grandes familles de la ville font partie de ces institutions. Il faut savoir que dans toute famille patricienne, c'est à l'aîné que revient la majeure dignité, c'est à dire la place *decurionale* à moins que ce dernier ne fasse lui-même le choix d'abandonner le siège du Conseil Général.³ Les futurs membres reçoivent une éducation soignée afin d'être formés à leurs fonctions futures. Cette éducation est dispensée par leur famille et complétée par le Collège des Jurisconsultes où ils sont envoyés afin d'apprendre les notions juridiques indispensables comme l'évoque G. Gorani :

« Il y avait à Milan un collège pour les patriciens de robe. Ce collège disposait de plusieurs emplois et de quelques magistratures très honorables et lucratives. Il fallait pour y être admis des preuves de noblesse qui occasionnaient aux récipiendaires des frais considérables. [...] Mais aussi chaque noble lors de son admission dans ce collège devait payer une certaine somme. Nous ne ferons point l'éloge de cette institution, que j'ai toujours regardée comme un des abus à supprimer. »⁴

Les cadets doivent quant à eux chercher fortune notamment en faisant une carrière militaire, diplomatique ou ecclésiastique.⁵ Or, le pouvoir autrichien, soucieux de faire disparaître les hiérarchies au sein de l'administration milanaise, ordonne au Conseil Général, avec le décret du 12 décembre 1768, d'examiner le plus attentivement possible les candidatures au patriciat.⁶ L'Empire désire imposer son empreinte sur le plan de la représentation de l'ordre social et administratif.⁷ G. Gorani se réjouit des mesures prises qui, d'après lui, permettent de réduire le pouvoir despotique de la noblesse milanaise : « il n'en

¹ Franco VENTURI, *ibid.* p. 345.

² Franco VENTURI, *ibid.* p. 342.

³ Franco VENTURI, *ibid.* p. 355.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 58-60.

⁵ Franco VENTURI, *op. cit. Storia d'Italia...* p. 355.

⁶ Felice CALVI, *Il patriziato milanese*, 1970, p. 57.

⁷ Cesare MOZZARELLI, *op. cit.* p. 518.

résulta pas moins un très grand avantage pour la nation, par l'affaiblissement de toutes ces autorités qui la tenaient sous un joug avilissant, car il était infiniment moins dur pour elle de dépendre de la volonté du souverain et de ses ministres que de celles de tant de despotes subalternes souvent peu d'accord entre eux. »¹

2.2. La dénonciation de ministres plus ou moins compétents

Giuseppe Gorani, membre de cette noblesse milanaise en perte de ses pouvoirs, s'intéresse de façon attentive à la question des magistrats choisis par l'Empire autrichien pour faire partie du gouvernement de l'État de Milan. Il étudie les compétences plus ou moins profondes dont ils font preuve pour exécuter les ordres de Vienne et révèle l'un de leurs rôles principaux qui est celui de surveiller la noblesse milanaise.

a. Des ministres nommés par Vienne pour réduire le pouvoir du patriciat

Dans ses œuvres, Giuseppe Gorani se donne pour but de dénoncer les abus du gouvernement milanaise, ce qui lui vaut d'être poursuivi par de nombreux ennemis. Dans l'ouvrage consacré à retracer l'histoire de Milan, il réalise un portrait des ministres principaux envoyés par la cour de Vienne à la tête de Milan. Promus officiellement pour seconder le travail du gouverneur, ces magistrats ont en fait pour tâche de réduire le pouvoir du patriciat milanaise.² Durant la période où G. Gorani séjourne à Milan, le plus puissant d'entre eux est le comte de Firmian (1718-1782) qui est affecté à ce poste depuis 1759.³ Issu d'une famille noble, il est un ancien diplomate de grand talent ainsi que le décrit G. Gorani : « il possédait le droit public, le droit des gens, celui de la paix et de la guerre, l'art de traiter avec les souverains, la géographie, l'histoire, il était profondément instruit sur les différents traités, intérêts et tracasseries des cours. »⁴ Firmian succède à ce poste au comte Beltrame Christiani (1702-1758) qui était Génois de naissance, homme de loi habile et diplomate, réputé pour avoir été responsable des réussites de négociation qui ont réglé les questions de frontière avec le Piémont (1751), l'État Pontifical (1756) et le duché de Modène (1758).⁵ Carlo Capra le décrit comme ayant été un parfait serviteur de la couronne autrichienne

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 58-60.

² Carlo CAPRA, *op. cit.* p. 31.

³ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 62.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 102.

⁵ Franco VENTURI, *op. cit. Storia d'Italia...* p. 85.

lorsqu'il rapporte le témoignage de Pietro Verri : « il ne pensait jamais renverser les usages de l'État, il s'en empêchait même, il n'attisa jamais la haine envers lui mis à part en accordant sa faveur aux fermiers généraux [...] Il eut toujours du respect envers les familles seigneuriales, il fut aussi bon qu'il est possible de l'être. »¹ Sa puissance a été immense, ainsi que le révèle G. Gorani :

« Quoi qu'il ne fût que grand chancelier, cependant son pouvoir était si prépondérant que le gouverneur était obligé de respecter ses opinions s'il voulait n'être pas contrarié dans toutes ses fonctions. D'après les instructions secrètes de l'impératrice-reine, Christiani était un ministre d'une si grande importance, que le Sénat, le gouverneur, les généraux d'armées, l'archevêque et son clergé et tous les magistrats, le redoutaient extrêmement. »²

Il en est de même du comte de Firmian, qui s'emploie à honorer son poste avec efficacité, ce qui lui permet de s'attirer les louanges des hommes de lettres. Ainsi par exemple, Jérôme de Lalande le décrit en ces termes :

« M. Le comte de Firmian, Conseiller d'État, Chambellan de la Reine et de l'Empereur, Chevalier de la Toison d'Irlande, né à Trente, exerce à Milan le rang de Ministre d'État de la Reine de Hongrie ; il reçoit ses ordres ; il veille sur l'administration, avec intelligence, avec zèle et avec douceur ; il m'a paru que les naturels et les étrangers s'en honoraient également : c'est une chose bien honorable pour un Ministre... »³

G. Gorani pense de même et affirme que « si le comte de Firmian eût continué dans le caractère diplomatique, il aurait laissé un très beau nom sans tâche, une grande réputation bien méritée, car il possédait les talents et les qualités qui peuvent contribuer à rendre un homme extrêmement utile et agréable dans une ambassade. »⁴ Cependant, l'image idyllique

¹ Carlo CAPRA, *op. cit. La Lombardia austriaca...* p. 30 : « non aveva idee di rovesciare gli usi dello Stato, anzi se ne asteneva, né attizzo mai l'odio se no col favore che accordo ai fermieri generali [...] Sempre conservo rispetto alle famiglie signorili, fu uomo buono quanto lo è possibile. »

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 58.

³ Norbert JONARD, *ibid.* p. 61.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 100.

que le pouvoir autrichien désire donner de son administration cache en réalité de nombreuses faiblesses, révélées à travers l'efficacité mitigée des réformes mises en place.¹

b. Une efficacité réduite, due à l'étroite surveillance viennoise

Dans ses œuvres, Giuseppe Gorani dénonce avec amertume le peu d'efficacité de nombreux ministres. Or, leurs compétences ont un rôle prépondérant sur la prospérité de l'État de Milan, comme le montre l'expression suivante : « [...] toutes les fois que l'administration politique fut dirigée à Milan avec sagesse, Milan était le centre de toutes les connaissances, de la gaieté, du bonheur et de l'opulence. »² Cette inefficacité est due, d'après lui, à la surveillance viennoise. En effet, avec le renforcement du contrôle autrichien à Milan, la marge de manœuvre devient limitée. Ainsi par exemple, G. Gorani n'hésite pas à aller à l'encontre du portrait officiel que les contemporains ont fait du comte de Firmian. Il révèle que si ce dernier s'est acquis une réputation de sagesse, son rôle reste malgré tout modeste et se limite principalement à celui d'être un intermédiaire entre Vienne et Milan.³ Ne pouvant mettre librement en place de nouvelles réformes, Firmian se contente de demeurer un simple exécutant. Norbert Jonard (dans *Milan au siècle des Lumières*, 1974) le qualifie de « chien de garde de l'absolutisme » attentif à « apercevoir l'esprit de fronde des novateurs, comme l'esprit autonomiste des conservateurs ». ⁴ Bien qu'étant un fonctionnaire dévoué, il n'est donc pas un grand commis de l'État. Toutefois, G. Gorani reconnaît son zèle et révèle sa volonté d'être considéré comme un ministre philosophe ouvert aux idées éclairées et un protecteur de la tolérance et de la raison. Il explique :

« Ce ne fut en effet que depuis son ministère qu'il fut permis dans la Lombardie autrichienne de penser tout haut et de parler librement, et pour que cette tolérance fut mieux assurée, il sollicita sans cesse avec beaucoup de vivacité auprès de l'impératrice reine, l'abolition de l'inquisition jusqu'à ce qu'il l'eut en effet obtenue. »⁵

¹ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 190.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 204.

³ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 61.

⁴ Norbert JONARD, *ibid.* p. 61.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 108

En effet, l'auteur loue la formation cosmopolite et ouverte aux idées éclairées de Firmian, qui le pousse à vouloir éliminer les superstitions.¹ Dans cette optique, le ministre essaye également de réduire les abus du clergé, ainsi que le montre G. Gorani :

« Il ne cessa de veiller pour empêcher les abus de la puissance et du crédit des prêtres, des moines et des dévots et dévotes. Il inspectait de près toutes leurs actions. Il soumit tous les gens d'Église à l'autorité civile, au paiement de toutes les impositions, selon leurs facultés [...] Firmian mettait toujours beaucoup d'empressement lorsqu'il s'agissait de démasquer la superstition et l'hypocrisie, de découvrir et de punir les tricheries sacerdotales et dans les affaires de cette espèce il ne se rapportait jamais à ses ministres subalternes, ni à ses favoris, et voulait tout examiner et décider par lui-même. »²

Toutefois, défendant avant tout les droits régaliens et la raison d'État, Firmian développe parfois un autoritarisme plus proche de l'absolutisme que de la philosophie des Lumières.

c. Une affliction pour la frivolité et la corruption des ministres

Enfin, Giuseppe Gorani se fait un devoir de dénoncer les faiblesses et les corruptions du gouvernement milanais. Il montre dans ses œuvres une affliction pour la frivolité et la corruption dont font preuve la plupart des ministres nommés à la tête de l'État de Milan. Il critique par exemple la bêtise de nombreux hommes au pouvoir et dénonce le pédantisme du comte de Firmian, qui feint de s'intéresser à tout : « Avec des éloges, donnés même sans beaucoup d'art ni d'esprit, on lui faisait souvent admirer ce qui n'était guère admirable, et on obtenait de lui des places, des emplois, des honneurs. »³ De plus, G. Gorani dénonce la superficialité avec laquelle Firmian traite parfois les affaires de l'État :

« [...] comme il perdait une très grande partie de son temps à contempler ses collections, à badiner avec ses singes et ses perroquets, à monter ses nombreuses pendules, et qu'il était inappliqué aux affaires, peu attentif à ce qu'il se passait dans le gouvernement, plein de confiance en ses ministres

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 100

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 106

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 104

subalternes, en ses secrétaires, en ses domestiques et autres favoris, cette nonchalance fut cause qu'ils osèrent souvent abuser de son nom [...]»¹

L'auteur s'emploie également à dénoncer la corruption et l'orgueil dont font preuve certains ministres. Ainsi par exemple, il décrit le comte de Firmian comme un orgueilleux adorant la flatterie, se montrant condescendant envers quiconque lui témoigne de l'admiration. Pietro Verri le décrit également ainsi : « son gouvernement fut celui d'un pacha inaccessible, capricieux et quelquefois violent. »² De plus, il suscite les intrigues, nommant des favoris ou ôtant ce titre : « Lorsqu'on lui portait des plaintes contre l'abus que faisaient ses favoris, du pouvoir qu'il leur confiait, il avait toujours de la peine à se persuader qu'ils se fussent rendus coupables des crimes dont on les accusait et ne faisait presque jamais rien pour découvrir la vérité. »³

La plupart des ministres font passer leurs plaisirs personnels avant les affaires d'État, comme c'est le cas du comte de Firmian. G. Gorani dénonce le fait que ce dernier soit uniquement occupé de ses plaisirs et ne pense qu'à jouir tranquillement des privilèges qui sont les siens en raison de son poste. G. Gorani déplore leur manque d'amour pour l'État lorsqu'il déclare : « Patriotisme, amour du bon ordre, zèle du bien public, tous ces mots leur paraissent vides de sens. »⁴ Pietro Verri confirme ses dires quand il rapporte une scène durant laquelle Firmian révèle sa méfiance à l'égard des Milanais :

« Le peuple regardait dans la rue un spectacle de marionnettes, il le crut soulevé et commanda aussitôt à son cocher de faire volte-face. Au milieu des nobles, avec sa grosse tête bombée, le regard toujours inquiet, il guettait à droite et à gauche le stilet qu'il croyait prêt à le frapper. Après plusieurs années de résidence, il connaissait encore si mal le caractère patient et tranquille des Milanais, qu'il les représenta toujours à la Souveraine comme n'étant nullement attachés à son gouvernement, ce qui était une calomnie. »⁵

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 104.

² Norbert JONARD, *op. cit.* p. 60.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 104-106.

⁴ Giuseppe GORANI, *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États d'Italie*, vol. 2, 1793, p. 73.

⁵ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 60.

Ainsi, G. Gorani dénonce avec virulence le despotisme et la corruption exercés par les ministres sur le peuple milanais. Or, ces vices sont également présents dans le domaine judiciaire.

2.3. Une justice en décadence et en proie à la corruption ?

Lors de son séjour à Milan, Giuseppe Gorani se voit confronté à la justice milanaise pour des affaires familiales, ce qui lui donne l'occasion de s'intéresser de près au domaine de l'administration publique. Il dénonce le désordre et la faiblesse de son organisation interne ainsi que les limites des réformes ordonnées par le pouvoir autrichien.

a. Une réorganisation judiciaire contrôlée par la cour de Vienne

Giuseppe Gorani s'emploie à étudier la question de l'administration judiciaire et de sa réorganisation sous le contrôle de la cour de Vienne. Il y accorde une importance essentielle.¹ Il constate la faiblesse de celle-ci due à la foule des juridictions existantes. En effet, il faut savoir que tous les points essentiels de l'administration sont contrôlés par le gouvernement autrichien. Un grand nombre de magistratures individuelles ponctuent l'administration de la justice milanaise.² Parmi les juges, qui peuvent être nommés à vie ou pour une période de deux à trois ans, se trouve tout d'abord le Capitaine de Justice, qui, sous la dépendance du Sénat, est chargé de l'exécution des décrets. Jérôme de Lalande décrit son rôle et affirme qu'il a : « trente sbires à ses ordres, pour l'intérieur de la ville, et vingt quatre pour la campagne ; on pourrait juger que cela ne suffit pas, parce qu'il arrive souvent dans le Milanais que les voyageurs soient attaqués ». Hiérarchiquement au-dessous de lui, il y a le podestat de Milan qui, avec les juges *del Gallo e del Cavallo*, exerce la juridiction criminelle ordinaire, tandis que le *Vicario pretorio* est chargé des causes civiles en particulier.³

Face au désordre judiciaire qui sévit, le pouvoir autrichien tente d'imposer une série de réformes qui entraîne l'abolition de la plupart des magistratures.⁴ G. Gorani loue les premières réformes entreprises car il considère comme essentielle la bonne conduite des tribunaux :

¹ Giuseppe GORANI, *Recherches sur la science du gouvernement*, 1790, p. 146.

² Carlo CAPRA, *op. cit. La Lombardia austriaca...* p. 287-288.

³ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 63.

⁴ Franco VENTURI, *op. cit.* p. 121.

« Lorsque les tribunaux sont bien constitués, lorsque leur conduite est régulière, tout délit est promptement réprimé, tous les torts sont promptement réparés, tous les différends sont promptement et bien jugés ; la tranquillité publique est assurée, et le prince n'est point exposé à toutes les haines part qui le poursuivraient s'il jugeait seul en matières criminelles sur tout. »¹

En visite à Milan en 1766, l'abbé Richard s'employait déjà à évoquer dans son récit de voyage les principaux tribunaux de justice.² Toutefois, Gorani critique la tournure prise par les réformes sous Joseph II. Il dénonce l'inutilité de l'abolition des anciennes magistratures pour en créer de nouvelles :

« On aurait envisagé cette suppression comme un très grand bien si elle n'avait pas été remplacée par d'autres tribunaux mal composés et très mal organisés. [...] Selon les nouvelles dispositions les frais de justice et de plaidoirie devaient entrer dans les caisses de Sa Majesté, mais immédiatement après le départ des deux réformateurs les juges surent doubler ces droits afin de n'être pas frustrés de leurs épices. Ainsi la justice devint plus ruineuse qu'auparavant.³

b. Un homme et son procès face à l'efficacité parfois relative de la justice

Suite à ses observations et à ses propres expériences, Giuseppe Gorani révèle dans ses écrits la faiblesse de la justice milanaise. Dans la *Storia di Milano...* l'auteur décrit la lente dégradation de celle-ci. Ainsi par exemple, sous le gouvernement de Pallavicini « jamais Milan, les autres villes, et les campagnes de la Lombardie autrichienne ne jouirent d'une plus grande sûreté. Pallavicini ne se bornait point à faire administrer exacte et impartiale justice, mais la police qu'il introduisit dans la province était admirable et d'une activité surprenante. »⁴ Or, avec les mesures prises par Joseph II, la justice ne devient plus qu'une apparence, la sécurité publique fait place à la violence : « La police établie par Joseph II dans

¹ Giuseppe GORANI, *Recherches sur la science du gouvernement*, p. 150.

² Jérôme RICHARD, *op. cit.* p. 262.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 222

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...*, p. 80

tous ses états n'avait pour but que d'opprimer, d'avilir et de dépouiller ses sujets. »¹ La raison en est, selon G. Gorani, le despotisme auquel le gouvernement se livre sans vergogne.

L'auteur est lui-même confronté à la justice suite à la mort de son père, survenue le 6 mars 1774, pour des questions d'héritage : « Mon infortuné père ayant payé le dernier tribut à la nature et ce malheur m'ayant donné des droits incontestables à une partie de sa succession, je crus pouvoir reprendre mon goût dominant pour l'indépendance. »² Or, son frère, en qualité d'aîné, lui demande de lui céder également sa part du patrimoine familial: « Une de ces lettres était de mon frère César, qui, avec ses expressions hypocrites d'amitié cherchait à m'endormir, à me captiver, pour m'engager à me contenter d'une pension et à renoncer à ma part dans la succession paternelle. »³ En effet, l'application du *maggiorascato* (droit d'aînesse), dans l'État de Milan, fait que l'unique bénéficiaire du patrimoine familial est l'aîné mâle de la famille, ce dont Gorani s'offusque.⁴ Persuadé que Cesare Gorani s'est également approprié sa part de l'héritage, il lui intente un long procès accompagné d'une guerre féroce qui oppose les deux frères de 1774 à 1778.⁵ Giuseppe désire obtenir sa part de l'héritage familial :

« Je comptais sur une succession de quinze à dix-huit mille livres tournois de revenu, et je n'exagérais point. Les biens affectés à la primogéniture m'étaient connus, et je crus qu'on ne me disputerait pas la moitié de tous les autres biens du patrimoine de mes pères. Je pensais, en conséquence, qu'un pareil revenu était magnifique pour un homme de lettres. En effet, j'aurais eu un pareil revenu et même quelques milliers de livres au-delà, s'il y avait eu de la probité chez mon frère et de l'exactitude dans l'administration de la justice dans mon pays, et si les Ministres et Magistrats auxquels j'avais à faire eussent été des hommes pénétrés de leurs devoirs. »⁶

L'auteur s'exaspère de la lenteur de la procédure qui se traduit par une lutte continuelle avec sa famille. Il critique également le verdict rendu car s'il obtient gain de cause, il ne doit se contenter que d'une partie mineure de l'héritage :

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 228

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 200

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 199.

⁴ Claudio DONATI, *op. cit. L'idea di nobiltà...* p. 20.

⁵ Francesco CUSANI, *op. cit.* p. 629.

⁶ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 202.

« Après avoir refusé toutes les propositions injustes, il fallut m'accorder ce que je demandais : un partage, entre mon frère et moi, de tous les biens de la famille qui n'étaient pas prouvés appartenir à la primogéniture. [...] Si j'avais eu huit à dix mille livres à mon commandement, j'aurais pu obtenir le double de ce que j'obtins, mais, manquant de papiers et d'argent, il fallut me contenter d'un partage fort inégal [...] »¹

c. Une victime de la corruption des magistrats milanais ?

Giuseppe Gorani affirme, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, éprouver un véritable dégoût pour la ville de Milan depuis le procès intimé contre son frère. En effet, ce procès lui a permis de découvrir la corruption qui règne sans vergogne parmi les magistrats milanais chargés de rendre justice et de s'occuper de l'administration publique de la cité :

« Dans cette horrible guerre les parties n'étaient pas égales. Mon frère était riche, et ainsi il avait les moyens de gagner le *relateur* du procès, son chancelier, son mignon, sa maîtresse, tous ses domestiques, ainsi que les autres juges, leurs domestiques et leurs maîtresses. Mon frère possédait les archives de la famille, et corrompait mon avocat, mon procureur, mon solliciteur. En arrivant, en mars 1774, à Milan, je n'avais pas trente louis en mon pouvoir et qui bientôt avaient disparu. Qu'est-ce, en effet, qu'une pareille somme, lorsqu'on a pour adversaire un riche coquin ? »²

G. Gorani se montre outré par le manque d'impartialité des magistrats. En effet, ces derniers ne font pas l'objet d'un contrôle étroit dans leurs activités et se laissent acheter par les clients qui leur offrent le plus d'argent. Il le répète à plusieurs reprises dans ses œuvres : « Je n'ai pas trouvé un seul parmi nos jurisconsultes dont je puisse me louer. Tous cupides, ils ne savent que prendre à pleines mains et s'entendre avec un aîné lorsqu'ils servent un cadet de famille. »³

D'après Giuseppe Gorani, la conduite des juges milanais contredit leur devoir qui doit être celui d'appliquer les lois de l'État dans lequel ils officient :

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 204.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 202.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 204.

« La loi doit être l'unique règle de la conduite d'un juge, il doit être sans passion comme elle, il peut être sensible, indulgent, clément dans la société, envers ses parents, ses amis, mais au tribunal tout intérêt perso, de parenté, d'amitié, d'ambition, toutes affections doivent se taire, il ne doit consulter que les faits, les causes et les lois. »¹

D'après lui, la raison du mauvais fonctionnement de la justice est la pratique de la vénalité de certaines charges qui fait que des hommes obtiennent le poste qu'ils occupent sans pour autant avoir la formation requise. Cette conviction est appuyée par les dires de Montesquieu, dont il lit avec assiduité les ouvrages : « Cependant Montesquieu a osé faire l'apologie de ce funeste abus de vendre le droit de juger et de secourir l'innocence, comme si, en vendant ces charges, on vendait aussi les talents et les vertus nécessaires pour les exercer, et qu'ensuite les talents et les vertus devinssent héréditaires comme les charges. »² Or, il faut savoir que ces magistratures sont tenues par les membres de la noblesse milanaise qui les maintiennent en chasses gardées mais qui deviennent des instruments de despotisme.

Ainsi, la couronne autrichienne ne parvient pas toujours à mettre en place une œuvre législative efficace. Toutefois, il faut savoir que ces réformes ne concernent pas seulement le domaine judiciaire mais également les finances publiques.

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...*, p. 154.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 160.

Chapitre 3 - Une lutte continuelle entre le pouvoir autrichien et la noblesse lombarde pour le contrôle de la situation agricole, industrielle et commerciale

Dans ses œuvres, Giuseppe Gorani se montre persuadé de l'influence prépondérante du régime politique autrichien sur la vie économique de la Lombardie et sur sa prospérité. Il critique la lutte continuelle que livre cette dernière à la noblesse lombarde pour le contrôle de la situation agricole, industrielle et commerciale de l'État.

3.1. Une situation agricole, industrielle et commerciale influencée par la nature du gouvernement central ?

Lors de son séjour à Milan, Giuseppe Gorani a l'occasion d'observer et de faire l'éloge de la situation agricole, industrielle et commerciale de l'État de Milan : « Sous l'archiduc Ferdinand, la Lombardie autrichienne s'enrichit, elle gagna très considérablement en population, en richesse, en commerce, en industrie et dans son agriculture. »¹ Il se montre persuadé du rôle majeur joué par le régime politique qui est à la tête de l'État et qui œuvre autant qu'il le peut pour sa prospérité.

a. L'agriculture, un domaine se détachant de plus en plus de la domination nobiliaire et ecclésiastique ?

À la fin du XVIII^e siècle, l'économie agraire reste prépondérante en Lombardie, comme dans le reste de l'Italie.² Elle est dirigée par sa capitale, Milan, ville demeurée riche malgré la domination autrichienne et le fléau des pestes. Sa capacité de reprise économique est due avant tout à la fertilité de ses campagnes, où vivent les 4/5 des habitants de l'État. En effet, malgré les sommes tirées par le pouvoir autrichien, le Milanais demeure florissant économiquement.³ D'après G. Gorani, l'agriculture est une des forces qui permet la puissance d'un État car elle lui offre « des richesses abondantes et perpétuelles. »⁴ La noblesse milanaise, détentrice de la richesse, se trouve à la tête de la plupart des terres et donc de la production agricole, qui constitue son patrimoine principal.⁵ C'est le cas de la famille Gorani,

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia d'Italia...*, p. 166.

² Jacques GODECHOT, *Histoire de l'Italie moderne, Tome 1, Le Risorgimento (1770-1870)*, 1971, p. 22.

³ Albane COGNE, *op. cit.* p. 130-132.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...*, p. 6.

⁵ Albane COGNE, *op. cit.* p. 158-161.

qui possède de vastes propriétés acquises entre le XIV^e et le XVI^e siècle, comme l'indique l'auteur: « Mais il est aussi bien prouvé que ces véritables aïeux, [...] possédaient dès lors, dans la province d'Oltrepo et dans celle de la Lomelline, des terres et des fiefs nobles. »¹ La famille possède également de vastes terres à Lucernate, sur lesquelles elle exerce ses privilèges, comme l'indique l'auteur lorsqu'il en fait la description :

« C'est un assez grand château et un village assez considérable avec des cassines séparées du village, dont toutes les maisons étaient à mon père. Le territoire est assez étendu et très fertile en blés, en vins, en foin, en mûriers, en lin et en autres denrées. Il n'y a aucun autre maître que le propriétaire de la terre, qui jouissait alors de droits seigneuriaux, de ceux de chasse et de pêche dans l'Olone, petite rivière qui augmente la fertilité. »²

Réduite dans ses droits par la centralisation opérée par Vienne, la noblesse ne peut qu'exploiter son potentiel économique.³ En effet, les nobles, pour justifier encore leur position sociale qui s'effrite peu à peu, se retranchent vers leurs possessions foncières.⁴ L'abbé Richard explique également que cette noblesse n'est pas attirée par la cour de Vienne et préfère rester à Milan afin d'exercer ses derniers pouvoirs.⁵ Il faut savoir que la propriété foncière reste le symbole même de la condition du noble car la possession de la terre est une exigence impérative pour l'obtention d'un titre.⁶

Toutefois, les membres de la noblesse vivent la plupart du temps à la ville alors que la campagne est seulement le lieu d'où ils tirent leurs revenus. Les terres possédées par les nobles forment leur domaine, qu'ils peuvent exploiter directement, louer ou aliéner. G. Gorani déplore les abus qui sont souvent perpétrés par la noblesse et qui ont pour but de « perpétuer la servitude de la glèbe » c'est-à-dire des paysans.⁷ D'après lui « l'agriculture, pour prospérer, ne demande que l'inviolabilité du droit de propriété, et qu'on abolisse toutes les servitudes et contributions féodales qui ruinent autant les seigneurs que les vassaux. Le droit de propriété foncière doit être plein et entier. »⁸

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 8-9.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 108.

³ Mario APOLLONIO, *op. cit.* p. 13-14.

⁴ Mario APOLLONIO, *ibid.* p. 20.

⁵ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 25.

⁶ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 28.

⁷ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* p. 93.

⁸ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 97.

De même, l'autonomie du clergé milanais se réduit peu à peu en raison de l'affaiblissement de son indépendance économique. Les propriétés foncières possédées par les communautés religieuses ou par l'archevêque sont d'un rendement général de plus en plus médiocre tant à cause de l'absentéisme des bénéficiaires que de leur mauvaise exploitation. Elle n'en constitue pas moins une richesse considérable qui, protégée par des exemptions fiscales et par le système de la mainmorte, rassemble de nombreux patrimoines.¹

b. Un contrôle étroit de l'industrie et du commerce par le pouvoir autrichien

Giuseppe Gorani explique, dans ses œuvres, que l'industrie et le commerce font l'objet d'un contrôle étroit de la part du pouvoir autrichien. L'auteur critique le despotisme autrichien car d'après lui « pour faciliter les découvertes et les moyens de perfectionner les arts et métiers, il faut que l'industrie soit libre, et cependant presque partout on est forcé d'acheter le droit de travailler ; c'est vendre le droit de vivre pour ceux qui n'ont pas d'autre ressource que leurs travaux, et vendre le droit de vivre est certainement un crime. »² Des voyageurs étrangers, comme Roland De La Platière, constatent une dégradation générale qui concerne les arts et métiers :

« L'état de langueur dans lequel cet art et tous les autres se trouvent ici, pourrait bien avoir son principe dans les impôts, qui enchérissent les matières premières et la main d'œuvre. Lorsqu'on en est venu au point de lutter pour la concurrence, c'est cela qui la détermine ; il faut alors que les ouvriers baissent les qualités pour rétablir l'équilibre sur les prix. »³

C'est dans un climat de rivalités et de luttes d'influence que se développent certaines industries comme celle de la soie, dont les ateliers de filage sont présents dans la Lombardie autrichienne.⁴ L'exiguïté du capital fixe requis et la possibilité de recruter une main d'œuvre féminine à bas prix dans les campagnes favorise la dispersion des lieux de production. En 1779 encore, le contrôleur royal Alberto Besozzi découvre que sur les 303 ateliers qui existent dans l'État, seulement 10 ont plus de 25 fourneaux, alors que la moyenne est autour

¹ Franco VALSECCHI, *op. cit. L'Italia nel Seicento...* p. 217.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...vol. 2*, p. 110.

³ Roland DE LA PLATIERE, *op. cit.* p. 448.

⁴ Bruno CAIZZI, *Industria, commercio e Banca in Lombardia nel XVIIIe secolo*, 1968, p. 88-96.

de six.¹ Nombre de ces fabriques ont été installées grâce aux subventions gouvernementales. Déjà en 1760, Carlo Morelli, avec un prêt de 40000 livres, a pu mettre sur pied une manufacture de rubans de soie qu'il a cédée en 1766 à Antonio Latuada. Jérôme de Lalande la décrit ainsi :

« Il y a plus de cent métiers de toutes sortes d'étoffes en soie et dorure : on en estime surtout les velours qu'on affirme être supérieurs à ceux de France. On occupe dans cette manufacture plus de 600 ouvriers, tant hommes que femmes, environ 350 hommes et 150 femmes, et l'on y exécute des travaux de toute espèce ; on y file la soie, on la teint ; il y a des instruments pour tirer l'or et pour le réduire en feuilles, pour lustrer et pour calandrer les étoffes ; on y fait aussi des mouchoirs de soie, des satins, des gros de Tours et des bas de soie au métier ».

Une autre industrie qui enregistre des développements prometteurs est l'industrie cotonnière, qui est traditionnelle en Lombardie. La majeure partie de cette production se trouve concentrée dans la zone de Busto Arsizio, où travaillent près de 600 fileurs. Des industries mineures s'ajoutent, comme celle de la laine ou du lin.² En dehors du textile, toutes les autres industries sont moins exploitées, qu'il s'agisse de la papeterie, de la fabrication des carrosses ou des meubles. D'après l'abbé Richard il y a « quantité d'orfèvres qui paraissent fort occupés, mais qui travaillent avec peu de goût ; il s'en faut beaucoup que leurs ouvrages soient aussi fins et aussi élégants que ceux des orfèvres de Turin. »³ Il en est de même de l'industrie sidérurgique qui, bien que localisée à Valsassina et à Valcavargna, est presque inexistante. La raison en est la rareté des mines de fer en exploitation qui ne servent qu'à alimenter 55 forges à Lecco et n'emploient que 246 ouvriers au total.⁴ Giuseppe Gorani déplore l'abandon quasi-total auquel est voué ce secteur car il le considère comme indispensable pour la prospérité des autres domaines : « Presque tous les travaux de l'agriculture, du commerce et des arts et métiers, seraient impraticables sans les métaux ; aussi la nature a-t-elle rendu très communs, très abondants, d'une extraction et d'une fabrication facile ceux qui sont les plus nécessaires, tels que le fer, le cuivre, l'étain et le plomb. »⁵ L'auteur considère comme essentielle l'ouverture et l'exploitation des mines et

¹ Carlo CAPRA, *op. cit. La Lombardia austriaca...*, p. 425.

² Norbert JONARD, *op. cit.* p. 115.

³ RICHARD, *Description historique et critique de l'Italie t. 1*, p. 271.

⁴ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 116.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 2*, p. 152.

critique fortement le désintérêt de Joseph II pour ce secteur ainsi que son manque de discernement envers les hommes de mérite.¹

Giuseppe Gorani démontre que le commerce ne bénéficie pas également d'une activité importante. Or, il se montre persuadé de l'importance de ce secteur pour la prospérité d'un État comme il le montre dans la définition qu'il donne du commerce :

« Le commerce consiste dans l'échange que font entre elles les familles, les provinces et les nations, de ce qui leur reste de leurs productions respectives après leur consommation ; le commerce adoucit les mœurs, il est ennemi de l'oisiveté, il inspire l'amour du travail par l'appétit du gain, il rapproche les diverses productions des différents climats ; il évite aux cultivateurs les pertes qu'ils feraient, si leurs productions restaient invendues ; il favorise également l'industrie ; il procure aux uns et aux autres le bon prix de leurs marchandises, lorsqu'il est libre et immune ; enfin, il leur donne une émulation dont il profite lui-même : ainsi le commerce est, après l'agriculture, l'objet qui mérite la plus grande protection d'un gouvernement sage. »²

D'après l'auteur, les possibilités d'investissement sont réduites en raison des monopoles détenus par certains. C'est le cas de l'archiduc Ferdinand qui « désirant faire ce commerce pour son propre profit, publiait souvent des prohibitions sévères d'exporter les grains et en faisait des accaparements énormes, ce qui produisait maintes fois une grande cherté de cette denrée et quelquefois des véritables disettes »³

c. Un gouvernement gérant avec plus ou moins de soin les finances publiques

Selon Giuseppe Gorani, les finances publiques de l'État de Milan sont gérées avec plus ou moins de soin par le gouvernement qui se plie aux ordres du pouvoir autrichien. L'auteur s'intéresse aux finances et à l'économie qu'il considère comme « une branche très importante de la science du gouvernement ; elles sont pour lui ce que sont les ailes pour les oiseaux. »⁴ Pour cela, il observe les revenus de la province et remarque que cette dernière connaît une crise en raison des politiques réformatrices menées par l'Empire. Les principaux

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires secrets... vol. 1*, p. 446.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 2*, p. 100.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia d'Italia...* p. 152.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science, vol. 2*, p. 117.

revenus proviennent des impôts, qui sont prélevés difficilement en raison des résistances de la noblesse et des abus perpétrés par le système de recouvrement :

« Les impôts sur les marchandises, sur leur fabrication, leur vente et leur consommation, en renchérissant ces marchandises, créent nécessairement la fraude et la contrebande. Ces impôts étant infiniment variés, compliqués et multipliés, la fraude et la contrebande qu'ils occasionnent, nécessitent des armées de gardes, de commis, et des frais immenses de régie et de perception qui souvent font plus que doubler le produit de ces impôts. La régie et la perception de ces impôts, sont toujours accompagnées d'exactions, de vexations, de procès, saisies, amendes, confiscations, de corruption, d'espionnage, de délations, d'inquisitions, d'emprisonnements, de supplices, de perte de temps et de crédit, et d'une guerre perpétuelle entre le gouvernement et la nation. »¹

Gorani fait l'éloge de certains ministres comme Pallavicini, qui a contribué, en opérant une réorganisation financière, à enrichir Milan et la Lombardie.² Cette réorganisation est complétée dans les années 1770 par le ministre Firmian, qui reçoit l'ordre d'apporter des modifications à la Banque Nationale afin de réduire les pouvoirs de la noblesse :

« À l'occasion de ces réformes nouvelles, le comte de Firmian fit une opération sur la grande Banque nationale, formée en grande partie de capitaux appartenant aux nobles et substitués en fidéicommissaires. Il réduisit arbitrairement les intérêts de cinq à quatre pour cent avec défense aux propriétaires légitimes de retirer ces capitaux pour les placer ailleurs, ce qui était d'une injustice frappante. Ces changements produisirent un grand profit pour les finances souveraines et des avantages marquants pour les ministres régisseurs, ce qui ne saurait pas être approuvé [...] Il n'en est pas moins résulté un gros bénéfice pour les ministres et leurs commis et un très grand dérangement pour un très grand nombre de familles. »³

Toutefois, les revenus gagnés par l'État de Milan ne suffirent pas à palier ses dettes. L'État se voit obligé de subir des dépenses obligatoires et qui concernent principalement la

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 133.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 74

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 110.

solde des troupes, l'entretien du palais du gouverneur, ainsi que les besoins d'argent sans cesse renaissant de la cour pour l'entretien de son faste.¹

Ainsi, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, la situation agricole, industrielle et commerciale de la Lombardie est plus ou moins prospère. Cette situation contrastée touche également les finances publiques.

3.2. Un gouvernement tentant de réformer l'économie et les finances publiques

Giuseppe Gorani constate que l'économie et les finances publiques sont gérées avec plus ou moins de soin par le gouvernement. La situation de ce secteur demeure mitigée malgré les réformes imposées dans les années 1770, années qui voient la physiocratie, doctrine économique et politique qui base le développement économique d'un État sur l'agriculture et qui prône la liberté de commerce et de l'industrie, prendre un grand essor.² Giuseppe Gorani est un adepte fervent de ces principes, qu'il essaye d'introduire à Milan.³

a. Giuseppe Gorani, un noble lésé par la réorganisation financière ?

Afin de palier les problèmes financiers sévissant dans l'État de Milan, le pouvoir autrichien décide d'entreprendre des réformes et tente d'améliorer la perception des impôts ainsi que la suppression des immunités fiscales de la noblesse.⁴ Dans ce but, dès les années 1750, l'ancien gouverneur Pallavicini a l'idée de concentrer dans une Ferme Générale les principales régales comme le sel ou le tabac, dans le but de mettre fin à l'anarchie existant dans le recouvrement des taxes.⁵ Toutefois, la Ferme laisse place aux abus car les créanciers n'hésitent pas à imposer leur volonté aux personnes à qui ils prêtent de l'argent. Ainsi, les financiers sont placés en position de force par rapport au pouvoir, comme le montre également Giuseppe Gorani, qui dénonce la corruption qu'ils exercent :

« Ces fermiers généraux gagnèrent dès les six premières années de leur gestion des sommes incroyables. Gonflés de leurs rapines, ils répandirent de

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires secrets... vol. 2*, p. 438.

² Jean DELUMEAU, *op. cit.* p. 307.

³ Franco CATALANO, *Illuministi e Giacobini del '700 italiano*, 1959, p. 174-178.

⁴ Mario ROMANI, *Aspetti e problemi di storia economica lombarda nei secoli XVIII e XIX*, 1977, p. 355-378.

⁵ Carlo CAPRA, *op. cit. La Lombardia austriaca...* p. 295-299.

nouveau en 1766, à pleines mains, l'or et l'argent sur tous ceux qui avaient quelque influence dans le ministère de Vienne et dans celui de Milan, payèrent pour la troisième fois les dettes du comte de Firmian et l'aidèrent à continuer de vivre dans ses profusions usitées. Ils obtinrent par ces moyens de nouveaux privilèges, de nouvelles concessions, de plus amples facultés et pouvoirs pour les faire valoir au centuple. »¹

D'autres tentatives concernent la suppression des douanes intérieures pour une meilleure circulation des biens tout en protégeant les productions locales de la concurrence extérieure.² Durant des années, le trafic s'est heurté contre les droits de douane et les péages de toutes sortes. Giuseppe Gorani critique cette situation avec virulence car d'après lui, la liberté est essentielle au bon fonctionnement du commerce :

« Le commerce, en effet, ne demande que la liberté et l'immunité ; les règlements et les taxes auxquels on prétend l'assujettir, ne produisent qu'exactions, vexations, méfiance, confusion et ruine. Les négociants et les fabricants, les acheteurs et les vendeurs, ne vont que où il y a à gagner, et où il n'y a aucun risque de déprédations fiscales à craindre, où le commerce est parfaitement libre et immune. »³

Ce système, qui augmente considérablement le prix de revient des marchandises, est également rendu funeste par le manque d'uniformité des taxes. C'est grâce aux réformateurs lombards, tels que Pietro Verri qui ne cesse de réclamer la liberté du commerce, que les douanes intérieures sont peu à peu supprimées. P. Verri montre que l'augmentation de la production dépend du profit qui est lui-même tributaire de l'écoulement des produits. Il se montre toutefois persuadé de la nécessité de contrôler la sortie des matières premières et l'entrée des objets manufacturés.⁴

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 112.

² Yves-Marie HILAIRE, *Histoire de la papauté, 2000 ans de mission et de tribulations*, 1996, p. 368.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* vol. 2, p. 102.

⁴ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 112.

b. De nouvelles mesures visant à réduire les monopoles nobiliaires en agriculture et en industrie

Afin d'accompagner la réorganisation des finances, une série de réformes liées aux secteurs agricole et industriel est menée. Le pouvoir autrichien fait appel aux hommes de lettres milanais soucieux d'améliorer la situation de leur État afin de leur demander conseil. À cette occasion, Cesare Beccaria produit les *Elementi di economia pubblica* (1770), dont les deuxième et troisième parties sont dédiées aux considérations sur l'état de l'agriculture et des manufactures de la Lombardie autrichienne.¹ Giuseppe Gorani loue les actions du pouvoir autrichien qui tente de démanteler le réseau de privilèges qui maintient dans un lourd carcan la propriété foncière. Ce dernier désire modifier le rapport des forces existant dans la société lombarde en abolissant les dernières survivances juridiques du féodalisme, comme par exemple l'existence du fidéicommiss et de la mainmorte, cumul de biens inaliénables et intouchables.² En effet, la concentration énorme des propriétés entre les mains de la noblesse et du clergé est un obstacle au progrès économique dont le gouvernement se rend compte. Ce dernier sait également que l'abolition des privilèges est impossible et qu'elle ne peut se faire sans « un violent changement ni sans renverser l'ordre de l'État fondé sur des habitudes invétérées, ni sans léser les droits de intéressés » comme le déclare Alfonso Longo (1738-1804) en 1773, alors qu'il occupe la chaire d'économie publique. Il comprend que la redistribution des terres de mainmorte modifierait le rapport des forces productives et, par conséquent, remettrait en cause l'équilibre social. Aussi, partagé entre la peur d'un bouleversement dont on ne peut prévoir toutes les conséquences et le désir de réintroduire dans la circulation économique les richesses foncières du clergé, il essaye de trouver une solution qui concilie l'ordre et le progrès.³

Les changements imposés par le pouvoir autrichien en économie concernent également l'industrie.⁴ Cette rénovation est essentiellement caractérisée par une lutte entre l'ancienne industrie artisanale qui est aux mains des corporations et une nouvelle industrie pré-capitaliste. Dans l'État de Milan par exemple, cette dernière est illustrée par l'existence de deux grandes manufactures subventionnées et protégées par le gouvernement. Adamo Kramer, un Allemand de Francfort, est l'un d'eux ; il rachète aux frères Rho une manufacture pour la filature du coton ainsi que pour le blanchiment et l'impression des indiennes et la fait

¹ Cesare BECCARIA, *Elementi di economia pubblica*, 1770, p. 169-197.

² Mario ROMANI, *op. cit. Aspetti e problemi di storia economica...* 1977, p. 179-206.

³ C. A. VIANELLO, "L'abate Longo successore del Beccaria nella cattedra di economia pubblica", in *Archivio storico Lombardo*, luglio-dic. 1937.

⁴ Carlo CAPRA, *op. cit.* p. 323.

prosperer.¹ Les corporations quant à elles demeurent figées dans des institutions séculaires qui les rendent prisonnières d'une réglementation stricte destinée à les protéger contre toute atteinte venue de l'extérieur.² G. Gorani affirme que c'est le despotisme qui les a mis en place et qui maintient leur existence :

« C'est ce crime du despotisme qui lui a fait imaginer les corporations des arts et métiers pour les piller plus facilement, car le pillage est toujours le motif essentiel de toutes les opérations des despotes. C'est ce même motif qui leur a fait imaginer les prohibitions, les privilèges exclusifs, et toutes les espèces de monopoles. »³

Or, le manque de conquête de marchés plus étendus et le manque d'augmentation de la production de la part des artisans ne les rendent pas compétitifs. Pour cette raison, Pietro Verri souhaite également la suppression des corporations :

« Qu'on ouvre un chemin large et libre à quiconque veut exercer son activité là où il veut : que le législateur laisse se multiplier les vendeurs dans toutes les classes, et il verra sous peu l'émulation et le désir d'une vie meilleure réveiller les esprits, rendre plus agiles les mains de son peuple, tous les métiers se perfectionner, baisser le niveau des prix, régner partout l'abondance guidée par la concurrence, son inséparable compagne. »⁴

c. Des mesures limitées ou vouées à l'échec face au pouvoir des privilèges aristocratiques ?

La majorité des mesures entreprises par l'Empire sont limitées ou bien vouées finalement à l'échec. D'après Giuseppe Gorani, la raison en est la volonté d'innovation totale de la part du pouvoir autrichien :

« Joseph II voulant tout innover, avait inventé un système de finances dans le même esprit que toutes les autres branches de son administration ; il n'avait aucun autre but que d'opprimer, contrarier, vexer tout le monde, de

¹ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 111.

² Norbert JONARD, *ibid.* p. 112.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...vol. 2*, p. 110.

⁴ Pietro VERRI, « Meditazioni sull'economia politica » in *Del piacere e del dolore ed altri scritti*, 1964 (1e ed. 1771), p. 155.

ruiner les peuples, pour s'emparer de tout. Ce prince n'avait absolument que de fausses lumières, il ne comprenait pas qu'un pareil régime produirait une grande dépopulation dans ses états, l'anéantissement du commerce et de l'agriculture et en conséquence la diminution progressive de ses propres revenus et de sa puissance. »¹

La Lombardie se révèle être seulement un champ expérimental de l'Empire autrichien. Certaines mesures ne demeurent que théoriques, comme par exemple le désir exprimé par Vienne de faire intervenir et d'appliquer les idées des hommes de lettres milanais. Ainsi, la tentative de fonder une académie agraire à Milan, afin de réunir des agronomes compétents et des propriétaires sans distinction de rang ni de fortune dans un souci d'efficacité pratique est vouée à l'échec. G. Gorani s'en désole, car il loue cette volonté du pouvoir autrichien de vouloir prendre en compte l'opinion des hommes de lettres.² En effet, les réformateurs, en réalité, ont souvent un rôle secondaire dans les plans autrichiens. Ils sont consultés, mais le pouvoir de décision reste entre les mains du gouvernement de Vienne.³ Mis à part l'encouragement fait aux académies agraires et aux contributions des hommes de lettres éclairés, Joseph II possède peu de moyens pour accroître la production agricole en Lombardie. Les doctrines physiocratiques ne sont pas acceptées par le gouvernement autrichien ou seulement de façon limitée. Cela apparaît de façon encore plus nette dans le domaine de l'industrie et du commerce, où les tarifs des douanes sont retouchés mais jamais abolis et où continuent à être concédés des privilèges.

Le gouvernement autrichien est forcé de constater les limites des réformes entreprises dans le secteur agricole, industriel et commercial. Si de nombreuses réformes sont vouées à l'échec, c'est parce qu'elles sont mises en place dans un État peu habitué aux changements. De même, les tentatives d'accroître l'industrie se révèlent inadéquates face à aux résistances. Bien que les capitaux ne manquent pas, le coût de la main d'œuvre sert de prétexte pour ne pas investir. De plus, parmi les conservateurs se diffuse une générale aversion contre les réformes de Joseph II, considérées trop autoritaires et liées de manière trop abstraite aux théories des Lumières pour pouvoir venir réellement à l'encontre des exigences du pays.⁴

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 230.

² Norbert JONARD, *op. cit.* p. 104.

³ Franco VENTURI, *op. cit. Storia d'Italia...* p. 90.

⁴ Franco VENTURI, *ibid.* p. 123.

Ainsi, le pouvoir autrichien doit faire face à une noblesse solidement campée dans ses droits et qui préfère souvent privilégier ses intérêts personnels à ceux de la province où elle réside.

3. 3. Une aristocratie en crise et confrontée à un dilemme : protéger ses privilèges ou se mettre au service de son État ?

Face aux réformes visant à réduire leurs pouvoirs, les membres de la noblesse milanaise réagissent de diverses façons, conscients de connaître une crise dans leur classe. Giuseppe Gorani montre que nombre d'entre eux préfèrent se camper sur leurs dernières forces afin de ne pas perdre leurs positions.

a. G. Gorani, un aristocrate face à la crise des privilèges nobiliaires et ecclésiastiques

Giuseppe Gorani assiste à la situation de crise politique et économique qui touche profondément l'aristocratie lombarde suite aux réformes qui lui sont imposées par le pouvoir central.¹ Les membres de l'ancienne noblesse, appartenant à un courant traditionaliste et conservateur et prônant le maintien de leurs privilèges antiques, sont conscients du danger dans lequel est mis leur puissance.² En effet, l'action réformatrice de Marie-Thérèse et de Joseph II leur a ôté la plupart de leurs prérogatives ; ils concentrent de moins en moins entre leurs mains la richesse de l'État.³ En effet, il faut savoir que jusque là, l'aristocratie milanaise jouissait de privilèges économiques considérables. Tous les nobles, même s'ils occupaient une place différente au sein de la hiérarchie, profitaient d'avantages féodaux associés à leurs titres.⁴ Ils possédaient les monopoles sur les moulins, les fours et les pressoirs et bénéficiaient également de la perception d'impôts et de taxes.⁵ Désormais, ils ne jouissent plus que de quelques régales, de droits de pêche et de chasse, et de quelques banalités (monopoles sur les fours et les moulins).⁶ Toutefois, les membres de l'aristocratie se retranchent sur leurs dernières forces et luttent avec virulence pour la conservation du majorat et du fidéicommiss. Ces institutions, destinées à protéger le patrimoine nobiliaire, subsistent encore malgré les

¹ Claudio DONATI, *op. cit. L'idea di nobiltà...* p. 125.

² Calogero COLICCHI, Calogero, *Il « dialogo sopra la nobiltà » e la polemica sociale di G.Parini*, 1965, p. 43.

³ Franco VALSECCHI, *L'Italia nel Settecento dal 1714 al 1788*, 1971, p. 510.

⁴ Philippe GUT, *L'Italie de la Renaissance à l'unité, XVIe-XIXe siècle*, 2001, p. 146.

⁵ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 29.

⁶ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires secret...* vol. 3, p. 212.

critiques qu'elles suscitent de la part des hommes de lettres éclairés. Ainsi par exemple, Alfonso Longo explique que :

« Cette noblesse, qu'on a définie "la continuation des honneurs dans la même famille" ce qui dans une société policée équivaut à la continuation des richesses dans la même famille, ne serait aucunement nuisible si la délation de ces honneurs était libre et arguait le mérite ou les moyens de servir la patrie. Mais il est dans la nature que le mérite et les richesses ne restent pas longtemps dans une même famille : le mérite parce que les richesses en dispensent : les richesses parce que le faste ou le partage naturel entre enfants les dissipe. Il n'y aura jamais ce que nous appelons noblesse, cette classe fruit de l'intempérance politique ne saurait subsister aucune part, si le mérite n'y était fixé en représentation par l'attribution exclusive des emplois lucratifs et honorables et si les richesses n'y étaient fixées par l'institution du droit d'aînesse et des fidéicommiss. »¹

À cela s'ajoute une diminution des prérogatives nobiliaires d'ordre fiscal avec la réduction des immunités et de l'impôt foncier.² Giuseppe Gorani soutient cette situation car il considère que ces droits avaient été extorqués ou usurpés aux précédents souverains peu affermis sur le trône. De plus, si une majeure partie des membres de l'aristocratie ne désire pas se soumettre aux réformes qui leurs sont imposées, c'est pour des raisons religieuses. Ils assistent avec effroi à la réduction des privilèges qui touche également le clergé, qui rentre en crise dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Or, Joseph II n'hésite pas à s'attaquer à toutes les institutions et aux organismes qui s'opposent à la centralisation de l'État et qui opèrent une ingérence dans le domaine temporel. Il complète l'œuvre de Marie-Thérèse qui, avant lui, avait commencé à réglementer les immunités ecclésiastiques. Ainsi, le despotisme ecclésiastique perd peu à peu de sa force.³

b. Une crise idéologique au sein de l'aristocratie lombarde

Giuseppe Gorani démontre que les réformes mises en place dans l'État de Milan entraînent également une crise idéologique au sein de l'aristocratie lombarde. Une partie d'entre elle, composée principalement des nouvelles générations, prend conscience de ses

¹ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 30.

² Franco VALSECCHI, *op. cit. L'Italia nel Seicento...* p. 193.

³ Franco VALSECCHI, *op. cit. L'Italia nel Settecento...* p. 531.

propres responsabilités et montre une volonté de reprendre en mains le destin du pays.¹ G. Gorani en fait partie. D'après lui, la centralisation du pouvoir viennois est une occasion pour que la vie de la classe dirigeante change de perspective et pour qu'elle s'intéresse de manière active aux affaires de l'État sans seulement profiter de ses fruits. Ainsi, dans une classe attachée à ses propres traditions et à ses préjugés, apparaissent des hommes nouveaux, qui soutiennent l'abolition du fidéicomis et du droit d'aînesse. Ils souhaitent que les nobles, cessant d'être économiquement improductifs, puissent également se dédier aux activités liées à l'industrie et au commerce afin de favoriser la production nationale.² Ils ont l'exemple de l'archiduc Ferdinand, qui n'hésite pas à s'adonner ouvertement au commerce :

« L'archiduc Ferdinand était d'une activité surprenante dans tous les genres de trafics. Ses spéculations embrassaient non seulement les grains et les farines, mais aussi les bêtes à cornes, les chevaux, les moutons, les porcs qu'il faisait engraisser. Il employa pour tous ces commerces le ministère de ses commis et d'autres affidés qui parcouraient les foires et les marchés, et souvent lorsqu'on l'y attendait le moins, l'archiduc y paraissait lui-même pour les surveiller et pour qu'ils ne pussent le tromper, ce qui était en vérité extrêmement difficile. Il ne se cachait pas ; je l'ai entendu moi-même se vanter d'avoir beaucoup gagné aux foires de Sinigaglia, de Bergame et d'Alexandrie. »³

Alessandro Verri, dans ses *Alcune Riflessioni sulla opinione che il commercio deroghi alla nobiltà* déclare que « tous ces citoyens qui pourraient être utiles à la patrie ne le sont pas et même que c'est déjà beaucoup s'ils ne sont pas nuisibles. Car un corps d'hommes qui reçoit tout de la société, et ne lui rend rien, ne peut être qu'une charge. » La joie de la plupart des nobles est immense lors de l'arrivée de l'archiduc Ferdinand, qui leur donne l'impression de retrouver un souverain dans leur État.⁴ Ils n'hésitent pas à dépenser une fortune pour participer à son installation : « La douleur occasionnée par l'argent qu'on fut obligé de donner dans un temps critique ne fut pourtant que passagère, et peu après les bons Milanais oubliant cette saignée, revinrent à leurs magnifiques espérances. »⁵ Ces nobles désirent également faire prospérer l'économie et les finances publiques de leur État. Ainsi par

¹ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 69.

² Franco VALSECCHI, *op. cit. L'Italia nel Settecento...* p. 510-511.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 156.

⁴ Mario APOLLONIO, *op. cit.* p. 21.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia d'Italia...* p. 124.

exemple, ils désirent participer à la construction et à la réparation des routes et des canaux afin de faciliter les échanges commerciaux. De plus, ils encouragent l'initiative réformatrice lancée par le pouvoir autrichien en économie. Ils souhaitent également participer à la lutte contre le brigandage et la corruption qui demeurent existants et critiquent les princes qui dépensent leur argent de manière personnelle au lieu d'aider l'État à résoudre ses difficultés. C'est le cas du comte de Stein, qui dénonce l'attitude de l'archiduc Ferdinand et de sa femme : « Il n'oublia pas de parler des monopoles, et des vils trafics que l'archiduc et l'archiduchesse et leurs courtisans exerçaient dans le pays et qu'il leur reprocha comme des bassesses impardonnables à des gens d'un si haut rang. »¹

c. Un appauvrissement visible de la noblesse

La famille de Giuseppe Gorani est touchée par l'appauvrissement de l'aristocratie lombarde qui apparaît peu à peu suite aux réformes concernant le monde agricole. D'après la noblesse éclairée, ce sont les privilèges possédés qui sont directement responsables de la décadence économique des grandes familles titrées et de la perte de leurs droits féodaux.² En effet, refusant de s'adonner aux fonctions commerciales et industrielles, considérées comme viles pour son rang, la noblesse continue à tirer ses ressources financières seulement de ses domaines. Or, l'abolition de ses exemptions fiscales entraîne l'apparition de nouveaux impôts liés à la possession de terres.³ G. Gorani explique que bon nombre de nobles se voient alors obligés de faire des concessions : « Deux années après l'établissement de ce nouveau système de finances, l'on voyait dans le Milanais tous les propriétaires dans la déplorable nécessité de faire eux-mêmes des remises sur les baux de leurs fermiers, et dans le partage avec les métayers ; cette diminution s'est portée aux deux tiers. »⁴

La noblesse doit faire face à la bourgeoisie marchande et industrielle qui se développe lentement avec le soutien du gouvernement central et qui prospère dans les affaires. S'efforçant de tenir tête à cette dernière, la noblesse tente de maintenir un niveau de vie fastueux. Pour cela, elle préfère vendre les terres possédées afin de faire face aux

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 160.

² Norbert JONARD, *op. cit.* p. 30.

³ Calogero COLICCHI, *op. cit.* p. 43.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 232.

endettements et aux faillites.¹ G. Gorani explique que d'autres membres de la noblesse préfèrent choisir l'émigration et quitter la Lombardie :

« Une très grande émigration fut la suite de tant de genres d'oppression. Un très grand nombre de familles quittent la Lombardie autrichienne : « Les émigrations devenaient plus nombreuses, malgré les lois absurdes pour les arrêter, et c'est ainsi qu'en stérilisant le pays et en contraignant les habitants à l'abandonner, les tyrans insensés détruisent eux-mêmes les instruments de leur puissance. »²

Ainsi, G. Gorani veut montrer que les réformes économiques et financières imposées par le pouvoir autrichien touchent profondément la noblesse lombarde, atteinte dans ses privilèges et dans sa richesse. Toutefois, malgré la crise qui semble atteindre la noblesse, celle-ci continue à tenir son rang et à s'adonner à un système de dépenses somptuaires afin de sauver les apparences. Le centre de la vie mondaine se joue à Milan, capitale de la Lombardie, comme on va le voir dans une deuxième partie.

¹ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 29.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 232.

Partie 2

-

**Giuseppe Gorani, un noble milanais à la rencontre des
élites de sa ville : honneurs et disgrâces d'un aristocrate
marginalisé à Milan**

Le séjour réalisé à Milan entre 1774 et 1779 est l'occasion pour Giuseppe Gorani de retrouver la fréquentation de la haute société milanaise, à laquelle il appartient en sa qualité d'aristocrate. Bien que fortement appauvri par les dépenses effectuées pour le procès qui l'oppose à son frère aîné, son rang le contraint de côtoyer l'élite de sa ville ainsi que les institutions qui lui sont attachées. Ces dernières, véritables foyers politiques, constituent des lieux de pouvoir de la noblesse, que le pouvoir autrichien tente difficilement de contrôler. Les empereurs autrichiens, conscients de l'utilité de ces instruments politiques potentiels, se montrent soucieux de centraliser leur pouvoir et d'atténuer le polycentrisme des cours milanaises. Ils œuvrent pour l'érection d'une nouvelle cour souveraine à Milan, qu'ils imprègnent de leurs choix gouvernementaux. Chargée de flatter la puissance et la grandeur de l'Autriche, cette cour n'a pas seulement pour but de permettre les plaisirs et les divertissements mais a également pour objectif de devenir un pilier économique, social et culturel.

Giuseppe Gorani, non admis dans cette cour en raison de la disgrâce qui l'a touché quelques années plus tôt à Vienne, s'en fait le lointain observateur. Contraint de paraître tout de même en public et de mener une vie mondaine semblable à celle des aristocrates milanais afin de prouver qu'il « existe socialement » il fréquente de manière quotidienne les hauts lieux de sociabilité de la noblesse milanaise. Ennuyé par la complexité du fonctionnement des différentes institutions qui accueillent et retiennent l'aristocratie, l'auteur s'en dégoûte peu à peu. Méprisant la mise en scène constante dont font preuve les membres de sa classe sociale, qui se montrent soucieux d'afficher de manière ostentatoire leur rang et leurs privilèges, il se fait, par ses expériences personnelles, leur portraitiste. Tout comme Cesare Beccaria, il observe les usages et les coutumes de cette classe et tente de montrer combien le politique et les réformes mises en place influencent et font évoluer les comportements de la haute société milanaise.¹ Comment G. Gorani parvient-il à dépeindre la vie quotidienne d'une noblesse, qui, perdant peu à peu sa puissance politique, tente d'oublier sa déchéance dans le tourbillon des divertissements ?

¹ Cesare BECCARIA, « Pensieri sopra le usanze ed i costumi » in *Scritti e lettere inedite*, 1910, p. 106-107.

Chapitre 4 - La Maison aristocratique et la question de l'honneur : une vitrine de l'appartenance politique et sociale de l'élite milanaise

Giuseppe Gorani, en tant que noble milanais, s'emploie, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, à décrire le fonctionnement des Maisons aristocratiques, auxquelles tout membre de la classe élitaine appartient, qu'il soit patricien ou non. Les événements personnels qui marquent la vie de l'auteur démontrent à quel point le palais d'un noble est une vitrine de son appartenance politique et sociale et renferme l'honneur d'une famille. Essentielle également auprès du pouvoir dirigeant, la Maison princière apparaît cette fois-ci comme un pilier du pouvoir, un instrument de règne indispensable qui se veut en principe un siège politique d'un État.

4.1. Le palais de l'archiduc Ferdinand, siège politique de la province Lombarde ?

En 1771, G. Gorani, lors d'un bref passage à Milan, est témoin de l'installation d'une nouvelle cour qui est dirigée par le nouveau gouverneur, l'archiduc Ferdinand, représentant direct de la domination autrichienne. Il sait que les souverains autrichiens veulent faire de cette cour un chef lieu du gouvernement milanais et lombard. Pour cela, ils accompagnent cette installation par la construction d'un nouveau palais destiné à accueillir ce prince et son entourage afin d'en faire le symbole du pouvoir princier.

a. L'organisation d'une nouvelle Cour, signe direct de la centralisation du pouvoir autrichien

L'organisation de la nouvelle cour souveraine à Milan en 1771 a un sens politique avant tout. Lorsqu'il est envoyé dans la capitale lombarde en tant que gouverneur général de la Lombardie, l'archiduc Ferdinand est conscient de son rôle : représenter de manière directe et durant le reste de sa vie, le pouvoir des Habsbourg dans la province, selon les modes et les formes propres de la royauté. G. Gorani explique que son arrivée est accompagnée d'un défilé public d'un faste inégalable dans les rues de la ville afin que le peuple le voie et l'acclame :

« L'archiduc Ferdinand entra dans son gouvernement comme un très grand monarque. Une garde hongroise à cheval richement vêtue, montée et armée, composée de jeunes gens de la plus grande beauté, tos nobles du royaume de Hongrie qui était un détachement de la superbe garde hongroise de l'empereur et de l'impératrice ; une autre garde à pied, pareillement bien habillée et bien armée, accompagnait leurs altesses royales, l'archiduc et l'archiduchesse son épouse. »¹

L'archiduc sait qu'il doit servir dans toutes ses actions la Maison d'Autriche, qui lui impose ses grandes décisions. Pour cela, avec l'approbation et le soutien de l'impératrice, sa mère, il décide d'organiser une cour afin de souligner la présence du pouvoir impérial.² Cette création fait partie des nécessités politiques de magnificence auxquelles tous les Grands sont confrontés.³ En effet, l'Autriche veut en faire un centre politique, un siège du gouvernement milanais dirigé par un prince entouré de courtisans. Milan devient la capitale d'une cour étrangère qui doit apporter du prestige. La présence de cette cour est essentielle car elle illustre une certaine façon de vivre de la société qui la compose.⁴

L'archiduc Ferdinand est le souverain de cette cour. Il vit avec son entourage, qu'il domine et commande. Cet entourage est avant tout composé de sa famille, qui rassemble dans une hiérarchie des rangs son épouse, Marie-Béatrice d'Este, fille unique et héritière d'Hercule Renaud d'Este, dernier duc de Modène, de Reggio et de Mirandole. G. Gorani, qui réalise son portrait, la décrit comme ayant « beaucoup d'esprit et de pénétration et plus encore que n'en avait son mari » ainsi que « beaucoup de finesse, une dextérité peu commune, une grande patience, une véritable capacité pour saisir et suivre, non seulement les intrigues, mais aussi les affaires les plus difficiles. »⁵ Elle a beaucoup d'influence sur l'esprit de l'archiduc, qui s'adresse souvent à elle avant de prendre une décision : « Avec toutes ces dispositions, il ne lui avait pas été difficile de prendre de l'ascendant sur son mari dont le cœur était naturellement ouvert, et qui, excepté dans les affaires qui concernaient le trafic, avait de la franchise et de la bonhomie. »⁶ Il règne également sur une maison, c'est-à-dire un service domestique qui est chargé d'assurer sa vie quotidienne. Marie-Thérèse dirige avec soin,

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 126

² Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 250

³ Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 63

⁴ Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 11

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 172

⁶ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 172

depuis Vienne, son installation.¹ Elle désire que la nouvelle cour milanaise soit implantée sur l'exemple de Vienne.² Par conséquent, lors de son arrivée, l'archiduc est accompagné de dignitaires autrichiens devant s'occuper de son bien être, l'aider et le protéger, comme le montre G. Gorani, lorsqu'il déclare que Ferdinand arrive à Milan avec une cour déjà formée à Vienne.³ En effet, l'archiduc est accompagné d'une « foule de seigneurs et de dames de la plus haute naissance qui avaient à leur suite une valetaille innombrable, vêtus avec de riches livrées et qui étaient traînés en des voitures du plus grand luxe. »⁴ Certains officiers ont uniquement des fonctions qui se réduisent à son service domestique. Ainsi par exemple, sont choisis à Vienne un médecin, un maître de cérémonie ainsi que le premier majordome, le comte de Kevenhuller auparavant ambassadeur à Turin, et chargés d'accompagner Ferdinand à Milan.⁵ Cependant, la cour de l'archiduc ne se réduit pas à la seule noblesse, elle ne se confond pas avec elle. Giuseppe Gorani montre que la roture est également présente à travers le personnel de cour envoyé de Vienne et occupe des petits emplois associés à l'entretien de la cour :

« En envoyant Ferdinand en Italie, on s'était vraisemblablement persuadé à Vienne d'après les préventions qu'on avait données à cette cour, que la Lombardie était un pays encore barbare, puisqu'on avait pris la précaution d'approvisionner l'archiduc et sa cour pour plusieurs mois de blé, de farine, de vins, de fruits et de légumes d'Allemagne. On avait envoyé avec lui pour le servir des tailleurs, des cordonniers, des balayeuses, des couturières, avec la toile, des draps, des étoffes en soie, des aiguilles et des épingles... »⁶

Or, afin d'être digne du pouvoir royal représenté, l'archiduc Ferdinand et sa cour requièrent également l'aménagement d'une résidence que le pouvoir autrichien s'empresse de mettre en place.⁷

¹ Mario APOLLONIO, *op. cit.* p. 11

² Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 12

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 126.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 126.

⁵ Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 13.

⁶ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 126.

⁷ Mario APOLLONIO, *op. cit.* p. 11.

b. Le faste outrancier du *Palazzo Regio-Ducale*. Un manifeste du pouvoir autrichien à Milan ?

Giuseppe Gorani explique que l'organisation de la cour de l'archiduc Ferdinand est accompagnée par son installation dans un palais devant servir de résidence au gouverneur. Il critique l'attitude de l'archiduc Ferdinand, qui pour mieux représenter la hauteur de son rang et de sa fonction, demande à sa mère de lui construire un nouvel édifice qu'il désire plus prestigieux et adapté à son train de vie.¹ En effet, d'après Ferdinand, le palais Clerici, ancien palais des ducs de Milan, dans lequel il est installé, ne correspond pas au faste avec lequel il veut s'entourer.² G. Gorani déplore cette décision car il admirait l'ancien palais :

« Le palais qui existait et qu'on rasa totalement, n'était pas régulier, mais tous ses appartements étaient fort étendus et superbes. Il avait par sa hauteur toutes les commodités que permettait sa situation. Enfin, malgré son défaut de symétrie, l'apparence en était magnifique, très propre à servir d'ornement à la ville [...] Un grand monarque aurait pu loger très commodément avec une cour très nombreuse et fort brillante ; et je défie ceux qui l'ont vu et surtout ceux qui comme moi en ont parcouru les appartements, de contredire cette description. »³

Toutefois, au début des années 1770, une restructuration du palais est décidée et occupe l'attention et les finances de Vienne et de Milan.⁴ La nouvelle demeure doit être pensée sur l'exemple de la cour de Vienne. Pour cela, le pouvoir autrichien fait appel à l'architecte Giuseppe Piermarini (1734-1808), nommé architecte impérial et chargé de remodeler cet édifice historique qui est l'un des plus importants de la ville.⁵

Giuseppe Gorani explique que la restructuration du palais royal est malheureusement radicale : « [L'architecte] ne réussit pas mieux dans la construction du nouveau palais dans la ville, à la place même où était celui des ducs de Milan [...] Quelle nécessité de démolir un aussi beau bâtiment ? Pour justifier cette démolition et pour la faire pardonner, il aurait fallu le remplacer par un autre palais pour le moins tout aussi magnifique et tout aussi spacieux,

¹ Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 425.

² Carlo CAPRA, *op. cit. Il Palazzo Reale...* p. 29.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 141-142.

⁴ Carlo CAPRA, *op. cit. Il Palazzo Reale...* p. 33.

⁵ Aurora SCOTTI, *Lo stato e la città, Architetture, istituzioni e funzionari nella Lombardia illuminista*, 1984, p. 73-77.

mais d'une architecture plus régulière »¹. En effet, le nouvel édifice, de par son style, est novateur car c'est l'un des premiers manifestes du néoclassicisme.² Il s'insère dans la ville dans un but de laïcisation des espaces urbains, encore marqués pour la plupart par une empreinte religieuse. Le palais royal est situé en plein cœur de la ville de Milan dans le but d'exalter la présence de l'État et de répondre en même temps aux exigences du décor et de l'utilité publique.³ Il est placé près des principaux lieux de pouvoir, c'est-à-dire près du Sénat, bâtiment politique d'importance majeure et surtout du Dôme, édifice religieux le plus important de la ville.⁴ Il était masqué auparavant par la grandeur se détachant de ce dernier, comme l'affirme Pietro Verri fin mars 1773 : « en ce lieu, tout bâtiment apparaîtra toujours comme maison de sacristie du Dôme. »⁵

G. Piermarini, avec la restructuration du palais, parvient à renverser la situation. En démolissant l'aile de l'ancien palais située près du Dôme, il ouvre une cour d'honneur délimitée à l'est et à l'ouest par deux « manches » de différente longueur.⁶ Ainsi, dans une ville possédant peu de places publiques, l'architecte royal parvient à créer un espace pertinent mais non secret réservé à la cour. Le but est d'instaurer un rapport plus direct entre le prince et ses sujets, modifiant ainsi les critères de légitimation du pouvoir royal.⁷ La sobriété néoclassique du palais est jugée de différentes façons. G. Gorani qualifie G. Piermarini comme un « ignorant présomptueux » déplorant sa démolition et l'aspect du nouvel édifice :

« Mais que fit notre fameux architecte ? Pour construire son nouveau palais, il jugea à propos de creuser le sol d'où résultat qu'il est comme enterré, écrasé, et pour ainsi dire anéanti. Le vieux bâtiment était sain et sec et le nouveau fort humide et malsain. Il est d'ailleurs bas et si mal proportionné qu'il a plus l'apparence d'un séminaire fort médiocre que celle d'un palais d'un prince. Ces défauts sont d'autant plus saillants que ce bâtiment, comme nous l'avons dit, est à côté de la merveilleuse montagne de marbre qu'on

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 141-142.

² Voir annexe 6 : Plan du Palazzo Regio-Ducale et étude de la façade centrale, réalisés par G. Piermarini, XVIIIe siècle.

³ Carlo CAPRA, *op. cit. Il palazzo reale...* p. 35.

⁴ Voir annexe 7 : Plan de la ville de Milan et de ses lieux de pouvoir à la fin du XVIIIe siècle.

⁵ Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 15 : « in quel luogo qualunque fabbrica farà sempre la figura di casa di sacristia del Duomo. »

⁶ Carlo CAPRA, *op. cit. Il palazzo reale...* p. 35.

⁷ Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 15.

appelle le dôme, qui est la seconde église du monde pour sa hauteur et son étendue. »¹

Ainsi, plus la restructuration du palais avance, plus celui-ci s'éloigne du modèle autrichien. Il faut savoir que l'Empire renonce peu à peu à guider les travaux du palais, se contentant d'une lointaine surveillance, acceptant un projet final milanais plus ample que l'idée initiale. Dès 1773 commence à se perdre l'illusion viennoise d'une reproduction de la culture de la cour de Vienne à Milan.²

c. Giuseppe Gorani et la noblesse milanaise, entre résistance et effacement politique

Giuseppe Gorani se joint au reste de la noblesse milanaise dans son appréhension initiale face à l'installation de la cour de l'archiduc Ferdinand à Milan. Il s'agit d'une noblesse citadine non habituée à servir dans une cour royale. Soucieuse de préserver ses pouvoirs et ses privilèges, elle veut maintenir l'indépendance qui lui reste malgré la domination du pouvoir autrichien. Les voyageurs étrangers, tel que Roland De La Platière, constatent que l'installation de l'archiduc à Milan contribue à diminuer le pouvoir administratif de la noblesse : « Déjà la résidence de l'archiduc, qui entraîne une cour plus nombreuse, et plus d'étiquette que celle du Prince de Modène, altère un peu le ton qui résulte de cette longue manière d'être et de cette forme d'administration. »³ Toutefois, le rapport traditionnel entretenu entre un souverain et sa noblesse, qui est initialement refusé par la noblesse milanaise envers l'archiduc Ferdinand, s'installe peu à peu. Bien que profondément attachée à ses racines, elle est attirée par les charmes de la nouvelle cour souveraine de Milan.⁴

La présence de l'archiduc Ferdinand donne l'impression à la noblesse lombarde de posséder à nouveau un souverain qui lui est propre même si celui-ci est envoyé par la cour de Vienne. G. Gorani le soutient car il est persuadé qu'un prince a pour devoir de contrôler les Grands : « Un prince ne peut régner glorieusement s'il ne sait point contenir dans le devoir les grands et ses ministres. »⁵ En effet, l'installation du gouverneur et le faste de sa cour, ainsi

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 142.

² Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 16.

³ Roland DE LA PLATIERE, *op. cit. Lettres écrites de Suisse, d'Italie...* p. 427.

⁴ Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 296.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 354.

que les dépenses improductives contribuent à redessiner l'organisation du gouvernement et de l'administration de la province.¹ Milan devient définitivement le siège d'une monarchie et non plus d'une oligarchie.² Le modèle courtisan, développé en France sous Louis XIV avec la transformation d'une aristocratie féodale en aristocratie de cour est également accueilli dans la cour milanaise, bien qu'elle soit bien moins brillante. Ce modèle impose la transformation de la cour en un groupe élitare aux frontières délimitées.³ Dans la Lombardie autrichienne, ce modèle touche l'aristocratie de la ville ainsi que les domaines qui s'y rattachent. G. Gorani assiste à ces changements et explique dans les *Recherches sur la science du gouvernement* (1784) comment un souverain doit contrôler les Grands :

« Si ces Grands doivent être conservés dans les monarchies, au moins les monarques doivent ils avoir sans cesse sous les yeux l'histoire des révolutions sanglantes des princes détrônés, pour n'avoir pas su contenir leurs courtisans et leurs ministres dans le devoir le plus strict et dans la soumission la plus exacte aux lois. »⁴

Le sentiment de la noblesse milanaise de posséder son propre souverain se renforce avec l'espace décisionnel acquis peu à peu par l'archiduc Ferdinand vis-à-vis du contrôle viennois. En effet, une fois obtenue la confiance de la cour de Vienne quant à ses compétences, il obtient également une notable augmentation de son propre espace d'autonomie de manœuvre, surtout après le voyage qu'il accomplit à Vienne en 1775.⁵ S'émancipant peu à peu de la tutelle des chaperons que sa mère lui attache, il accentue les caractéristiques italiennes et milanaises de sa cour. De plus, il opère une réinterprétation de la culture aulique dans sa façon de tenir sa cour et d'accomplir des fonctions souveraines, agissant de plus en plus comme un souverain. Ainsi, il acquiert une popularité auprès de la noblesse milanaise.⁶ Or, G. Gorani explique que l'exaltation de la royauté accomplie par Ferdinand devient de plus en plus contradictoire avec le projet étatique esquissé par Joseph II,

¹ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 251.

² Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 13 « io m'immagino che sia già mutato assai il tono del paese colla presenza della corte. Da città di provincia siamo diventati capitale... Tutte le adorazioni oligarchiche saranno concentrate nella sola monarchia ; i senatori ; i questori avranno riverenze meno profonde, i Padri della Patria minore culto. »

³ Norbert ELIAS, *La Société de cour*, 1985, p. 158.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 354-355.

⁵ Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 13.

⁶ Francesco DE GIACOMI, *ibid.* p. 12.

bien que sa présence ait permis dans un premier temps la consolidation et la croissance de l'autorité impériale dans la région, masquant ainsi la profondeur des mutations advenues.¹

Ainsi, la noblesse milanaise s'intègre peu à peu à une nouvelle Cour représentative d'un pouvoir souverain. Cette intégration s'accompagne du désir d'imiter l'attitude princière en affichant extérieurement le pouvoir politique et le rang avant tout par la mise en valeur et l'entretien de la Maison aristocratique.

4.2. Le palais aristocratique, instrument de pouvoir de la noblesse

Dans ses écrits, Giuseppe Gorani explique qu'à Milan au XVIIIe siècle, tout membre de la noblesse appartient à une Maison, c'est-à-dire à un foyer illustre comprenant la famille et le service domestique. Ce foyer a pour cadre le palais, édifice qui est à la fois un siège et un instrument politique de la noblesse, chargé de faire briller le nom de la famille.

a. G. Gorani, un aristocrate de retour au foyer familial et à la hiérarchie qu'il impose

Lorsqu'il rentre à Milan en 1774, Giuseppe Gorani retrouve le foyer familial. Comme tout noble milanais, il appartient à une Maison, siège de dynastie familiale, pilier de la puissance de celle-ci. En effet, à un degré inférieur, elle reproduit l'organisation d'une Maison princière. Elle impose des règles strictes à respecter et ordonne une sévère hiérarchie des membres qui l'occupent. La famille constitue l'organisme de base de l'édifice social. C'est un instrument de reproduction biologique et de transmission patrimoniale.² À partir de 1774 et suite au décès du père, le nouveau chef de la famille est le frère de l'auteur, César Gorani, car en sa qualité d'aîné, c'est à lui que revient le droit de dominer et de commander son entourage. En effet, malgré le procès intenté par Giuseppe Gorani, son frère parvient tout de même à hériter de la majeure partie des biens familiaux, car la pratique de la succession demeure liée aux règles imposées sous la domination espagnole : « Cependant, je voulus loger dans l'hôtel que mon frère avait hérité [...] »³ Au XVIIe siècle, une série de lois décrétées par le gouvernement espagnol ont imposé le droit d'aînesse pour la concession des terres et des titres qui lui sont attachés. L'unique mariage important dans une famille est celui

¹ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 251.

² Sabina CERATO, *Vita privata della nobiltà Piemontese, gli Alfieri e gli Azeglio : 1730-1897*, 2006, p. 32.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 104.

contracté par le frère aîné afin de maintenir intact le patrimoine familial et de perpétuer le nom de la famille.¹

Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, Giuseppe Gorani se souvient de l'organisation familiale dans son enfance. Les descriptions qu'il donne attestent le développement au XVIIIe siècle de la famille nucléaire et de la dévotion envers le système patriarcal.² Chaque membre de la famille est dépendant des autres. Le père, Ferdinand Gorani, est le chef de famille, il vit avec son entourage, qu'il domine et commande.³ Il a à ses côtés son épouse, née Marianne Belcredi, fille du Marquis Jean-Baptiste Belcredi.⁴ Cette dernière a un rôle essentiel qui lui doit le respect. C'est elle qui porte l'enfant et qui lui donne naissance. En effet, les enfants sont essentiels à la famille noble car ils sont le lien entre le passé et le futur de la famille.⁵ Celle de Gorani en compte huit, dont deux décèdent en bas âge. Giuseppe en est le fils cadet :

« Avant d'avancer dans ces mémoires, je suis obligé de dire que je suis né le dernier de cinq frères et de deux sœurs. Je perdis un de mes frères et une de mes sœurs par la petite vérole, lorsque je n'avais encore que cinq ans. Je n'ai eu après moi qu'une sœur décédée en 1792, veuve du comte Comnène, dernier rejeton de la famille impériale qui avait régné à Constantinople et à Tébisonde. »⁶

En effet, il faut savoir qu'au XVIIIe siècle, les époux mettent au monde une dizaine d'enfants afin d'assurer leur descendance dans un temps où les décès en bas âge sont encore fréquents.⁷ Autour de la famille nucléaire gravite le reste de la parenté, c'est-à-dire les grands-parents, les oncles et les tantes. Dans le cas de la famille Gorani, il s'agit notamment des oncles maternels de Giuseppe qui passent leurs journées auprès de la famille. L'auteur évoque François Belcredi, abbé et « parfait honnête homme, du plus grand désintéressement, haïssant les finesses, les ruses ; il était d'une amabilité peu commune et il avait une très noble fierté. »⁸ L'autre est Charles Belcredi, qui ne manque pas d'exercer des pressions sur la

¹ Claudio DONATI, *op. cit.* p. 112.

² Sabina CERATO, *op. cit.* p. 36.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 11.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 12.

⁵ Jacques GELIS, *op. cit.* p. 311.

⁶ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 26.

⁷ Sabina CERATO, *op. cit.* p. 34.

⁸ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 22.

famille, tentant d'obtenir de l'argent de celle-ci car il se trouve dans une indigence continuelle en raison de ses dépenses.¹

b. Le palais aristocratique : un lieu de pouvoir et d'honneur pour la lignée familiale?

Ensuite, le palais aristocratique est un lieu de pouvoir pour la famille qu'il abrite. Giuseppe Gorani explique que les élites milanaïses accordent un point d'honneur à l'entretien de celui-ci, n'hésitant pas à effectuer des dépenses essentielles pour sa mise en valeur. La possession d'un palais est un symbole de pouvoir et de noblesse.² Norbert Elias (dans *La Société de cour*, 1985) explique que dans une société où chaque attitude d'un individu a valeur de représentation, les demeures des couches supérieures sont une nécessité primordiale. En effet, un code somptuaire précis régit les pratiques sociales de la noblesse, la demeure étant un reflet des hiérarchies.³ La haute noblesse milanaïse est animée du souci de préserver l'œuvre des générations précédentes, tout en l'adaptant aux modes du temps.⁴ En effet, la puissance des souvenirs familiaux et la mémoire des ancêtres sont deux composantes essentielles du regard chargé d'affection que la plupart des nobles portent sur la résidence familiale. À Milan, il s'agit d'une noblesse citadine qui possède ses demeures principales en plein cœur de la ville.⁵ Matériellement, les édifices ne sont pas coupés du reste du monde puisqu'ils donnent directement accès sur la rue. C'est le cas du palais familial des Gorani dont une partie « prenait le côté d'une rue qui reçut de là le nom de la famille. »⁶ En effet, à Milan, « il y a un grand nombre de maisons qui ne sont occupées que par une seule famille. »⁷

Le faste avec lequel est mis en valeur le palais dépend également du rang social. L'ancienneté et la puissance des lignages contribuent à la fois à l'ampleur et à la diversité des façades édifiées par les générations successives. La famille Gorani est fier du palais familial, érigé au cœur de la ville de Milan par François-Ignace Gorani, bisaïeul de Giuseppe Gorani : « Il acquit des biens considérables, fit bâtir un palais. »⁸ L'édifice habité se doit de souligner la fonction sociale du propriétaire, ce qui entraîne une manœuvre de l'architecte par rapport à

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 22.

² Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 65.

³ Norbert ELIAS, *op. cit.* p. 43.

⁴ Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 57.

⁵ Voir annexe 8 : Carte répertoriant les résidences patriciennes et leur voisinage.

⁶ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 8.

⁷ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires secrets... vol.1*, 1793, p88.

⁸ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 8.

son commanditaire. Les nobles les plus récents, ceux qui doivent leur accession à la noblesse à l'achat de titres, peuvent également rechercher dans l'apparence ce prestige que le sang ne peut leur donner.¹ En effet, la demeure peut également représenter la concrétisation d'une carrière et plus celle-ci a été brillante, plus la construction peut être spectaculaire.² Dans la logique du prestige, l'intérieur de la demeure doit également émerveiller les visiteurs par son faste et son raffinement. Il se divise en appartements de parade et en appartements privés comprenant des zones réservées à l'espace intime. Ces espaces sont entretenus par un service domestique chargé d'assurer la vie quotidienne de la famille et qui vont et viennent continuellement : « À Milan, l'économie domestique est singulière. Dans les grandes Maisons, où il y a un grand nombre de valets, tous couchent hors de l'hôtel du maître, un seul excepté, qui reste de garde pendant la nuit. »³

c. Un siècle du patrimoine familial et un foyer d'intrigues

Enfin, le palais aristocratique est un foyer décisionnel pour la famille qui l'abrite. Il s'agit d'un siècle depuis lequel une famille noble gère sa fortune et son patrimoine. Dans le cas des Gorani, la richesse était grande du temps du père de l'auteur : « Riche comme mon père l'était et ayant des alliances distinguées [...] »⁴ De par l'interdiction légale de se livrer à des activités commerciales, la noblesse doit vivre de ses rentes ou de l'argent reçu par l'occupation de magistratures. Le maître de la demeure dirige également les terres appartenant au patrimoine familial.⁵ Dans le cas des Gorani, le décès du père fait que c'est au fils aîné que revient la possession des terres et des fiefs nobles situés dans la province d'Oltrepo et dans celle de la Lomelline.⁶

La richesse de certains peut susciter les jalousies des autres. Arlette Farge, (dans « Familles. L'honneur et le secret » in Philippe Aries et Georges Duby (dir.) *Histoire de la vie privée*, 1986) explique que la connaissance des litiges familiaux devient en France à partir des années 1760 une charge de plus en plus lourde et de moins en moins bien ressentie pour les commissaires. Il en est de même à Milan où les trafics d'intérêt touchent de nombreuses

¹ Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 53.

² Michel FIGEAC, *ibid.* p. 66.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 31.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 12.

⁵ Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 61.

⁶ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 8.

familles nobles.¹ Giuseppe Gorani se souvient avec affliction et peine, dans le premier volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, du complot dont son propre père a été la victime alors que Giuseppe n'était encore qu'un enfant, et qui lui a fait perdre ses droits sur une bonne partie de ses propres biens : « Mais qui aurait dit qu'il eût à redouter des cabales et des ennemis ? Qui aurait dit qu'il rencontrerait, dans l'exécution de ses projets dictés par la raison, des contradictions de la part de ceux auxquels il avait fait le plus de bien ? »² En effet, Giuseppe Gorani se souvient avec haine de l'attitude de son oncle maternel, Charles Belcredi, dont les dépenses énormes le conduisirent à contracter des dettes énormes : « Cet homme inconsidéré ne tenait aucun registre ni de l'argent qu'il tirait de ses domaines ni de celui qu'il se procurait par ses avanies et par ses pécunats ; ses besoins d'argent étaient continuels et il ne négligeait aucun moyen d'en tirer. »³ Par besoin d'argent, ce dernier décida alors de former une conspiration contre le père de Giuseppe Gorani, composant un mémoire « rempli de calomnies contre mon père. Il l'y peignait comme un mari ridicule, avare, jaloux, violent, et comme un administrateur ignorant qui dissiperait toute sa fortune en procès mal fondés. Il accompagnait ces fausses inculpations de faits inventés et dont pas un seul était fondé. »⁴ Par ses relations, il parvint à le faire arrêter temporairement et à lui soutirer une partie de ses biens.

Ainsi, le complot qui a touché le père de Giuseppe Gorani est resté profondément ancré dans la mémoire du fils, qui n'a jamais pu pardonner à son oncle. Ce souvenir révèle les luttes que peuvent se livrer les membres d'une même famille pour l'argent, mais permet de considérer également la question de la vie privées des familles nobles milanaises au XVIIIe siècle, notamment des relations entretenues entre les membres d'une même famille.

4.3. Le palais aristocratique, foyer des relations familiales

Giuseppe Gorani révèle qu'à Milan au XVIIIe siècle, le palais aristocratique est le foyer principal au sein duquel se jouent les relations entretenues par les membres d'une même famille. Il s'agit du foyer qui préserve la vie privée d'une famille ainsi que ses secrets.

¹ Arlette FARGE, « Familles. L'honneur et le secret » in Philippe Aries et Georges Duby (dir.) *Histoire de la vie privée*, 1986, p. 607.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 12.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 22.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 29.

a. Des rapports familiaux régis par un ordre strict et un sens du devoir

Giuseppe Gorani se fait le témoin de l'ordre strict qui règne dans les familles aristocratiques milanaïses de la seconde moitié du XVIII^e siècle. En effet, des fonctions pré-établies par l'ordre social régissent les rapports au sein de chaque famille. Le chef de la famille doit s'assurer du bon fonctionnement de sa Maison, de l'entretien de son patrimoine. Il a un pouvoir absolu dans la famille, qui lui est reconnu par la loi. L'épouse du maître de maison doit, quant à elle, s'occuper des fonctions domestiques. Le cadre de ses activités est entièrement associé à celui de la Maison avec pour vocation d'incarner l'image, enracinée par l'Église et la société civile, d'épouse et de mère à la fois. Nicole Castan (dans « Le public et le particulier » in Philippe Ariès et Georges Duby (dir.) *Histoire de la vie privée De la Renaissance aux Lumières*, 1986) explique que le comportement exigé de sa part est la contenance, la fidélité aux siens et la bonne renommée. Elle doit montrer un dévouement constant à tous ceux qui vivent sous son toit et donc nourrir, élever, protéger dans la maladie et assister dans la mort son entourage.¹ C'est parce qu'elle déroge à ces devoirs que Giuseppe Gorani critique autant sa mère dans ses écrits. D'après lui, Marianne Belcredi ne se consacrait qu'au devoir de faire découvrir aux enfants les principes de morale et de religion.² En effet très pieuse, elle se dédiait presque exclusivement à ses devoirs religieux, ordonnant aux enfants de faire de même. L'auteur la décrit comme une grande dévote, qui négligeait ses enfants pour se consacrer à l'Église :

« Quoique ma mère ne fût pas une femme donnée aux dissipations du grand monde, elle ne dissipait pas moins son temps en occupations qui n'avaient aucun rapport avec les devoirs sacrés d'une mère de famille, car elle passait des journées entières en actes d'humilité et d'une dévotion exagérée. Elle peignait les malades dans les hôpitaux, elle se plaisait à donner des coups de balai dans les églises pendant qu'elle négligeait entièrement ses enfants et ne veillait guère sur ses domestiques. »³

Il faut savoir que dans un siècle où la piété personnelle s'exprime dans l'oraison individuelle, les membres de la famille doivent réaliser ensemble des prières le matin et le

¹ Nicole CASTAN, « Le public et le particulier » in Philippe Ariès et Georges Duby (dir.) *Histoire de la vie privée De la Renaissance aux Lumières*, 1986, p. 417.

² Sabina CERATO, *op. cit.* p. 110.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 27.

soir.¹ La mère de Giuseppe y mettait un point d'honneur, n'hésitant pas à réprimander sévèrement ses enfants : « Ce que j'ai ouï dire à mes frères et à ma sœur aînée de plus remarquable, c'est que ma mère m'a souvent maltraité parce que je bâillais et que je montrais des dégoûts toutes les fois qu'elle voulait me contraindre à adresser des prières à la Vierge Marie et aux Saints. »²

La jeunesse est, elle aussi, très tôt sacrifiée au devoir. Les enfants des familles nobles milanaises doivent se consacrer à leur éducation. Le rôle d'éducateurs que les parents doivent assumer consiste en la transmission des valeurs sur lesquelles doit se fonder l'entière existence de leurs enfants. En effet, durant les premières années de l'enfance, l'instruction est dispensée au foyer familial, à l'aide d'un précepteur.³ G. Gorani dénonce la hiérarchie avec laquelle l'instruction est donnée, les cadets étant négligés dans leur instruction :

« Or, en qualité de dernier des cadets, mon éducation fut encore plus négligée que celle de mes frères. À proprement parler, je puis assurer que je n'ai reçu qu'une très mauvaise éducation pendant les six premières années de ma vie dans la maison paternelle. »

La plupart du temps, les enfants mâles sont envoyés au collège dès l'âge de six ans et y demeurent durant toute l'adolescence.⁴ En effet, on considère alors que c'est seulement à travers l'éloignement des distractions mondaines qu'il était possible de discipliner le comportement des élèves. C'est là qu'ils reçoivent l'éducation nécessaire pour assurer dans leur avenir les charges les plus prestigieuses. En Italie ce sont les corporations et les ordres religieux qui régissent les instituts de majeur prestige. Giuseppe Gorani et ses frères y ont tous été placés :

« Le collège, où ma mère me plaça, portait le titre de Collège Impérial des Nobles, pour le distinguer d'un autre collège pareillement des nobles, mais dirigé par les Jésuites. Celui, où je fus placé, était sous la direction des Barnabites. J'y fus mis à l'âge de six ans, peu après le sacrifice de mon aîné chez les Grands Cordeliers. Mes deux autres frères, César et Charles, étaient aussi dans le même Collège, mais dans d'autres chambrées que la mienne,

¹ François LEBRUN, *op. cit.* p. 98-99.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 26.

³ Sabina CERATO, *op. cit.* p. 94.

⁴ Sabina CERATO, *ibid.* p. 101-102.

puisqu'ils étaient plus âgés que moi, l'un ayant quatre ans de plus et l'autre dix. »¹

Il en est ainsi pour la majorité des familles nobles milanaises. Ainsi par exemple, Pietro Verri est envoyé dès l'âge de neuf ans au Collège des Jésuites de Monza, puis inscrit à l'école publique *Arcimboldo*, dirigée par les Barnabites et où il reste quatre ans. Il entre ensuite au Collège *Nazareno* de Rome qui appartient également aux Barnabites et finalement au Collège des Nobles de Parme.² Il faut savoir que généralement, la manière d'éduquer consiste à distribuer des prix pour récompenser l'étude, bien que les punitions corporelles soient encore présentes. L'instruction dispensée se compose d'une culture scientifique comprenant notamment le latin, la géographie, l'histoire et la logique. Giuseppe Gorani dénonce la faiblesse de l'instruction dispensée par certains collèges :

« Dans le Collège où j'étais, les moines ne se comportaient point en manière à me faire aimer l'étude. Ainsi je n'y fis aucune espèce de progrès ni dans les sciences ni dans les arts, et, lorsque j'en sortis, j'étais hors d'état d'écrire une seule page sans la farcir de fautes énormes, et j'étais même hors d'état d'écrire mon propre nom ! »³

Il est également permis aux étudiants de pratiquer certains sports, comme l'escrime, ou bien la musique, mais une grande partie de ces activités n'est pas comprise dans les leçons communes dispensées à tous les étudiants. Il faut que les parents paient un surplus au collège pour que leur fils puisse enrichir le bagage de ses connaissances. Toutefois, les Gorani ne reçoivent pas de telles leçons :

« On ne m'a appris ni à faire des armes, ni à monter à cheval, ni à jouer aucun instrument, ni à danser, parce que ces leçons se payaient à part, et ma mère, qui vendait tout ce qu'elle pouvait de nos biens et à vil prix pour contenter son frère Charles Belcredi, son intendant et ses directeurs de

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 41.

² Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 71.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 42.

conscience, lésinait tant qu'elle pouvait sur les dépenses les plus essentielles qui concernaient le linge, les habits et l'instruction de ses enfants. »¹

Outre l'acquisition des notions obligatoires, les enfants mâles, et en particulier l'aîné de la famille, a pour devoir de développer une personnalité complète et d'apprendre les manières les plus élégantes et appropriées pour honorer son rang.

Il faut savoir que selon la tradition, l'aîné de toute famille noble est destiné à recevoir une formation plus complexe que celle réservée à ses frères nés après lui, car il est sensé avoir de plus grandes charges en tant que futur chef de la lignée. Ainsi par exemple, Pietro Verri, dans ses écrits, rapporte que son père, Gabriele Verri, patricien milanais, s'est chargé de tracer lui-même sa carrière sans jamais lui demander son avis, d'où des querelles continuelles entre les deux hommes.² Les fils cadets quant à eux sont avant tout dédiés à une carrière ecclésiastique. Dans la famille Gorani, tous les enfants mâles sont destinés à cette carrière. Si deux de ses frères l'acceptent, l'auteur quand à lui refuse cet avenir de manière catégorique : « À cette époque de ma vie j'essayais les plus pressantes invitations pour que je déclarasse que j'étais appelé à être Barnabite ; tous les jours on me fatiguait, et ce travail dura plus d'une année [...] »³ L'autre possibilité pour les fils cadets est la carrière militaire.⁴ Giuseppe Gorani parvient à rejoindre cette voie quand il demande et obtient en 1757, d'être enrôlé dans le régiment autrichien, où il passe plusieurs années de sa vie.⁵ Quant aux filles, l'avenir leur réserve deux voies : le mariage, si elles ont la possibilité de se constituer une dot intéressante, ou bien l'entrée dans un couvent.⁶ Ainsi par exemple, c'est pour ne pas entrer dans les ordres religieux que la sœur cadette de Giuseppe Gorani est contrainte d'épouser un vieillard titré et fortuné.⁷

b. Intérêt et affection au sein de la famille

Le cas de Giuseppe Gorani et son retour à Milan en 1774 permet d'observer de manière plus générale les relations qui peuvent être entretenues entre les membres d'une

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 42.

² Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 71.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 52.

⁴ Jean-Pierre LABATUT, *op. cit. Les noblesses européennes...* p. 85-95.

⁵ Carlo CAPRA, *op. cit. « Préface », Storia di Milano...* p. VII.

⁶ Claudio DONATI, *op. cit. Nobiltà e chierici...* p. 20.

⁷ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 126-127.

même famille aristocratique. Chez les Gorani, l'atmosphère d'intimité n'est pas présente.¹ Yves Castant (dans « Politique et vie privée », in Philippe Aries et Georges Duby, *Histoire de la vie privée, De la Renaissance aux Lumières*, 1986) explique qu'au XVIIIe siècle, il y a indignation des moralistes devant le dépérissement des sentiments familiaux dans de nombreuses familles. G. Gorani explique par exemple que l'amour et la tendresse ont toujours été peu présents dans la sienne, bien qu'il décrive son père comme ayant été un homme bon et doux, doté d'un grand esprit.² L'auteur rapporte que contrairement à la plupart des nobles, son père s'est uni à une femme par sentiment amoureux : « Mon père épousa donc Marianne Belcredi sans dot ; il poussa la générosité jusqu'à lui reconnaître une dot assez forte pour l'avantager en cas de veuvage. »³ Or, il faut savoir qu'à Milan, la majorité des unions sont réalisées dans deux objectifs : obéir aux stratégies matrimoniales et s'assurer d'avoir un descendant.⁴ Pour l'épouse, il s'agit de trouver un bon parti, comme cela a été le cas de la mère de Giuseppe, dont la famille avait des problèmes financiers: « Elle n'aimait pas mon père, elle ne l'avait point épousé par goût, mais pour plaire à sa famille, dont la fortune était diminuée, depuis la mort du père de ma mère, par l'inconduite de son frère aîné, qui avait formé le projet de réparer ses pertes sur la fortune de ma Maison. »⁵ Par conséquent, l'intimité et les affections tendres n'ont pas été présentes au sein du couple parental. Le respect devant être maintenu entre les parents et les enfants, c'est également un rapport de distance qui régit les liens entre les parents et les enfants appartenant à la noblesse. Ce respect s'observe avant tout dans la manière de s'adresser aux géniteurs. De plus, un ensemble de rituels de formes non verbales de communication existe pour révéler ses parents ; il consiste à leur baiser les mains et à s'incliner en leur présence.⁶ Les souvenirs d'enfance rapportés par Giuseppe Gorani témoignent de cette marque de respect. Toutefois, ils révèlent également le manque total d'affection de sa mère envers lui et ses frères, une mère dévote qui a préféré se retirer dans un couvent afin de se consacrer à l'Église. C'est là qu'elle se trouve établie lorsque G. Gorani rentre à Milan en 1774 : « Ma mère, qui ne m'avait jamais aimé, ne vivait plus à Milan, elle s'était fixée à Monza, où elle vivait avec cinq ou six bégueules, qui la

¹ Yves CASTAN, « Politique et vie privée » in Philippe ARIES et Georges DUBY (dir.), *Histoire de la vie privée, Tome 3, De la Renaissance aux Lumières*, 1986, p. 62.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 11.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 13.

⁴ François LEBRUN, « Les Réformes : dévotions communautaires et piété personnelle » in Philippe ARIES et Georges DUBY (dir.), *Histoire de la vie privée, Tome 3, De la Renaissance aux Lumières*, 1986, p. 86.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 13.

⁶ Sabina CERATO, *op. cit.* p 77.

dévorait et qui, de loin même, cherchaient à me faire autant de mal qu'il était en leur pouvoir de m'en faire. »¹

Enfin, il faut savoir que des rapports conflictuels régissent également parfois les liens fraternels en raison de la hiérarchie que l'âge impose. Dans la famille Gorani, une haine est vouée au frère aîné qui est considéré comme un rival, par les cadets, pour sa qualité d'héritier principal. Les relations entretenues entre les frères cadets sont, au contraire, excellentes. Ces relations témoignent d'une reconnaissance, d'un soutien mutuel car ils sont livrés à un destin semblable. Il en est ainsi entre Giuseppe et sa jeune sœur :

« En arrivant à Milan, je trouvai, dans le même hôtel, ma sœur cadette que je chérissais beaucoup [...]. Elle était tenue comme une esclave, à laquelle on laissait tout manquer, excepté la nourriture. On pense combien elle devait être satisfaite en me revoyant, car, indépendamment de l'amitié qu'elle avait toujours eue pour moi, j'étais l'homme qui pouvait l'aider à cultiver son esprit et à lui fournir des livres. Je renouvelai mes anciennes relations avec elle, et mon affection ne put qu'augmenter par la compassion de la trouver si opprimée. »²

Le cas de la famille Verri le montre également. Si une amitié profonde unit les deux frères aînés, Pietro et Alessandro, une distance due à l'âge les éloigne de leurs frères cadets Carlo et Giovanni.

c. Une rivalité fraternelle pour la défense et la conservation de l'honneur aristocratique

Enfin, dans ses écrits, Giuseppe Gorani dévoile ses sentiments personnels quant au joug imposé par la hiérarchie familiale. Malgré ses critiques à l'égard de la noblesse, l'auteur demeure un noble milanais qui se montre jaloux de défendre son honneur en tant que tel. Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, il confesse son orgueil :

« L'orgueil fut toujours un de mes défauts, mais ce défaut me fut très souvent salutaire puisqu'il a empêché que certains vices encore plus horribles ne pussent trouver accès dans mon cœur. Je dois en conséquence

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 104.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 105.

regarder mon orgueil comme un présent de la providence, puisqu'il m'a empêché d'être vil. »¹

Cet orgueil fait partie de l'essence même de cette classe sociale. Conscients d'être dotés d'un statut privilégié, les membres de la noblesse défendent certaines valeurs qu'ils considèrent comme leur étant propres. Ils se montrent persuadés de posséder une supériorité spirituelle, intellectuelle et morale par rapport aux autres classes de la société.² La question de l'honneur est essentielle pour eux car elle assure l'interface entre le privé et le public. L'attitude qu'un noble doit adopter envers les membres de sa propre famille doit lui permettre de fortifier sa capacité d'avoir une conduite honorable en public.³ Ainsi, la défense de l'honneur bafoué des fils cadets entre dans cette optique. G. Gorani dénonce le mal être que ressentent la plupart de ceux-ci face à leur situation :

« Ainsi, pendant toutes les circonstances de mon existence, ai-je dû me ressentir de ma condition de cadet, car, étant le quatrième des frères, mon éducation fut d'autant plus négligée. Dès le berceau, je fus constamment le jouet des erreurs et des préjugés de toutes sortes. Je ne fus environné que de faux aperçus, de mépris injustes, d'estimes mal fondées, d'amitiés trompeuses et d'illusions funestes. Les préjugés ne me sont pas venus seulement des étrangers et sur la foi des inconnus, mais de mes plus proches parents. »⁴

Or, Giuseppe Gorani dénonce l'attitude de son frère, qui pour des questions d'argent, n'hésite pas à se comporter de manière perfide, oubliant ainsi tout honneur dans son comportement :

« Mon frère avait envie de garder pour lui la succession de nos pères, et, dans les premiers jours depuis mon arrivée à Milan, il faisait tout pour me gagner : mais je me défiais de lui parce que j'avais des preuves innombrables de sa perfidie et de sa cupidité. Ainsi nos approches étaient comme celles des araignées en amour, qui s'attirent, se repoussent, avant de se joindre. Mais si l'araignée n'a pas l'idée innée d'un animal plus faible qui

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 40.

² Claudio DONATI, *op. cit. nobiltà e chierici...* p. 1.

³ Yves CASTAN, *op. cit.* p. 64.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 7.

se laisse prendre dans sa toile, il n'en était pas ainsi de mon frère, qui, quoique ignorant de tout ce qui peut avoir rapport aux sciences et aux lettres, a toujours été très délié dans l'art de duper. »¹

La part d'héritage ridicule qui est attribuée à G. Gorani l'humilie profondément : « L'humeur de me voir, dans ma famille, pauvre et énormément négligé, tandis que mon aîné était riche et cajolé, a sans doute beaucoup contribué à me rendre auteur de cet ouvrage et de tant d'autres que j'ai publiés en différents temps. »² En effet, il tient à conserver un nom illustre qu'il juge outragé par son propre frère.

Toutefois, la période des réformes imposées par le pouvoir autrichien entraîne le déclin des anciennes valeurs de la noblesse milanaise, telles que la vaillance et la gloire, qui se transforment de plus en plus en vanité et en amour-propre.³ Un asservissement s'opère et s'illustre à travers un besoin constant de représentation, sous lequel vit désormais en permanence la noblesse milanaise.

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 203.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 5.

³ Claudio DONATI, *op. cit. nobiltà e chierici...* p. 51.

Chapitre 5 - Une noblesse milanaise soumise à un cérémonial omniprésent ?

Lors de son séjour à Milan entre 1774 et 1779, Giuseppe Gorani, retrouve, par ses relations et ses amitiés, la vie mondaine et somptuaire menée par la noblesse milanaise. Cette vie mondaine, qui fleurit dans différents lieux de la capitale, entraîne un modèle idéal de comportement qui permet de vivre en société. À Milan, les foyers de sociabilité sont multiples. La cour de l'archiduc Ferdinand étant trop récente et pas assez brillante, elle ne constitue qu'un foyer parmi les nombreux autres qui attirent la noblesse en masse et la soumettent à un système de dépenses.

5.1. Un mode de vie soumis au système des dépenses

Afin d'opérer une distinction sociale et d'afficher son rang, la majorité des membres de la noblesse milanaise mène un mode de vie qui est soumis aux dépenses somptuaires. Malgré sa lente décadence, cette classe est toujours applique toujours scrupuleusement les règles d'étiquette. Ces dernières imposent en permanence de soigner l'apparence par l'entretien de la demeure, dans le but d'impressionner la société par le faste déployé.

a. L'art de la réception et de la mise en valeur du palais nobiliaire

Lors de son séjour à Milan, Giuseppe Gorani évoque la question de la représentation constante dont la noblesse doit faire preuve. Dans une société qui renforce ses hiérarchies et ses statuts, la noblesse, qui n'existe que dans le miroir que constitue le regard des autres, doit être en constante exposition.¹ La mise en valeur du palais nobiliaire constitue le premier sujet de dépenses de la noblesse citadine. Afin de maintenir son statut et d'imposer un respect à ceux qui ne font pas partie de sa classe sociale, la noblesse n'hésite pas à s'endetter par des dépenses luxueuses. Parmi les grandes familles milanaises, peuvent être citées celle de la comtesse Simonetta, épouse du duc de Modène, celle de la princesse Trivulce ou du marquis Litta.² Si la construction et la restauration des palais possédés sont une source de dépenses importantes, leur embellissement est également essentiel.³ La façade extérieure fait l'objet de toutes les attentions car c'est sur elle que se pose en premier le regard des visiteurs. Celle des

¹ Jacques REVEL, *op. cit.* p. 185.

² Norbert JONARD, *op. cit.* p. 31.

³ Claudio DONATI, *op. cit. nobiltà e chierici...* p. 22.

palais des Monti, des Bolagno ou des Belgioioso fait l'objet de l'admiration générale par leur raffinement.¹ Les appartements sont mis en valeur avec le plus grand soin. Ainsi par exemple, la comtesse Simonetta, grande admiratrice de la culture française, aime à faire découvrir à ses hôtes de marque les aménagements qu'elle entreprend. Jérôme de Lalande donne également l'exemple du palais Litta, qu'il visite lors de son séjour à Milan : « La façade en est très grande et très ornée, les appartements en sont meublés richement [...] c'est la maison où l'on vit le plus grandement et où l'on reçoit la meilleure compagnie. »² La décoration intérieure occupe également une bonne part de la fortune nobiliaire, avec par exemple la collection d'œuvres d'art, comme le montre le cas du comte de Firmian, qui ambitionne la réputation de connaisseur éclairé dans les beaux arts.³

Les appartements publics et les œuvres d'art ont pour but d'être montrés à la vue de tous lors des réceptions et des dîners mondains. En effet, un train de vie fastueux s'impose ; il faut tenir table ouverte, organiser des réceptions.⁴ G. Gorani le déclare lui-même : « Milan est la seule ville de l'Italie où l'on tienne table ouverte, et où l'on vive à-peu-près comme à Paris. »⁵ En effet, les membres les plus riches de la noblesse milanaise tiennent des assemblées tous les soirs dans leurs palais et proposent aux convives des dîners, des jeux et des bals. Ainsi par exemple, l'abbé Richard évoque les grandes maisons milanaïses et s'émerveille :

« il y a vingt bonnes maisons ouvertes dans lesquelles on peut manger tous les jours en très bonne compagnie ; les tables y sont magnifiquement servies, et on y trouve, dans la noblesse de cette ville, les attentions, les empressements et les procédés les plus obligeants. [...] La maison Litta surtout par la quantité de ses domestiques, la magnificence de ses appartements, le bon ordre qui y règne, semble le séjour de l'abondance et de l'aisance ; les maîtres de la maison n'en sont pas plus vains pour cela ; leur plaisir est de tenir une bonne table et d'y avoir beaucoup de monde qu'ils comblent de politesse. »⁶

¹ Voir Annexe 9 : Exemples de palais patriciens milanaïses.

² Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 28

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 104

⁴ Nicole CASTAN, *op. cit.* p. 436-437

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires secrets...* vol. 2, p. 150

⁶ Jérôme RICHARD, *op. cit. Description historique et critique de l'Italie...* 1766, p 57.

Toutefois, il faut savoir que la table est le prétexte d'un rituel complexe en même temps que l'enjeu d'une démonstration sociale. Les usages en sont fixés avec précision. Manger en compagnie requiert un contrôle de soi, un maintien général. Le repas est une sorte de ballet à l'occasion duquel l'ordre des gestes doit être réglé pour tous. De plus, la table peut se prêter à l'exercice d'une sociabilité visible qui est de coutume à Milan :

« On a toujours vécu fort largement à Milan, et toute maison aisée reçoit avec joie, à l'heure du dîner, ses amis et ses connaissances. Lorsque tout me riait et que l'argent ne me manquait pas, je fréquentais aussi les meilleures maisons et j'y allais dîner, parce que c'était la coutume dans ma ville natale et qu'on n'y donnait pas le nom avilissant de *parasite* à celui qui allait manger chez les autres. »¹

De même, Giambattista Biffi (1736-1807), homme de lettre éclairé de Crémone, témoigne son admiration pour les réceptions milanaïses dans une lettre adressée à son ami Giuliano Vacchelli le 20 septembre 1776 :

« Je déjeune tous les jours hors de la maison. Vous ne sauriez croire combien me saute aux yeux la différence de ton de la compagnie entre notre société et celle-ci. Madame la marquise Litta m'a accueilli d'une façon si obligeante que je partirai pénétré de la bonté de cette respectable dame. Elle m'a tout de suite voulu dans ses soupés et je vous assure qu'ils sont intéressants [...] »²

Toutefois, il faut savoir qu'au XVIII^e siècle, la liberté des comportements de table s'accroît, ainsi que l'égalité des convives dans leur rapport de convivialité. Pour que les invités se sentent libres et puissent prendre du plaisir ensemble, ils ont besoin de former une société homogène.³ De plus, G. Gorani nous apprend que l'invitation à un souper exige un retour que tous les nobles ne peuvent pas offrir. L'auteur, touché par la misère lors de son séjour à Milan, est dans ce cas :

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 204.

² Giambattista BIFFI, *op. cit.* « Dal viaggio in Piemonte e parte della Francia. 1776. Lettere a vari amici » in Franco VENTURI, *Illuministi italiani, III, Riformatori lombardi...* p. 405.

³ Jean-Louis FLANDRIN, « La distinction par le goût », in Philippe Ariès et Georges Duby (dir.) *Histoire de la vie privée De la Renaissance aux Lumières*, 1986, p. 273.

« [...] Pendant cette triste époque de ma vie, je n’osais entrer dans aucune maison pour y dîner de crainte d’avoir l’air du besoin. On me pressait souvent et je refusais toujours par orgueil. Je vivais donc fort mesquinement, et souvent mes repas se bornaient à du pain, des fruits et des châtaignes surtout que je mettais dans mes poches et que je mangeais en me promenant hors de la ville, de crainte que mon propre domestique ne s’aperçût de ma misère ; mais ce domestique était régulièrement payé, car je gardai à cet effet le peu d’argent qui me restait. »¹

b. Le triomphe de l’apparence

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l’apparence physique continue à être une préoccupation essentielle de la noblesse milanaise car elle est soumise à des codes et à des règles d’étiquette spécifiques. Giuseppe Gorani critique la superficialité qui règne au sein de cette classe.² Jacques Revel (dans « Les usages de la civilité », in Philippe Ariès et Georges Duby, *Histoire de la vie privée*, 1986) explique que l’importance de l’apparence relève de la tradition la plus ancienne de la littérature des bonnes manières et part d’une double conviction : la présentation de soi est une manière de se gouverner et elle crée la possibilité d’un échange social. Par conséquent, le règne de l’apparence constitue la règle sociale de la noblesse et s’impose dans tous les aspects de la vie quotidienne.³ Elle porte avant tout sur la présentation et la mise en valeur du corps. Pour cela, les nobles n’hésitent pas à recourir à toutes sortes d’artifices. Ainsi par exemple, le parfum, la poudre et la perruque produisent un corps conforme aux attentes du regard social.⁴ Giuseppe Parini, dans « Il Mattino » poème qui fait partie de l’œuvre *Il Giorno* (1763), décrit la complexité de l’opération se déroulant dans le cabinet de toilette avec l’application des huiles et des poudres. Roland De La Platière le confirme mais décrit le raffinement et le bon goût des dames milanaises, qui, contrairement aux Parisiennes, ne surchargent pas leur corps de poudres :

« [...] à un certain âge du moins, elles se pommadent le visage, le cou, la gorge, les épaules, puis elles s’essuient bien, et passent sur le tout, la houppette de cygne légèrement garnie de poudre. La drogue presque insensible a

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 204.

² Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 28-29.

³ Jacques REVEL, « Les usages de la civilité », in Philippe ARIÈS et Georges DUBY, *Histoire de la vie privée*, 1986, p. 185.

⁴ Jacques REVEL, *ibid.* p. 197.

cependant de l'effet, surtout à la lumière. Celles qui sont jeunes et fraîches se dispensent de tout cet attirail dont elles n'ont pas besoin. »¹

De même, le choix du vêtement occupe une place essentielle car la parure doit être somptueuse en permanence. Les membres de la noblesse n'hésitent pas à dépenser sans compter pour suivre la mode et afficher sur leur propre corps le luxe dont ils aiment s'entourer. L'influence française dans la façon de se vêtir est grande comme le constatent les voyageurs tels que Roland De La Platière : « Ici les femmes se mettent absolument à la française, et bien : elles suivent nos modes, qu'elles font venir régulièrement, et qui, à quelques mois près, se succèdent comme à Paris, avec des petites différences qui échappent dans l'intervalle. »² À cela s'ajoute, pour les hommes, le port de l'épée, qui distingue le gentilhomme, même si celle-ci est désormais privée d'une signification belliqueuse. Le port d'une haute canne permettant de s'appuyer pour marcher est également de mise et est interdite à toute personne exerçant des fonctions techniques ou viles, selon la loi somptuaire de 1769.³ Ainsi par exemple, dans « Il Mattino », Giuseppe Parini fixe toutes les règles de l'élégance masculine. Il associe le port du vêtement à la nécessité d'un certain maintien et d'une allure à adopter dans les mouvements. Il montre que l'attitude de tout grand seigneur doit être conforme au « bon ton ». La gestuelle doit ressembler aux mouvements de la danse aristocratique par excellence, le menuet. Pour cela, elle nécessite une sévère discipline dans les mouvements de la tête, du torse, des bras et des jambes, afin de développer une grâce permanente.⁴

La domination autrichienne confirme l'importance de la pompe à déployer à la vue de tous. Elle doit permettre de réglementer les privilèges d'étiquette et d'établir des signes de distinction entre les différentes classes sociales et même à l'intérieur d'une même classe.⁵ En effet, il faut savoir que le train de vie mené par la noblesse d'ancienne souche est imité par la noblesse récente, composée de banquiers, de financiers et de fermiers généraux. La majorité de ces derniers doit son élévation sociale à la fortune ainsi qu'à sa manière de vivre car elle partage un même esthétisme et un même cadre de vie.⁶ G. Gorani constate que le pouvoir

¹ Roland DE LA PLATIERE, *op. cit.* p. 436.

² Roland DE LA PLATIERE, *ibid.* p. 434.

³ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 96.

⁴ Guido BONARELLI, *ibid.* p. 84.

⁵ Guido BONARELLI, *ibid.* p. 106.

⁶ Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 65.

autrichien encourage les dépenses nobiliaires car elles permettent à l'argent de circuler sur le territoire et ainsi d'augmenter les finances de l'État :

« Mais autant ce luxe est nuisible, autant est utile à une grande nation celui qui n'est que le résultat de l'aisance répandue dans toutes les classes de la société, et qui ne consiste que dans une grande consommation des productions abondantes du territoire et de l'industrie de la nation. »¹

De plus, il ajoute que « les Grands et les riches entraîneront toujours à leur suite ceux que le besoin leur attachera, parce que toujours la dépense du riche sera la ressource et le revenu du pauvre. »² En effet, il faut savoir qu'en exploitant la vanité de la noblesse, le fisc bénéficie d'une entrée extraordinaire dans les moments de nécessité financière.³

c. Un art de vivre soumis aux foudres de G. Gorani et des hommes de lettres milanais

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'art de vivre de la noblesse milanaise semble être menacé. Dans la société des Lumières dans laquelle toutes les énergies sont mobilisées pour travailler au bonheur de la nation, les critiques osent désormais se faire contre l'oisiveté et le faste outrancier de la noblesse.⁴ Cette critique, qui s'inscrit dans la période des réformes instituée par le pouvoir autrichien, est soutenue fortement par Joseph II comme le montre Giuseppe Gorani dans un éloge à l'Empereur écrit dans les années 1770 mais demeuré inédit :

« Au milieu de la pompe et du faste, il est si aisé de démêler dans VOTRE MAJESTE cet amour de la modération et de la simplicité qui fait votre principal caractère ; combien de fois ne vous est-il pas arrivé de vous affliger en secret de ce qu'il ne vous était pas permis de rejeter un appareil importun qui vous gênait. »⁵

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* p. 338.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 350-351.

³ Cesare MOZZARELLI, *L'Europa delle corti alla fine dell'antico regime*, 1991, p. 497.

⁴ Franco VALSECCHI, *op. cit. L'Italia nel seicento...* p. 633.

⁵ Giuseppe GORANI, *Le monarque accompli, vol. 1*, inédit, p. 22.

À Milan, Giuseppe Gorani et les hommes de lettres milanais opèrent une critique morale dans leurs œuvres et condamnent les dépenses du monde nobiliaire. D'après G. Gorani, la corruption de la noblesse provient de la mauvaise éducation que reçoit la jeunesse :

« Le lecteur étranger ne doit pas être étonné si l'éducation italienne, surtout celle des classes élevées, était si mauvaise pendant que j'étais dans l'enfance. Il s'en suivait une dépravation totale dans les mœurs ou une dévotion mal entendue et outrée. Si le jeune noble ne se donnait point à la dévotion, à peine sorti d'un collège il entrait dans le grand monde. Entraîné par ses égaux, il se livrait aux plaisirs de la table, aux femmes et au jeu. Ses chevaux, ses équipages, ses vêtements étaient les objets chéris de ses occupations. Des dettes, la tête d'un fat ou d'un sot, le cœur d'un libertin et le corps épuisé d'un vieillard étaient souvent tout ce qu'il possédait en atteignant sa maturité. Quel époux et quel père pouvait-il être ? D'ailleurs, celui qui passe sa jeunesse presque toujours occupée de ses plaisirs ne se corrige guère en devenant vieux et meurt aussi vicieux qu'il a été, avant d'atteindre un grand âge. »¹

Dans *Il Giorno* (1763) Giuseppe Parini opère également une satire de la noblesse en tant que classe sociale. Il condamne avec une ironie subtile un monde embelli et corrompu, frivole et vide à la fois.² En effet, si la vie de la noblesse, avec ses rites élégants et sa préciosité déployée, suscite l'admiration esthétique des hommes de lettres, elle développe également en eux le sentiment d'une injustice sociale. Ainsi par exemple, dans « Il Mattino » Giuseppe Parini dénonce ce mode de vie d'une partie de la noblesse milanaise. Les aristocrates les plus puissants et les plus riches s'abandonnent à l'oisiveté et aux dépenses outrancières afin de s'entourer d'un faste en permanence.³ Son indignation tend à se transformer en polémique sociale contre la noblesse en général, vue comme une classe sociale privilégiée mais parasitaire.⁴

Ainsi, les dépenses pour la pompe et le faste suscitent de plus en plus les critiques. Elles sont toutefois maintenues à Milan car elles sont indispensables dans les lieux de sociabilité de la ville, où la question de l'étiquette est encore présente de manière essentielle.

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 27.

² Calogero COLICCHI, *Il « dialogo sopra la nobiltà » e la polemica sociale di G.Parini*, 1965, p. 54.

³ Calogero COLICCHI, *ibid.*, p. 51.

⁴ Calogero COLICCHI, *ibid.*, p. 92-93.

5.2. G. Gorani et la critique du protocole : un noble disgracié sans accès à la Cour de l'archiduc Ferdinand

Lors de son séjour à Milan, Giuseppe Gorani se voit interdire l'accès de la cour de l'Archiduc Ferdinand en raison de la disgrâce autrichienne qui le touche. Blessé dans son orgueil, il développe une critique de cette cour, qui devient un foyer de sociabilité important de la noblesse milanaise. Celle-ci, qui est influencée dans son protocole par la cour de Vienne, institue un protocole que tous doivent respecter.

a. Une pâle imitation de la Cour de France ?

Giuseppe Gorani considère la cour de l'archiduc Ferdinand comme une pâle imitation de la cour de France. L'auteur affirme tirer son témoignage de son entourage, qui lui y a accès, comme c'est le cas d'une de ses nièces : « Une de mes nièces qui était dame de cette cour m'en parlait un jour... »¹ Cette institution est soutenue par le pouvoir autrichien car elle attire la noblesse milanaise et reproduit l'ordre social complexe voulu par l'Empire. Marie-Thérèse ordonne à son fils, l'archiduc Ferdinand, de se montrer rigoureux dans toutes ses décisions. En effet, il est celui qui donne sa raison d'être à la cour de Milan et qui la surplombe :

« L'archiduc Ferdinand et sa femme s'étaient entourés de courtisans tels que je les ai faits connaître, non seulement pour être servis dans leurs spéculations mercantiles, mais aussi parce qu'ils voulaient briller seuls et être constamment applaudis. Il fallait à ces altesses, des gens faciles, complaisants et capables d'envisager comme bonheur suprême, d'approcher des princes à quelque prix que ce fût. »²

Pietro Verri voit cette cour d'un œil positif car d'après lui elle permet de réaffirmer l'ordre social traditionnel. De plus, elle contribue à discipliner la vanité de la noblesse et de satisfaire ses besoins de dépenses.³ G. Gorani le déclare dans ses considérations : « Un des

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 176.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 164.

³ Cesare MOZZARELLI, *op. cit.* p. 496.

principaux vices des Grands est d'aimer la flatterie, de la faire aimer aux rois qu'ils approchent, et d'empoisonner ainsi une des principales sources du bonheur social. »¹

L'entrée dans cette cour est sévèrement réglementée et permet également au pouvoir autrichien de mieux contrôler la noblesse. L'oncle maternel de G. Gorani est un exemple de la soumission dont fait preuve une grande part de nobles :

« Mais notre cher Abbé avait aussi des défauts. Il aimait d'abord trop passionnément les Grands et la grandeur. Parmi tous ses parents, j'étais celui dont il paraissait faire le plus de cas ; et néanmoins lorsqu'il se trouvait à la cour de l'archiduc Ferdinand ou dans quelque Maison particulière, s'il entendait parler de moi avec des marques d'improbation, il fronçait le sourcil, ne disait pas un mot pour me défendre, souffrait qu'on accablât son neveu chéri d'inculpations et de calomnies, et, si on lui demandait ce qu'il en pensait, il répondait en balbutiant, presque en me reniant et en assurant qu'il n'avait plus depuis longtemps aucune relation avec moi, lors même qu'il m'avait vu dans le jour chez lui et donné des témoignages d'estime et d'amitié. Mais s'il entendait faire mes éloges, alors il devenait éloquent, parlait de moi comme de son neveu chéri et ne cessait de me prôner. C'est alors qu'il affectait de me reconnaître en public ; tandis que, dans les cas contraires, il évitait ma présence. »²

Il faut savoir que l'ordre curial régule la place et le rang de chacun au sein d'une rigoureuse hiérarchie. Le Prince est supérieur en tout :

« Il est certain que jamais les courtisans ne s'aviseront de parer à la cour d'aucun objet de luxe qui déplairait au prince, et que, de proche en proche, chacun se conformerait au goût du prince, à l'exemple de la cour ; le prince peut ainsi contenir le luxe dans de justes limites, ou l'y faire rentrer. »³

En effet, la représentation du pouvoir princier se manifeste à travers la question de l'étiquette et du cérémonial, qui doivent dicter les comportements de chacun. Elle impose à tous un code, indexé sur la hiérarchie du prestige qui sépare la noblesse de vieille souche de

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* p. 351.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoire de jeunesse...* p. 21.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 349.

ceux qui ont acquis leur titre de manière plus récente.¹ En effet, la mécanique des préséances organise en rangs et en prérogatives, les diverses conditions et fonctions nobiliaires.² C'est un rang de droit qui est basé sur l'ordre du sang. Il concerne avant tout l'élite nobiliaire, c'est-à-dire les membres du patriciat, qui peuvent accéder facilement à la cour de l'archiduc en compagnie de leur épouse. Ainsi par exemple, un avis du Tribunal héraldique daté de 1772 rappelle à la noblesse provinciale de l'État de Milan que sont admises à la cour seulement les dames dont les familles et celles de leurs maris sont décrits dans les ordres patriciens.³ Au contraire, les membres de la noblesse récente, composée de ceux qui ont acheté leur titre ou qui l'ont reçu en récompense de services rendus ne peuvent se rendre à la cour que seuls. De plus, ils n'ont pas l'autorisation de s'asseoir ou de danser.⁴

b. La critique d'une société du masque

La stratégie de domination de l'archiduc Ferdinand repose essentiellement sur la manipulation des tensions sociales.⁵ Il est conscient que l'intérêt personnel est le motif d'action premier de tout courtisan. D'après les témoignages qu'il recueille, Giuseppe Gorani déclare que :

« Tous craignaient de lui déplaire. L'amour du bien public, caractère distinctif des vrais amis de la patrie était éteint chez tous ceux qui environnaient ce prince qu'ils croyaient à la veille de tripler l'étendue et les revenus de ses états, et chacun ne calculait plus que sur les avantages qu'il pourrait en tirer. »⁶

Il faut savoir que la lutte pour le rang et le prestige entraîne des rivalités et des jalousies parmi les élites.⁷ L'auteur révèle le caractère de Ferdinand, qui aime les ragots : « Voilà la seule lecture qui se faisait à cette cour lorsque les principaux favoris étaient rassemblés autour de l'archiduc et de l'archiduchesse, qui partageait aussi à cet égard les goûts de son mari. »⁸ D'après G. Gorani, cette cour est un lieu de fausseté et de mensonge car

¹ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 29.

² Cesare MOZZARELLI, *op. cit.* p. 496.

³ Cesare MOZZARELLI, *ibid.* p. 518.

⁴ Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 29.

⁵ Jacques REVEL, *op. cit.*, p. 159-158.

⁶ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoire de jeunesse...* p. 86.

⁷ Norbert JONARD, *L'Italie des Lumières : Histoire, société et culture au XVIIIe siècle italien*, 1996, p. 97.

⁸ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoire de jeunesse...* p. 168.

les seuls mobiles qui y règnent sont l'argent et l'intérêt. Elle peut apparaître comme un lieu dangereux, où la moindre faille est reprise publiquement et transformée en moquerie. L'archiduchesse Marie-Béatrice est la première à se complaire dans cet exercice, comme s'en désole G. Gorani :

« Pendant que Marie-Béatrice était gouvernante à Milan, elle avait un travers impardonnable à une princesse de son rang [...] celui de saisir les défauts et les ridicules de chacun, de médire avec éloquence et avec esprit, même de calomnier, de lancer épigrammes mordantes, de railler, de dire des injures charmantes, de persifler enfin même quelquefois d'une manière sanglante. Elle savait contrefaire et imiter supérieurement les airs, le son de voix, le langage, la démarche, la pantomime des hommes qui lui déplaisaient ou qu'elle enviait. »¹

Dans cette cour, la compétition est si forte entre les courtisans que tout peut servir à ruiner les avantages et les ambitions d'un concurrent. Giuseppe Gorani dénonce la corruption et les intrigues et déclare avoir été disgracié en raison de son honnêteté :

« Trois fois dans ma jeunesse, la fortune m'a placé sur le théâtre du pouvoir et de la grandeur, trois fois ma franchise m'a fait échouer. Mon cœur fait pour la sincérité et l'amitié qui ne sont aux yeux des courtisans qu'imprudence, sottise et folie, m'a préservé de la séduction, et j'ai conservé toute l'énergie de mon âme et ma liberté. »²

Le secret et la dissimulation sont de mise car la cour est un monde fait d'ambitions. Le Gouverneur et son épouse sont environnés de Grands avides de pouvoir et de richesses, et qui se montrent prêts à tout pour obtenir des faveurs. Ces derniers rivalisent de complots afin d'obtenir des distinctions et d'être choisis en tant que favoris.³

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 174.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* p. 352-353.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 351.

c. La déception envers la dégradation d'une cour peu brillante et superficielle

Durant son séjour à Milan, Giuseppe Gorani voit évoluer lentement la cour de l'archiduc Ferdinand vers un affaiblissement du cérémonial qui entraîne selon lui sa dégradation. Les changements qui surviennent s'inscrivent dans la politique de réformes lancée par Joseph II dès la fin des années 1770. L'Empereur ordonne des changements dans sa propre cour, à Vienne, et bouleverse ainsi la question du protocole en effaçant peu à peu les privilèges aristocratiques et ordonne à son frère de faire de même à Milan.¹ Par conséquent, Ferdinand, ennuyé lui aussi par la question du protocole, accepte peu à peu de s'en détacher. S'il participe aux rituels, il renonce désormais à suivre les conseils dictés par sa mère qui lui recommandait de filtrer l'accès à sa cour en fonction de la hauteur du rang des sujets. Il profite également des occasions qui se présentent à lui pour réduire officiellement les hommages à rendre à sa personne. En effet, Carlo Capra (dans « Il Palazzo Reale di Milano nella storia » In Enrico Colle, Enrico et Fernando Mazzocca, *Il Palazzo Reale di Milano*, 2001) rapporte que lors de sa promotion au poste de gouverneur, Ferdinand montrait déjà les signes d'un ennui envers le respect du protocole et ne cessait d'être réprimandé par Marie-Thérèse pour sa trop grande familiarité avec les Milanais.² Le Gouverneur désire effacer les distinctions du rang pour être plus proche de ses courtisans. Il montre avec ostentation une désinvolture et un détachement envers les formes les plus sévères du cérémonial car son but est de donner de lui une image moins formelle. De plus, il se montre soucieux de préserver son intimité et cherche de plus en plus à se réserver un domaine propre où il puisse vivre libre des contraintes écrasantes.³ Ces modifications lui attirent la sympathie de la noblesse récente, heureuse de pouvoir approcher de lui sans difficulté. En effet, Ferdinand se montre attentif aux nouvelles hiérarchies qui se forment grâce aux réformes instituées par l'Empire. Il devient l'allié de la noblesse récente dans le but de montrer qu'un prince situe le mérite personnel au-dessus du rang dû à la naissance.⁴

Toutefois, Giuseppe Gorani révèle que la simplification des rituels entraîne une dégradation de la cour de l'archiduc Ferdinand. En effet, les éléments essentiels qui permettent de rendre une cour brillante ne sont pas présents. Ainsi par exemple, la Grâce, qui doit guider l'attitude des courtisans, est absente :

¹ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 100.

² Carlo CAPRA, « Il Palazzo Reale di Milano nella storia » In Enrico COLLE, Enrico e Fernando MAZZOCCA, *Il Palazzo Reale di Milano*, 2001, p. 34.

³ Nicole CASTAN, *op. cit.* p. 431.

⁴ Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 11.

« Ce qui dans toutes les nations policées et dans les cours des princes qui ont l'esprit cultivé distingue les courtisans, c'est cette grâce, ce goût perfectionné et cette élégance des manières que leur donne la nécessité où ils se trouvent de captiver à la fois deux maîtres, le prince et l'opinion publique. Il n'en était pourtant ainsi à la cour de l'archiduc Ferdinand où l'amour de l'argent était la qualité dominante. »¹

L'auteur dénonce la médiocrité culturelle dont font preuve la plupart des nobles qui fréquentent ce lieu : « À la cour de l'archiduc Ferdinand et de Marie-Béatrice d'Este on n'avait besoin ni de talents, ni de science, ni de vertu, ni de goût, ni d'esprit, ni de grâce, pas même de ce qu'on appelle « le bon ton », qui a toujours été essentiel pour jouer quelque rôle dans toute cour polie. »² En effet, la sociabilité aimable et les conversations d'esprit qui doivent distinguer un homme de cour sont absentes :

« La cour archiducal de Milan se distinguait encore dans ce rapport. Les courtisans n'y parlaient qu'un jargon ignoble et grossier ; ils se présentaient gauchement, ils ne savaient pas même écrire un billet doux, ni une lettre ordinaire sans la remplir de fautes d'orthographe dont rougirait un laquais de toute autre cour. »³

Il tient ses informations de source sûre : « J'ai eu assez fréquemment l'occasion de lire des mémoires, des relations, des lettres de quelques-uns des principaux courtisans sur différentes affaires dont l'archiduc ou l'archiduchesse les avaient chargés, et j'en ai eu honte. »⁴

Cette médiocrité est voulue par Ferdinand lui-même qui, bien que se trouvant au milieu d'une noblesse comptant des « talents distingués, vrais amis de leur patrie et citoyens généreux », préfère choisir « les hommes les plus ignorants et les plus corrompus » c'est-à-dire des courtisans ne vouant pas d'intérêt aux sciences, aux lettres ou aux arts.⁵ D'après G.

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 160-162.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 162.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 162.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 162.

⁵ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 162.

Gorani, seule la superficialité règne en ce lieu. D'ailleurs, la cour peut être comparée à un théâtre car c'est un espace où tout se joue dans le registre de la vision.¹

Ainsi, G. Gorani présente la cour de l'archiduc Ferdinand comme peu brillante. Toutefois, il faut savoir qu'elle ne monopolise pas la sociabilité milanaise, qui trouve d'autres lieux où mettre en place le mécanisme du cérémonial et de l'étiquette.

5.3. La description de Milan, ville aux multiples foyers de sociabilité

Lors de son séjour à Milan, Giuseppe Gorani retrouve la fréquentation du beau monde. S'il n'est pas admis à la cour de l'archiduc Ferdinand, il peut toutefois se rendre assidûment dans les autres lieux de sociabilité qui font concurrence à cette dernière et qui sont tout autant des lieux de passages obligatoires pour tout aristocrate se livrant au plaisir de la mondanité.

a. De multiples cours rivalisant d'attrait

Giuseppe Gorani révèle que la ville de Milan développe un véritable polycentrisme de cours qui rivalisent entre elles pour être des guides du ton.² Nombre de nobles qui en ont les moyens développent à l'intérieur de leur palais leur propre foyer de sociabilité. Le premier d'entre eux est le comte de Firmian, qui, en sa qualité de ministre, entretient une cour fastueuse tout au long de la durée de ses fonctions à Milan. Sa cour suscite l'admiration des voyageurs comme le montre l'exemple de Charles Pinot Duclos, secrétaire de l'Académie Française qui voyage à Milan en 1767 et qui écrit dans son *Voyage en Italie* (1806) :

« J'allai chez le comte de Firmian, dont le palais, sur le bord du canal, est très beau et meublé avec autant de goût et de magnificence. Je le trouvai au milieu d'une cour aussi brillante que nombreuse. [...] Il n'y eut point de bontés dont il ne me comblât. »³

¹ Jacques REVEL, « La Cour », in Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire, t. III, Les France, vol. II, Traditions*, 1992, p. 132.

² Dominique POULOT, *Les Lumières*, 2000, p. 184-190.

³ Charles PINOT DUCLOS, *Voyage en Italie ou considérations sur L'Italie par feu M. Duclos*, 1791, p. 263-264.

Giuseppe Gorani, quant à lui, décrit la cour du duc de Modène, où il a ses entrées, comme un foyer de sociabilité essentiel. Cette cour, créée lors de l'avènement du duc au poste de gouverneur de la ville, est maintenue malgré l'arrivée de l'archiduc Ferdinand. L'auteur la décrit comme une « cour superbe » pour laquelle son maître n'hésite pas à dépenser tout ce qu'il tire de ses propres États.¹ La société qui la fréquente est policée et se montre fort aimable avec lui. En effet, il décrit avec plaisir le bon accueil qui lui a été fait la première fois qu'il s'y est rendu, lors d'une permission militaire, à l'époque où il était enrôlé dans l'armée impériale. Il y avait été reçu par la comtesse Simonetta, qui était alors la maîtresse en titre du duc Ferdinand d'Este :

« On m'invite à suivre la compagnie, et la comtesse donne ses ordres pour qu'on transporte mes effets à son château, en me disant : « Vous n'êtes pas pressé pour aller dès aujourd'hui à Milan ; vous resterez avec nous jusqu'au jour où nous irons tous ensemble. » Son offre est naturellement acceptée, et me voilà enrôlé au milieu de cette cour, bien entouré, bien fêté, comme un guerrier qui vient de faire les campagnes, qui a été pendant trois ans et demi prisonnier, qui a fait le tour des États du Nord, qui a vu de près bien des choses et de qui on veut tout savoir. »²

G. Gorani loue cette cour pour la grâce qui est déployée et pour la protection qui est faite aux lettres et aux arts. Ainsi par exemple, il rapporte que l'un de ses frères, Charles Gorani, est apprécié de cette société pour ses talents de poète et pour ses vers élogieux envers les Grands de la cour :

« Mon frère Charles débuta dans le grand monde de Milan d'une manière brillante. Le duc de Modène était alors administrateur de la Lombardie autrichienne. Mon frère fit plusieurs sonnets en l'honneur de ce Prince, qui certes ne méritait pas tant d'éloges. Il en fit pour les Princesses de la Maison, et à cet égard je ne saurais trop l'approuver. Mais ces sonnets contribuèrent à la comblant de marques de bienveillance dans cette cour, où il

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires secrets... vol. 3*, p. 182.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoire de jeunesse...* p. 245.

était souvent invité à dîner et à des parties de plaisir. La comtesse Simonetta, alors maîtresse du duc, ne cessait de le combler d'amitié. »¹

Toutefois, G. Gorani s'emploie à démontrer que cette cour présente également les signes de la manipulation et des luttes pour le pouvoir.² Les courtisans qui y sont admis ne visent que la satisfaction de leurs intérêts personnels et n'hésitent pas à intriguer pour parvenir à leurs fins : « Tous craignaient de lui déplaire. L'amour du bien public, caractère distinctif des vrais amis de la patrie était éteint chez tous ceux qui environnaient ce prince. »³ En effet, la quête des honneurs et des places occupe ici aussi les courtisans qui déploient adulation, hypocrisie et fraude pour y parvenir. Un des principaux mobiles étant l'argent, la plupart n'hésitent pas à se livrer à la corruption : « Souvent le duc lui-même, ses ministres, les maîtresses du prince et de ses favoris ou d'autres gens en faveur auprès de cette cour faisaient les plus odieux monopoles qui produisaient des bénéfices considérables au grand détriment de la culture et du commerce de la nation. »⁴

b. La critique d'un protocole omniprésent en ville : l'exemple des salons et des cafés

Dans ses œuvres, Giuseppe Gorani critique le conformisme de la société nobiliaire milanaise, qui, en ville, mène sa vie personnelle dans le décor renouvelé de ses palais, où une sociabilité réglée est de mise.⁵ Les nobles vivent en représentation même quand ils reçoivent chez eux car sous le regard d'autrui, ils se montrent soucieux de l'image qu'ils doivent incarner.⁶ La « bonne compagnie » est celle des personnes qui peuvent se vanter d'avoir au moins le même degré de richesse et une discrète collection de titres nobiliaires ainsi qu'une considération importante en société.⁷ La capitale lombarde fourmille de salons que G. Gorani fréquente souvent.⁸ L'auteur cite les salons tenus par la comtesse Simonetta ou encore par la comtesse Borromeo qui ont un grand succès et dont la réputation dépasse les frontières de la ville.⁹ Charles Pinot Duclos, dans les *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, explique que ces salons milanais rassemblent dans quelques grands palais milanais une sociabilité

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 50.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 86.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 86.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 90.

⁵ Nicole CASTAN, *op. cit.* p. 431.

⁶ Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 32.

⁷ Sabina CERATO, *op. cit.* p. 80.

⁸ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 204.

⁹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires secrets...* vol. 2, p. 227.

restreinte et policée qui se réunit pour converser et échanger ses idées. C'est un espace privé, intime, dans lequel la civilisation des mœurs est essentielle. Bien que l'organisation soit souvent cérémonieuse, l'ostentation n'a pas sa place.¹ Les membres s'adonnent au plaisir de la conversation, qui permet une construction collective du goût. Un cérémonial est également présent car l'hôte ou l'hôtesse qui reçoit règle la discussion et l'entretien, soit en l'animant, soit en la modérant tour à tour. En effet, lors de ces réunions, les honnêtes gens sont évalués à travers l'observation de leur comportement qui doit se conformer à la circonstance.²

Giuseppe Gorani évoque également la mode de boire du café et du chocolat à Milan, mode à laquelle il ne peut s'adonner souvent en raison de ses modestes revenus. Les domestiques des grandes Maisons ont pour habitude d'en servir dans les réunions mondaines à côté d'autres rafraîchissements dont les voyageurs français vantent la qualité.³ Des établissements implantés dans la ville servent aussi ces denrées et la noblesse milanaise a pour habitude de s'y rassembler avec plaisir.⁴ Véritables annexes des salons, ce sont des lieux idéaux pour la rencontre et pour la mise en scène de soi. La civilité s'y exprime à travers l'attitude composée à adopter, le langage élégant à tenir qui doit révéler l'esprit de celui qui prend la parole. G. Gorani dénonce pourtant la politesse appauvrie qu'il considère être celle de nombreux convives qui, dans leurs propos frivoles, ne révèlent en fait que leur pédantisme.

c. Un cérémonial imposé à l'espace urbain : l'exemple typiquement milanais du *Corso*

G. Gorani révèle que dans la ville, rien ne doit se faire qui ne soit bienséant, c'est-à-dire conforme à l'idée reçue que l'on a du comportement des gens de qualité. Pour cela, la noblesse applique la question du protocole à tout l'espace urbain. Pour se déplacer, l'aristocratie milanaise utilise des carrosses tous plus somptueux les uns que les autres. En effet, le nombre d'équipages possédés ainsi que le faste dont ils sont parés sont essentiels car ils révèlent à tous la puissance et la richesse du propriétaire.⁵ À Milan, la parade du beau monde, intitulée le *Corso*, a lieu sur les grands axes de circulation et notamment *via di Porta*

¹ Jacques REVEL, *op. cit.* « Les usages de la civilité »... p. 194.

² Sabina CERATO, *op. cit.* p. 80.

³ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 26.

⁴ Jean DELUMEAU, *op. cit.* p. 79.

⁵ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 32.

Romana ou *via di Porta Orientale*.¹ L'abbé Richard, quand il visite la ville en 1766, n'hésite pas à rapporter dans son récit de voyage les promenades effectuées par la noblesse :

« La promenade la plus agréable de Milan est sur les remparts de la ville dont quelques unes sont plantées d'arbres, et sur l'esplanade qui est entre la ville et la citadelle ; c'est là où, à vingt-trois heures ou une heure avant le soleil couchant, on voit une multitude de carrosses, en hiver sur l'esplanade, en été sur les remparts qui sont plus élevés et où il y a beaucoup d'air [...] En été les magistrats, chargés de la police, ont soin de faire arroser les promenades publiques, usage qui s'observe dans la plupart des villes d'Italie. »²

Le plaisir de paraître est le motif qui fait se rassembler quotidiennement, à la même heure et dans un même lieu, l'aristocratie milanaise qui déploie tout son luxe sous les yeux du peuple réjoui.³ Mme du Boccage, qui est reçue à Milan par la comtesse Simonetta lors de son voyage en Italie en 1757-1758 déclare ainsi :

« Cette Dame eut la bonté de me mener au cours, où, pour la première fois, je vis se promener sans se mouvoir ; nous arrê tâmes devant une Église dans une place. Notre immobilité m'étonna : je pris la liberté de demander ce que nous attendions ainsi que les autres carrosses arrêtés. Nous prenons le frais, me dit-on, à la manière de presque tout le pays. Nous voulûmes deviner la source d'un tel usage, et imaginâmes que jadis la contrainte des Italiennes le fit naître. Le prétexte de chercher l'air, donnait occasion de parler par la portière aux cavaliers galants qu'on n'aurait pu voir chez soi et quoiqu'à présent la liberté y soit entière, la mode née de la contrainte subsiste encore. »⁴

Il faut savoir que tout événement prestigieux qui survient dans une famille noble milanaise est suivi d'un défilé sur *le Corso*, comme le montre G. Gorani lorsqu'il se souvient de la sollicitude de sa mère à vouloir faire promener son frère Charles pour annoncer son entrée prévue dans les ordres ecclésiastiques :

¹ Voir annexe 10 : carte répertorient les axes principaux de circulation dans la ville de Milan.

² Jérôme RICHARD, *op. cit.* p. 259.

³ Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 32.

⁴ Anne-Marie DU BOCCAGE, « Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie » in *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, vol.3, 1770, p. 32.

« Aussitôt que mon frère Charles eut témoigné le désir d'être enrôlé dans la vaillante milice de Saint Ignace de Loyola, ma mère le tira du Collège des Barnabites, lui fit des habits magnifiques, le déclara époux céleste et le fit promener dans un bel équipage pendant l'espace de trois mois, toujours accompagné de personnes dont on était assurés. »¹

Toutefois, cette mise en scène permanente est de plus en plus critiquée par les hommes de lettres qui voient, dans le dressage des gestes et des manières, une parodie sociale qu'ils désirent dénoncer.² G. Gorani est de leur nombre et s'inspire, dans ses critiques, du radicalisme anti-mondain développé par les Lumières en France. Il admire par exemple J.J. Rousseau, qui dénonce les conventions abusives qui contraignent et travestissent les rapports entre les hommes.³ Lecteur de l'*Emile*, il veut également retrouver les vertus d'une nature morale et bonne.

Ainsi, la question du protocole est présente dans tous les moments de la vie de la noblesse milanaise. Elle est révélatrice de la représentation constante que doit déployer l'aristocratie lorsqu'elle s'adonne à ses plaisirs.

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoire de jeunesse...* p. 47-48

² Jacques REVEL, *op. cit. « Les usages de la civilité »...* p. 204-205

³ Jacques REVEL, *ibid.* p. 206

Chapitre 6 - La noblesse milanaise et ses plaisirs : une élite en constante représentation

Lors de son séjour à Milan, Giuseppe Gorani se mêle au reste de la noblesse milanaise et fréquente les foyers principaux de la vie mondaine. Elite en constante représentation, la noblesse se livre à des plaisirs et à des divertissements qui lui sont réservés et où se manifeste en permanence la hiérarchie et les signes du pouvoir de certains. Dans toutes ses activités, elle déploie son luxe et cherche à rivaliser en magnificence.

6. 1. La pratique de la villégiature par G. Gorani et la noblesse milanaise : un plaisir aristocratique et un instrument de pouvoir

La pratique de la villégiature est la première habitude de la noblesse milanaise. Quelque soit sa position sociale, il n'est pas concevable pour un aristocrate de ne pas posséder de résidence secondaire hors de la ville de Milan, dans un lieu amène où passer la saison chaude et où se réfugier pour avoir un peu de repos après la fatigue générée par l'exercice des fonctions administratives. Cette activité allie plaisir et devoir, se faisant également un instrument politique de domination princière.

a. La Villa Reale di Monza : Caprice fastueux de l'archiduc Ferdinand ou instrument stratégique de puissance ?

C'est durant le séjour de Giuseppe Gorani à Milan entre 1774 et 1779 que l'archiduc Ferdinand ordonne la construction de la Villa Reale di Monza. Dès 1775, le Gouverneur s'applique avec assiduité au problème de la maison de plaisance, dont il demande la construction à sa mère : « Il ne songea plus qu'à profiter des circonstances où il se trouvait, et de la faiblesse que sa mère avait pour lui. Il commença par insinuer à cette princesse qu'il serait nécessaire qu'il eût une maison de plaisance où il pût se délasser des peines de l'administration. »¹ Possédant déjà un espace de manœuvre plus large par rapport aux décisions de Vienne, il réussit à convaincre Marie-Thérèse de bâtir un nouvel édifice spécialement pour lui :

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 136.

« À cette époque il y avait à peu de distance de Milan huit superbes maisons de plaisance à vendre et la plus belle n'aurait pas coûté plus d'un million de livres du pays. [...] Mais il n'y aurait rien eu à gagner pour lui en se contentant des habitations toutes achevées. Il fallait en bâtir tout exprès à la campagne, il fallait meubler à neuf ces nouvelles habitations pour que l'archiduc pût gagner. »¹

Ferdinand choisit l'emplacement de Monza afin de souligner sa volonté d'autonomie par rapport à la centralité de Milan. À cela s'ajoutent plusieurs raisons non moins importantes : la brève distance de la capitale, la fraîcheur de l'air, l'aménité des lieux environnants, la présence d'un bourg permettant d'assurer le service de sa cour ainsi que le nombre élevé de villa nobiliaires peuplant les alentours et ceinturant dignement la villa archiducale.² G. Gorani admire la disposition du lieu : « Le terrain était spacieux sur lequel est bâtie la maison de Monza et dans la situation la plus saine, ses environs sont susceptibles de former des points de vue de la plus ravissante perspective et l'argent était à discrétion. »³ Ferdinand fait appel encore une fois aux services de l'architecte Piermarini, qui s'atèle aux travaux dès 1776.⁴

Toutefois, en raison de l'image que l'archiduc Ferdinand considère devoir se donner en sa qualité d'archiduc et de gouverneur, il transforme la villa en véritable palais de cour. Il est soutenu par Marie-Thérèse qui considère que cette résidence peut représenter le pouvoir du Prince, et indirectement, celui de la Maison Habsbourg. En effet, la villa doit s'inspirer du palais de Schönbrunn et de Versailles. Véritable résidence princière, elle est capable d'accueillir l'archiduc et sa famille ainsi que toute sa cour.⁵ En effet, une fois la construction terminée en 1780, la cour y séjourne pour de longues périodes, donnant des réceptions et exerçant les cérémonies prévues par le protocole curial.⁶ Giuseppe Gorani se montre déçu par le résultat de la construction et critique l'incapacité de l'architecte à mettre en valeur l'espace qui entoure l'édifice : « Cependant, malgré ces avantages appréciables, Pierre Marino ne sut tirer aucun parti des beautés de la nature et il parvint à ne faire qu'une maison ordinaire de campagne, très vaste il est vrai, mais à laquelle il donna la forme la moins noble et la moins

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 136.

² Mario APOLLONIO, *op. cit.* p. 14.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 140.

⁴ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 243.

⁵ Annexe 11 : Vue de la Villa Reale di Monza.

⁶ Francesco DE GIACOMI, *ibid.* p. 10.

imposante. »¹ Ce commentaire négatif peut laisser supposer une aigreur de l'auteur due au fait de ne pas avoir été convié en ce lieu. En effet, son avis s'oppose à d'autres témoignages qui révèlent une admiration pour la beauté de l'édifice, dont la disposition est faite pour la représentation publique. L'entrée du palais se réalise par une cour d'honneur élargie en place afin de mettre en valeur l'espace tout autour. De plus, la façade principale a pour but de communiquer au spectateur le sentiment d'une perfection mécanique. Imposante, elle est le symbole de la puissance et de la force du Prince. Cependant, l'ensemble monumental s'oppose au jardin, qui se privatise. En effet, d'influence anglaise dans son style, il ne reflète pas la géométrie de l'édifice, mais cherche à reproduire la nature sauvage et permet au propriétaire et aux convives d'en profiter de manière personnelle et intime.² Pietro Verri le confirme dans une lettre écrite à son frère Alessandro et datant du 1^{er} novembre 1780 : « Le palais de la Villa Royale est une entreprise imposante ; il y aura des jardins accompagnés d'eau, de canaux, de petits lacs et de petites îles, enfin, tout ce qui convient à l'Hôte Royal. »³

b. La maison de plaisance : une possession constitutive d'un art de vivre nobiliaire milanais

Dans la Lombardie autrichienne, la possession d'une maison de plaisance est constitutive d'un art de vivre nobiliaire. La mode consiste à acquérir ou bien faire construire une ou plusieurs villa qui permettent à la noblesse de surveiller ses domaines fonciers tout en se délassant des problèmes de la ville. Ainsi par exemple, la famille Gorani possède une demeure de plaisance située à Lucernate, dans la campagne lombarde « à trois lieues ouest de Milan, à un petit mille du bourg de Rho. »⁴ Elle comprend un château et des terres :

« C'est un assez grand château et un village assez considérable avec des cassines séparées du village, dont toutes les maisons étaient à mon père [...] Quoique en plaine, on y jouit de tous les agréments d'une campagne variée, puisqu'il y a de vastes prairies bien arrosées, des bosquets, des bois, des campagnes coupées par des ravins. »⁵

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 140.

² Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 18.

³ Mario APOLLONIO, *op. cit.* p. 16 : « il palazzo della Real Villa è un fabbricato imponente ; vi saranno giardini corrispondenti con acqua, canali, laghetti e isolette, insomma come conviene al Reale Albergatore. »

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 108.

⁵ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 108.

Les demeures de plaisances sont occupées épisodiquement dans le cadre de la double résidence et la noblesse s'y retire à intervalles réguliers pour gérer ses terres, pour profiter de la fraîcheur ou des plaisirs champêtres.¹ L'abbé Richard confirme cette habitude : « Dans le printemps ou l'automne il y a une multitude de châteaux et de belles maisons peu éloignées de la ville où la plupart de ces gentilshommes vont passer les beaux jours, et où ils se font un plaisir de conduire les étrangers qui y trouvent nombreuse compagnie. »² Parmi les grandes familles hospitalières il cite la princesse Trivulce, le marquis Litta, le marquis de Belgioioso ou encore la comtesse Simonetta, chez qui G. Gorani se souvient d'avoir été convié :

« Je suis arrivé à Vaprio à l'heure où la Comtesse Simonetta, qui y avait une belle maison de plaisance avec de magnifiques jardins, en sortait à pied pour faire une promenade dans les environs avec une suite nombreuse et brillante. »³

Le comte de Firmian possède lui-même une villa à Monza.⁴ Les parties de campagne de la noblesse milanaise sont fréquentes et consistent à réunir les nobles du voisinage et les amis de passage. G. Gorani est convié à celles-ci et rapporte que tout le monde s'adonne à diverses activités de plaisir en plein air telles que la chasse, les promenades à cheval ou les pique-niques. À cela s'ajoutent des activités d'intérieur qui ressemblent à celles pratiquées en ville comme les bals, les jeux de cartes ou les parties de billard.⁵ Ces séjours à la campagne sont également l'occasion de s'adonner à la galanterie et de parader comme le témoigne l'auteur :

« Des parties de campagne aux différents châteaux du Milanais, où l'on s'est de tout temps beaucoup amusé, des dîners, des bals, des théâtres, des *conversazioni*, des aventures galantes avec de belles dames, des infidélités sans nombre avec d'autres [...] Dans toutes ces occasions je n'oubliais pas de me pavaner et de montrer que je me supposais infiniment plus de mérite que je n'en avais. »⁶

¹ Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 40-41.

² Norbert JONARD, *op. cit.* p. 31.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoire de jeunesse...* p. 245.

⁴ Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 17.

⁵ Nicole CASTAN, *op. cit.* p. 435.

⁶ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoire de jeunesse...* p. 275.

Or, il faut savoir que la réception des multiples invités nécessite des résidences appropriées, à la taille imposante. Les villas possédées devant apporter également au propriétaire prestige et légitimité, elles témoignent d'une hiérarchie dans leur construction. Le confort et le luxe se retrouvent au premier plan.¹ Dans les villas les plus prestigieuses, l'apparence extérieure et la magnificence sont au premier plan, tandis que les intérieurs sont vastes mais sans beaucoup de commodité. Beaucoup comptent des salons à double étage, de spacieuses salles de compagnie et des galeries immenses pour la représentation.² C'est le cas de la maison de plaisance que possèdent les Gorani, comme le montre la description de l'auteur :

« Le palais de Lucernate est solidement bâti, mais il ne consiste que dans la moitié du plan qu'on avait formé en le bâtissant. Il y a deux côtés qui fournissent des logements vastes. Quatre grands ménages pourraient y loger fort au large et autant d'autres ménages au plein pied. [...] Dans l'intérieur du palais il y a des tableaux de prix, et enfin il y avait sous les beaux portiques quatre canons et une salle pleine d'armes antiques. »³

Les jardins entourant la demeure de plaisance sont également très soignés. Ainsi par exemple, le duc de Modène, qui réside souvent dans sa villa près de Varese possède un jardin à l'italienne qui s'étend jusqu'à une petite colline partiellement artificielle. Ce jardin délimite un espace propre au Prince qui est protégé des regards indiscrets.⁴ De même, G. Gorani décrit avec plaisir la beauté des jardins entourant la résidence de Lucernate :

« Cette maison de plaisance a des jardins fort étendus, qu'autrefois, pendant mon enfance, je vis ornés de bustes et de statues et de vases d'orangerie fort grands. Il y avait partout des pyramides, des chaises, des sofas, et des figures grotesques en buis [...] Outre les trois jardins, il y avait un joli parc au bout du grand jardin ; au milieu de ce parc coulait un petit ruisseau qui tombait dans l'Olone. »⁵

¹ Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 79.

² Michel FIGEAC, *ibid.* p. 228.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 109.

⁴ Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 18.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 108-109.

La plupart des voyageurs étrangers se montrent émerveillés face aux jardins de maisons de Plaisance. C'est le cas de l'abbé Richard lorsqu'il découvre celui des Belgiosio :

« Belgioioso, Marquisat appartenant à la maison de Barbiano, est un bel endroit. Le château est noble et bien bâti, partie à l'antiquité, partie à la moderne. Les jardins en sont vastes et bien tenus, ouverts de plusieurs grilles de fer peintes en vert, avec les ornements dorés, à travers lesquelles on aperçoit de belles eaux plates et jaillissantes. La façade du côté du jardin est moderne et d'une architecture fort ornée. Les avenues qui y conduisent sont grandes et plantées de beaux arbres. »¹

La noblesse milanaise révèle donc son attachement pour ses résidences rurales qui lui servent de séjour agréable pendant la belle saison, à cause de la propreté de ses appartements, et de l'embellissement de ses jardins. Elles sont causes de dépenses importantes, dépenses que tous les nobles ne peuvent soutenir.

c. La dégradation de l'entretien des demeures de plaisance, signe d'un appauvrissement de la noblesse milanaise

Lors des parties de campagne auxquelles il est convié, Giuseppe Gorani constate la dégradation qui touche certaines maisons de plaisance. Cette dégradation est révélatrice de bouleversements qui touchent le cadre de vie de l'aristocratie milanaise, qui ne parvient pas toujours à faire face aux dépenses. De nombreuses familles se retrouvent fortement endettées et obligées de vendre terres et résidences. Giuseppe Gorani plaint l'endettement auquel parviennent les membres de la noblesse qui ne sont pas suffisamment riches pour satisfaire leurs envies. Il en est ainsi de l'épouse de son frère et de sa famille :

« Elle est d'une famille distinguée dans l'histoire de la patrie, mais fort pauvre, parce que son père avait tout jeté en beaux coureurs, en chevaux, en équipages et dans la table. Mon frère avait été dans le cas de lui constituer une dot, car, sans cela, elle n'en aurait eue aucune. »²

¹ Jérôme RICHARD, *op. cit.* p. 193.

² Giuseppe GORANI, *op. cit.* p. 104-105.

L'auteur soutient le mouvement des Lumières qui, dans la deuxième partie du XVIII^e siècle, fait apparaître de nouveaux mots d'ordre qui sont la simplicité et la praticité. De plus en plus, le faste ostentatoire des grandes maisons de plaisance tombe dans la désuétude. De nouveaux types de demeures, aux dimensions extérieures plus modestes, apparaissent. Ces résidences s'inscrivent dans l'optique de la préservation de l'intimité, qui se diffuse de plus en plus. L'intérieur se fait ingénieux car composé de petits appartements bien disposés. Par conséquent, cette volonté d'installer des commodités dans un espace réduit s'inscrit dans une mode qui célèbre le triomphe du confort sur l'apparat.¹ Toutefois, il faut savoir que G. Gorani dénonce l'avarice de certaines aristocrates qui mènent une vie de restriction dans le privé et vont jusqu'à négliger les domaines familiaux pour ne pas dépenser de l'argent. C'est le cas de son frère Cesare, qui, ne se préoccupe pas d'entretenir la maison de plaisance familiale de Lucernate qui lui est revenue en sa qualité d'aîné :

« Depuis que mon frère César en est possesseur, son aversion pour toutes sortes de dépenses lui a fait négliger non seulement les jardins, mais les réparations dans les appartements et l'entretien des vignes, des prairies et de tout, de sorte que cette terre ne rapporte pas un tiers de ce qu'elle rapportait : toutes les chambres manquent de réparations et des meubles nécessaires. »²

Or, si l'auteur critique les dépenses outrancières de la noblesse, il considère pourtant que la tenue du rang est importante. Il méprise son frère, dont l'avarice contraint son épouse à développer d'autres vices :

« Le seul talent qu'elle possédât, c'était de tricher à tous les jeux, de bien voler dans les caves et dans les greniers de mon frère, et de s'approprier clandestinement une bonne portion dans ses récoltes de cocons... On peut, en partie, la justifier de ces vols par l'avarice extrême de son mari, qui lui refusait tout et qui ne lui donnait qu'une misère pour son *argent d'épingles*. »³

¹ Franco VALSECCHI, *op. cit. L'Italia nel Seicento...* p. 39.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 108.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 104-105.

Ainsi, la dégradation de l'entretien des demeures de plaisance est significative d'un appauvrissement plus général de noblesse milanaise, qui, désirant à tous prix masquer sa situation, s'abandonne au tourbillon des fêtes et des divertissements.

6. 2. G. Gorani et le tourbillon des fêtes et des divertissements à Milan : entre ébahissements mondains et dénonciation de stratégies politiques

Dans la seconde partie du XVIII^e siècle, la ville de Milan abrite des foyers essentiels où se déroulent les fêtes et les divertissements de la classe dirigeante. Rivalisant de magnificence, ces foyers suscitent l'ébahissement des voyageurs et notamment celui de Giuseppe Gorani. L'auteur est cependant bien conscient que les festivités servent avant tout la politique des Grands et notamment celle du pouvoir dominant autrichien, qui organise aussi bien des fêtes publiques que des fêtes privées afin d'asseoir et de renforcer son autorité en déployant toute sa puissance et sa splendeur.

a. Un aristocrate convié aux fêtes publiques et privées, activités quotidiennes et instruments de puissance de la noblesse milanaise

Les fêtes et les divertissements font partie intégrale de la vie quotidienne de la noblesse milanaise comme le témoigne la fréquentation qu'en fait Giuseppe Gorani. Quelque soit son rang, tout noble est tenu de se rendre fréquemment aux spectacles officiels. Ce sont avant tout des manifestations auliques destinées à afficher la domination du pouvoir autrichien et que l'auteur approuve, à condition qu'elles n'occasionnent pas de dépenses excessives :

« Un prince ambitieux de la gloire et de l'estime publique, doit proportionner sa dépense et ses amusements à ses moyens ; il n'obtiendrait que le plus profond mépris et la haine de sa nation, s'il la ruinait par ses profusions en fêtes somptueuses, et par une pompe fastueuse, surtout si cette nation était déjà appauvrie par les prodigalités de ses prédécesseurs et par les déprédations de leurs courtisans et de leurs ministres ; ce serait insulter à la misère publique et la faire remarquer davantage. »¹

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* p. 305.

À Milan, le palais de l'archiduc Ferdinand ainsi que la ville entière sont le cadre des spectacles de cour. Par le faste déployé, il s'agit de montrer à l'assistance toute l'élégance de la splendeur de la cour ainsi que la supériorité du pouvoir que possède le représentant des Habsbourg. Nombre de ces spectacles ont lieu dans un espace public et urbain et sont aussi bien offerts aux élites qu'au bas peuple. Il est suivi d'un cortège qui parcourt toute la ville afin de lui permettre de se l'approprier. Cette fête est l'occasion d'une transformation provisoire des espaces où elle se déroule ainsi que d'une rencontre avec le peuple milanais venu l'acclamer comme l'atteste G. Gorani :

« Jamais on avait vu une entrée aussi magnifique, car surtout depuis le moment où le jeune prince fut arrivé aux frontières de son gouvernement jusqu'à celui où il entra dans la résidence qui lui était destinée, ce ne fut qu'un concours prodigieux de monde de tout sexe et de toute condition, et de fêtes continuelles. Son entrée dans la ville de Milan était plus imposante que celle d'un vainqueur. Le prince fut accueilli d'acclamations mille fois répétées, et des expressions de l'allégresse la plus sincère. »¹

De même son union avec Marie-Béatrice d'Este le 15 octobre 1771 est suivie d'un parcours urbain particulier. Pour se rendre au Dôme afin de recevoir la bénédiction nuptiale, les époux doivent passer sous un portique érigé pour l'occasion ainsi qu'entre deux grandes ailes formées par un peuple en liesse. Le lendemain, les époux assistent à un banquet dressé tout le long du cours de la *Porta Orientale* en l'honneur de 500 nouvelles épousées de pauvre condition qui reçoivent chacune une dote de 150 livres.²

Les divertissements donnés sont également des moyens d'attirer et de retenir la noblesse milanaise à la cour archiducal. Ainsi par exemple, l'union princière de l'archiduc Ferdinand et de Marie-Béatrice d'Este est suivie de deux semaines de festivités aux cours desquelles se déroulent sans interruption des représentations théâtrales, des opéras, des concerts de musique et des bals.³ Tout au long de ces festivités, la question du protocole est essentielle et demeure omniprésente. Giuseppe Parini se charge de le montrer dans un ouvrage commandé officiellement par la cour royale autrichienne. Dans sa description des fêtes célébrées à Milan pour cette occasion, il ne manque pas d'évoquer la géométrie des

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 126.

² Carlo CAPRA, *op. cit. Il palazzo reale...* p. 34.

³ Carlo CAPRA, *ibid.* p. 34.

rituels opérés par la cour.¹ Il faut savoir que la plupart des nobles de la ville entretiennent également une vie brillante faite de réceptions élégantes et d'amusements recherchés. Ainsi par exemple, le duc de Modène organise fréquemment et à ses frais des banquets, des bals et des spectacles splendides.² Les palais sont le cadre idéal permettant le jeu exhibitionniste de la profusion et du faste. La danse tient une place privilégiée car elle est considérée comme l'art social par excellence, il s'agit de la technique corporelle qui illustre le mieux l'extériorisation des comportements.³ De même, le jeu, pratiqué de manière quotidienne, est presque assimilé à un rituel qui rythme la vie des nobles milanais. Les jeux d'adresse sont favorisés car ils sont considérés comme adaptés à l'éducation nobiliaire.⁴ Mais se sont surtout les jeux de cartes et de dés ainsi que les jeux de hasard qui sont particulièrement appréciés. G. Gorani critique l'addiction au jeu de la plupart des membres de la noblesse, qui peut entraîner les ruines :

« On joue ; d'abord ce n'est que pour passer le temps et s'amuser, mais le gain ou la perte donne de la bonne ou de la mauvaise humeur ; un premier succès flatte et en fait espérer un plus grand ; une première perte laisse l'espoir d'être plus heureux le lendemain ; le jeu devient habitude et besoin. L'intérêt qu'on y prend augmente chaque jour et devient passion, avidité, on étudie les moyens de moins perdre ou de gagner plus sûrement ; on devient fripon. »⁵

Des hommes de lettres, des voyageurs de passage, sont également conviés lors de ces soirées, afin d'égayer la société en narrant leurs aventures aux convives.

b. Entre art de cour et spectacle de la ville : L'incendie du théâtre ducal et la naissance de *la Scala*, observés par un amateur milanais

Dans ses écrits, Giuseppe Gorani démontre combien le théâtre tient une place particulière au sein des divertissements nobiliaires. Il apprécie cet art, qui dispense des bienfaits et qui polit notamment les mœurs selon lui : « Les divertissements, les spectacles, en un mot tout ce qui peut adoucir, perfectionner les mœurs et rendre la vie plus agréables, ne

¹ Francesco DE GIACOMI, *op. cit.* p. 13.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires secrets... vol. 3*, p. 182.

³ Jacques REVEL, *op. cit. « Les usages de la civilité »...* p. 197.

⁴ Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 304-305.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* p. 289.

sont point des dépenses stériles, lorsqu'elles sont faites avec intelligence sans profusion. »¹ Il critique pourtant le faste qui entoure les représentations. En effet, certains palais urbains abritent des scènes privées, tandis qu'à la campagne, les propriétaires les plus fortunés se font aménager des lieux spécifiques.² Toutefois, c'est le théâtre ducal qui est le lieu principal des retrouvailles de la mondanité milanaise. Il est situé adjacent au nouveau palais royal réalisé par l'architecte Piermarini.³ G. Gorani le décrit ainsi : « Il y avait dans le vieux palais une salle de spectacles très vaste avec des magnifiques salles et redoutes et autres dépendances aussi belles et qui étaient d'une grande circonférence. »⁴ Il confirme les propos de l'abbé Richard, qui s'y rend en 1766, pendant son séjour à Milan : « Le théâtre de Milan qui est situé au centre de la ville, à côté du palais du gouvernement, est fort grand ; il a six rangs de loges, mais il est mal orné, et serait triste et obscur, si les particuliers n'étaient pas dans l'usage de décorer l'intérieur de leurs loges qui sont d'ordinaire fort éclairées. »⁵ Ces loges peuvent être louées à l'année, comme le montre l'abbé Richard, qui les observe et qui décrit leur cherté : « Ces loges sont dispendieuses, tant pour le prix du loyer, que pour la dépense des rafraîchissements de toute espèce que l'on y présente à ceux qui s'y trouvent, aux dépens du maître. »⁶ Le théâtre ducal est un lieu de rencontre et de sociabilité et il est disposé dans ce but. En réalité le spectacle représenté sur scène ne constitue qu'un fond sonore aux conversations et un bruit presque continu qui accompagne la représentation jouée sur la scène. Il faut savoir que la noblesse ne vient pas pour entendre un opéra mais pour passer une soirée en bonne compagnie. Les loges sont aménagées pour être de véritables salons, elles sont illuminées de girandoles, ornées de glaces et environnées de canapés.⁷ Certaines loges sont louées à l'année à un prix fort élevé ce qui permet toutes les utilisations. Elles constituent des centres d'élégance, de bonne humeur et d'intrigues galantes comme en témoigne Roland De La Platière :

« Le spectacle est ouvert tous les jours, hors le vendredi, le seul jour où il y ait des assemblées (*conversazioni*). Les femmes tiennent appartement dans leur loges ; mais pour les hommes seulement ; elles se font réciproquement le *Bacia-mano*, de loge à loge, et ne s'y visitent pas ; il est même assez

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 297.

² Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 307.

³ Silvia BOBBI, *La Milano dei Fé, appalti e opere pubbliche nel Settecento*, 2006, p. 311.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 142.

⁵ Jérôme RICHARD, *op. cit.* p. 256.

⁶ Jérôme RICHARD, *ibid.* p. 256.

⁷ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 30.

d'usage que la plupart y aillent en famille. On y mange, on y joue, on y tient même jeu public, dans les unes pour la bourgeoisie, dans les autres pour la noblesse et les étrangers présentés. »¹

L'on y discute de tout et l'on commente les pièces jouées ou chantées, comme le rapporte Giuseppe De Necchi Aquila, poète milanais et noble mondain, dans une lettre écrite le 13 novembre 1779 à Milan et adressée à un ami.² Mais le but reste celui de voir et d'être vu par autrui.³

Cependant, suite à l'incendie qui se déclenche le 25 février 1776 le théâtre ducal brûle et se trouve détruit entièrement. G. Gorani rapporte l'évènement et déclare penser que l'incendie est d'origine criminelle et orchestré par l'archiduc lui-même pour ses intérêts personnels :

« Un premier dimanche de carême en 1776, à dix heures du matin, on vit cette salle incendiée de toutes parts et peu d'heures après réduite en cendre. [...] Les recherches ordonnées dans le but de découvrir les incendiaires ne furent que pour la forme. On vit clairement que la salle avait été incendiée exprès, et le public accusa hautement l'archiduc lui-même d'avoir voulu envahir le terrain de la vieille salle de spectacles et d'avoir voulu tout à la fois accélérer une partie de la succession du grand-père de sa femme. »⁴

Milan ressent immédiatement l'absence d'un siège public jugé digne des réunions mondaines et des réunions d'affaires.⁵ De multiples intérêts pour la reconstruction du théâtre proviennent des propriétaires des anciennes loges qui désirent les retrouver ainsi que du gouvernement autrichien, qui veut promouvoir sa domination sur la ville.⁶ Les directions sont données à l'architecte Piermarini pour la construction de la salle la plus vaste. Le site de l'Église supprimée de *Santa Maria della Scala* est choisi car il est situé près du centre de la ville.⁷ Roland De La Platière, en visite à Milan en 1776, rapporte ce qu'il entend à ce propos :

¹ Roland DE LA PLATIERE, *op. cit.* p. 412-413.

² Giuseppe DE NECCHI AQUILA, *Cronaca milanese in un epistolario del Settecento*, 1988, p. 1-2.

³ Voir annexe 12 : La loge, lieu d'observation.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 144.

⁵ Carlo CAPRA, *op. cit. Préface à la Storia di Milano...* p. XXIV.

⁶ Silvia BOBBI, *op. cit.* p. 315.

⁷ Silvia BOBBI, *op. cit.* p. 316.

« Cette salle de spectacle sera magnifique : on en a baraqué très promptement une assez vaste, à quatre rangs de loges, où l'on joue actuellement. Celle que l'on construit en aura six. Les loges appartiendront à ceux aux frais de qui s'élève cet édifice par souscription : ce seront des propriétés héréditaires, moyennant encore une somme annuelle, et l'entrée à chaque fois. De cette façon les choses vont vite, en moins de deux ans, à compter du jour de l'entreprise, on jouera dans cette salle. »¹

Malgré tout, la salle de spectacle qui est inaugurée le 3 août 1778 devient le nouveau lieu de représentation où la noblesse se rend pour se faire voir et se faire valoir.² Elle comprend six galeries de trente-six loges et peut accueillir 3600 spectateurs. Chacune de celles-ci est tapissée d'étoffes de soie ou de toiles de Vienne et décorée de miroirs et de sculptures en bois doré.³ Tous les poètes espèrent y être conviés pour faire représenter leurs pièces et les rivalités sont rudes comme se remémore Giuseppe De Necchi Aquila, homme de lettre et dramaturge milanais, dans une lettre du 13 novembre 1779 adressée à un ami :

« Le carnaval de 1776 fut suivi de l'incendie du Théâtre, dans lequel j'occupais la charge de poète. On pensa immédiatement à l'érection d'un Théâtre, et il me paraissait évident qu'à moi-même plus qu'à nul autre revenait le droit d'y exercer la même fonction. En effet les imprésarios me donnèrent, à moi et à mes protecteurs, une promesse sûre, en vue de laquelle je vivais paisiblement et tranquillement en attendant l'automne pour m'y exercer. Toutefois, Monsieur Cerini, qui ne pouvait pas ignorer mes droits, supplia tellement M. Basellino et M. le Comte Reanot Borromeo qu'ils firent rompre aux imprésarios la promesse qu'ils m'avaient donnée, et convoquèrent au Théâtre Cerini non sans l'avoir tout d'abord averti de leur engagement antérieur envers moi [...] »⁴

¹ Roland DE LA PLATIERE, *op. cit.* p. 410-411.

² Annexe 13: Vue extérieure du théâtre de la Scala.

³ Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 155-156.

⁴ Giuseppe DE NECCHI AQUILA, *Cronaca milanese in un epistolario del Settecento*, Milano, 1988, p. 2, « Nel Carnevale del 1776 segui l'incendio del Teatro, in cui io coprivo la carica di poeta. Si penso subito all'erezione di un Teatro interinale, e a me piu che ad ogni altro sembrava militasse la ragione di esercirvi la stessa incombenza. In fatti gl'Impressari ne diedero a me, ed a miei protettori sicura promessa, in vista della quale io viveva quieto, e tranquillo aspettando l'autunno per esercitarmi. E quando il Signore Cerini, che non poteva ignorare i miei diritti, tanto si adopro presso il Signore Basellino, ed il Signore Conte Renato Borromeo, che ruppero gli impressari la fede data a me, e chiamarono al teatro il Cerini non senza prima avvertirlo del loro previo impegno con me [...] »

Par conséquent, un théâtre peut être vu comme un lieu déterminant pour l'acquisition d'une réputation, du prestige et du pouvoir.

c. Le rejet d'une société élitaires aux mœurs étroitement contrôlées par l'Église

Giuseppe Gorani démontre tout au long de ses *Mémoires pour servir l'histoire de ma vie* un rejet pour le contrôle étroit opéré par l'Église sur les mœurs de la haute société milanaise. Celle-ci surveille attentivement l'attitude de la noblesse et veille à maintenir en permanence son influence afin d'empêcher les mœurs de dévier vers la corruption. L'auteur critique l'attachement hypocrite que certains membres de sa famille dédient à la religion et à l'Église. S'ils se montrent entièrement soumis aux ordres de celle-ci en apparence, ils n'hésitent pas à se comporter en mauvais chrétiens en cachette. C'est le cas de son propre frère, pour qui l'argent compte plus que l'amour fraternel :

« Malheureusement pour moi, plusieurs de mes parents appartenaient à cette classe de faux dévots qui servaient l'enfer tout en affectant de servir Dieu. Parmi eux, mon propre frère César a toujours tenu la première place, et cet homme, ne passant jamais un seul jour sans entendre trois Messes et sans assister à deux ou trois grandes Bénédiction, méditait sans cesse, en se promenant dans toutes les églises, des projets pour me perdre, dans l'espérance de recueillir tout seul l'héritage de mes pères. »¹

Le pouvoir religieux se trouve même présent au sein du palais de l'archiduc Ferdinand à travers les membres de l'ordre des Jésuites, qui occupent des postes de choix à la cour : « Des ex-Jésuites accoutumés à contrefaire tous les personnages, jouaient aussi un rôle très important à cette cour de Milan. L'un d'eux était le premier précepteur des enfants ; d'autres avaient d'autres emplois et inspections, ou des commissions secrètes. On aurait pu former un collège ou une maison professe, tant il y en avait [...] Ainsi Joseph II n'eut pas tort de dire que la cour de son frère Ferdinand n'était qu'une maison professe de Jésuites. »² Ils sont soutenus dans leurs actions par le prince Albani, membre de la haute noblesse et cousin de l'archiduchesse Marie-Béatrice d'Este. G. Gorani tire un portrait assez sombre de cet homme très pieux mais à l'esprit obscurci par l'Église :

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 119.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 178.

« En sa qualité de prince romain, de neveu de deux cardinaux et de petit neveu d'un pape, le prince Albani avait une prévention extrême pour tout ce qui émanait de la cour de Rome. Les moindres plaisanteries sur les momeries romaines excitaient sa pieuse colère. Malheur à ceux qui se faisaient connaître pour ne pas partager ses opinions, il saisissait toutes les occasions pour les persécuter autant qu'il pouvait. »¹

Toutefois, G. Gorani révèle que l'Église détient un pouvoir de moins en moins étendu. Joseph II lui-même lance une série de réformes dans son empire afin de réduire sa puissance et en 1773, le Pape Clément XIV se voit contraint de supprimer l'ordre des Jésuites. Par conséquent, la perte lente de son influence fait que l'Église peut de moins en moins empêcher la noblesse de se conduire de manière libertine. Les plaisirs auxquels se livre la haute société dévient souvent vers un désordre et une débauche outrancière. D'après Alessandro Verri, la corruption de la noblesse vient de l'interdiction qui lui est faite de travailler :

« De là vient que les mœurs se corrompent par l'oisiveté, que l'esprit de patriotisme s'anéantit et que l'inquiète activité de quelques uns, n'ayant pas d'autre emploi, se tourne vers le jeu, la licence et vers n'importe quelle autre dissipation, et de là vient que la classe des nobles forme un peuple oisif et blasonné. »²

En effet, comme les postes dans la haute administration sont peu nombreux, la vie mondaine demeure la principale occupation de la noblesse milanaise. Cette classe apparaît de plus en plus comme une classe parasite et moralement condamnable par ses excès, son besoin incessant de divertissements et son culte du plaisir.³ Toutefois, G. Gorani explique que tous les membres de la noblesse ne s'abandonnent pas à la luxure et aux dépenses outrancières mais peuvent tout de même rencontrer des malheurs, comme c'est le cas de ses parents :

« Mon père n'était pourtant ni un dévot ridicule ni un libertin. C'était un de ces êtres rares alors dans Milan. Il avait passé sa jeunesse en des occupations très louables et en étudiant les lois et les affaires. Il était si éloigné de tous les vices qu'il avait conservé son innocence. La femme,

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 180.

² Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 28.

³ Norbert JONARD, *ibid.* p. 30-31.

qu'il avait épousée, n'aimait pas non plus les dissipations d'une vie galante ; elle ne fréquentait ni le théâtre ni les assemblées, et ne s'occupait, dis-je, que de dévotions. Néanmoins, mon sort et celui de mes frères et de mes sœurs ne fut pas moins déplorable que celui de la plupart des autres jeunes gens de notre classe. »¹

Ainsi, bien qu'il y ait de rares exceptions, la plupart des membres de la noblesse s'abandonne aux fêtes et aux divertissements, s'enfonçant dans des plaisirs présents dans la ville entière.

6. 3. Giuseppe Gorani et le rejet du faste et du plaisir étendus à la ville entière

La recherche du faste et du plaisir qui caractérise la noblesse au XVIII^e siècle s'étend à la ville entière de Milan. L'aspect de la capitale lombarde ainsi que les institutions et les foyers de sociabilité qu'elle abrite en sont imprégnés et suscite l'admiration des voyageurs comme le témoigne le comte Louis-Henri de Vienne, en séjour dans la capitale lombarde en 1774 : « Je ne puis cependant me dispenser de dire encore ici que Milan est une des plus grandes et des plus belles villes de l'Italie ; c'est peut être même celle qui offrirait plus d'agrément à un étranger qui voudrait y faire quelque séjour. »² D'après Giuseppe Gorani, la magnificence déployée se transforme pourtant souvent en simple artifice et enlève toute authenticité, toute distinction à cette ville.

a. Une critique des dépenses imposées par les Habsbourg pour la restructuration de la ville de Milan

Dans ses écrits, G. Gorani critique les dépenses outrancières imposées par les Habsbourg pour la restructuration de la ville de Milan. Le but du pouvoir autrichien est d'imposer sa marque à l'architecture et à l'urbanisme. Afin de bien consolider leur notoriété, les souverains autrichiens ouvrent une période d'expansion et de modification urbaine dans toute la Lombardie et tout particulièrement dans la capitale, qui change presque entièrement d'aspect. Un mécénat impérial commence à imprégner de plus en plus la ville afin de contribuer à l'affirmation de l'autorité et de la grandeur du pouvoir autrichien.³ Milan

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 28.

² Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 9.

³ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 165.

acquiert également une nouvelle grandeur face à l'érection de nouveaux palais, à la restructuration des façades des édifices et des rues principales et à l'aménagement des places.¹ Giuseppe Gorani rapporte que c'est l'archiduc Ferdinand qui œuvre en grande partie pour les restructurations de la cité ; c'est par exemple lui qui installe des espaces verts afin de l'embellir :

« La ville de Milan manquait de promenades ; elle n'avait ni parc, ni jardin public. L'archiduc sentit qu'il fallait qu'une ville si grande et si riche eût ces sortes d'agréments, et certes on lui doit savoir gré d'avoir eu cette pensée, qui eût été encore plus digne de nos éloges s'il n'avait songé qu'au plaisir de la nation. »²

Toutefois, G. Gorani critique le manque de goût de Ferdinand ainsi que les dépenses folles mises en place expressément à ce sujet. Il commente par exemple la construction du nouveau jardin public³ : « Le jardin public était petit et mal dessiné ; le soi-disant parc n'en sera jamais un, si on ne lui donne pas plus d'étendue ; car celui que l'archiduc avait fait exécuter, pouvait à peine suffire pour un particulier aisé. »⁴ De même, d'autres initiatives ayant pour but la sécurisation et la transformation de certains quartiers labyrinthiques de la ville coûtent très cher au Gouverneur :

« L'archiduc voulut avoir la gloire de donner à la ville de Milan l'agrément d'avoir ses rues illuminées la nuit. Cela était juste et admirable et un des objets les plus intéressants d'une police bien entendue. L'entreprise coûta beaucoup d'argent dont les trois quarts furent pour la caisse de ce prince gouverneur. On agrandit les bastions de la Porte Orientale, et cet agrandissement rapporta encore des sommes considérables à notre administrateur et capitaine général. »⁵

Ainsi, la politique de valorisation urbaine qui est entreprise permet de mettre une empreinte impériale sur la ville mais aussi et surtout d'attirer les voyageurs étrangers.⁶ Par ces bouleversements, Milan devient, contrairement au début du siècle, une étape importante

¹ Annexe 14 : Aménagements urbains de la ville de Milan.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 148.

³ Annexe 14 : Aménagements urbains de la ville de Milan.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 150.

⁵ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 150.

⁶ Silvia BOBBI, *op. cit.* p. 331.

du voyage en Italie. Les étrangers montrent leur enthousiasme face à l'effervescence et aux transformations de la ville. G. Gorani s'oppose pourtant à la grande partie des avis et montre une déception pour la nouvelle allure de la cité, dont le manque de beauté vient selon lui du mauvais goût de l'architecte Piermarini qui est engagé pour la plupart des projets :

« La ville de Milan aurait aussi considérablement gagné dans sa forme extérieure, elle se serait infiniment plus embellie, par des bâtiments de la plus noble architecture pendant le ministère du comte de Firmian, si l'archiduc n'avait point tergiversé la nation pour son dégoût dépravé et par la prévention vandale pour le génie et les talents du dessinateur d'arabesques que le grand-maître de l'archiduchesse son épouse a envoyé de Rome. Comme on a beaucoup bâti dans ce temps, si ces édifices eussent été exécutés par concours, ainsi que la nation le désirait, Milan serait devenue une des plus belles villes de l'Europe. »¹

En effet, Pietro Verri, dans la *Storia di Milano* (1797) explique que Permarini se retrouve chargé de la direction de la construction des édifices les plus importants de la ville.² L'avis de G. Gorani est partagé par Roland De La Platière, qui se montre déçu par la ville lorsqu'il la visite :

« Les rues, seules promenades où les voitures puissent se croiser, sont toutes, à l'exception de trois ou quatre, fort étroites, mal alignées, pavées en cailloux mêlés de pierre de taille, et par bandes dans leur longueur. Il y a peu d'édifices remarquables après le Dôme ; les palais sont épars ; point de grandes places, très peu d'autres ; aucune de régulière, point de fontaines, point d'autres abris que quelques mûriers sur un bout de rempart. Toutes les fermures des boutiques, des maisons, même des palais les plus magnifiques, sont en planches unies, de sapins des montagnes voisines. Elles ressemblent à des portes d'étables : mais les palais sont toujours

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 206.

² Pietro VERRI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 455, « Sono opere di Permarini la regia ducale corte, la real villa di Monza, il compimento del palazzo di Brera, il monte di Santa Teresa, il nuovo gran teatro costruito dove esisteva la collegiata della Scala, di cui ritenne il nome, compito nel 1778, e l'altro della Canobbiana, aperto al pubblico nell'anno seguente. »

ouverts ; et les boutiques n'ont mauvaise grâce, que quand elles sont fermées. »¹

Toutefois, G. Gorani n'évoque pas le fait que c'est également en tant que ville du Dôme, ville sacrée, que Milan suscite l'admiration des voyageurs étrangers. Or, L'abbé Coyer affirme que « ce qui décore la ville, ce sont les Églises et les couvents. Vous n'entendez que prières, chants, processions, pèlerinages, musique. »²

b. La déception d'un homme de lettres envers la frivolité de nombreux salons milanais

Lors de son séjour à Milan, Giuseppe Gorani redécouvre les salons tenus par la noblesse milanaise, dont il accepte parfois les invitations, afin de ne pas se faire oublier de la haute société. Cependant, dans ses écrits, il révèle une déception majeure pour la frivolité qui touche la plupart d'entre eux d'après lui. Ces salons sont avant tout des lieux de divertissement qui répondent à la quête de plaisir de la haute société milanaise et auxquels l'auteur ne peut se rendre souvent, faute de ne pouvoir donner d'invitation en retour en raison de sa situation familiale et financière.³ Jouant sur les apparences, les salons milanais suscitent l'admiration des voyageurs étrangers quand ils observent la fréquence des réunions mondaines. Les salons sont particulièrement appréciés car s'ils imposent une certaine forme de cérémonial, ils laissent tout de même la place à de grandes libertés.

Cependant, Giuseppe Gorani, en raison de son amour pour le monde des lettres, déplore la rareté des conversations sérieuses dans les salons. En effet, les discussions de ce type ne durent pas longtemps car elles finissent souvent par ennuyer les individus les plus superficiels qui préfèrent les discours légers.⁴ Par conséquent, peu de salons constituent des centres intellectuels. Toutefois certains membres de la noblesse prennent l'habitude, lors des réunions, de convier des hommes de lettres et des artistes. Ils se montrent ouverts à la culture sous toutes ses formes car tous les sujets sont évoqués avec beaucoup de civilité et de tolérance. Ainsi par exemple, Giuseppe Gorani cite le salon de la comtesse Borromeo :

¹ Roland DE LA PLATIERE, *op. cit.* p. 404.

² Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 14.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 204.

⁴ Sabina CERATO, *op. cit.* p. 80.

« Quelques talents rares pour son sexe, et plusieurs imprudences placèrent cette dame au rang des femmes célèbres. Ses correspondances avec plusieurs souverains, mais surtout avec les gens de lettres, lui ont fait une réputation qu'elle a méritée en partie. Le célèbre Valisnieri fit un voyage à Milan exprès pour s'entretenir avec elle sur l'histoire naturelle. »¹

De plus, les structures de certains salons sont aménagées et notamment accompagnées de bibliothèques. La lecture tient une place fondamentale dans ces réunions et la conversation et les échanges sont les principales activités entretenues. En effet, ces réunions permettent la diffusion des idées et des nouvelles. Les convives opèrent également des lectures collectives et commentent ou organisent ensemble des débats sur certains passages plus ou moins appréciés.

c. Giuseppe Gorani et le refus de la vie mondaine. Une mort sociale ?

Tout au long de ses écrits, Giuseppe Gorani évoque le malaise qu'il éprouve dans la fréquentation de la haute société milanaise : « Pendant que j'étais animé de ces pensées, j'approchais de Milan, et cette idée que, dans peu d'heures, j'y entrerais, me fournissait des pensées encore plus douloureuses. Je ne voyais, dans cette ville où je pris naissance, que des gens jouissant de mon humiliation, de mon accablement, de mes disgrâces. »² L'auteur se montre lassé par les commérages, les moqueries et les propos railleurs que suscite la disgrâce royale lancée par la cour de Vienne contre lui en 1767. De plus, sa situation personnelle et notamment la guerre livrée à son frère aîné le poursuivent où qu'il se rende et contribue à augmenter son mal être. Dans une lettre datant de 1777, il livre ses sentiments à son interlocuteur et ami, Pietro Verri, et dévoile son impression de l'aversion de nombreux Milanais à son égard. Cette lettre traduit sa tristesse immense de ne pas être estimé à sa juste valeur. Il révèle un amour-propre blessé et déclare vouloir faire ses adieux à sa patrie, qu'il considère comme viciée et livrée aux intrigues.³ Ses diverses expériences lui font découvrir l'importance de l'argent dans une société où compte uniquement la fortune tandis que d'autres qualités comme un esprit brillant, le courage, l'amitié ou la prestance physique ne

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires secrets...* p. 227.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 157.

³ ADEMOLLO, « Il conte Giuseppe Gorani e i suoi recenti biografici » in *Rivista europea rivista Internazionale*, volume XIV, 1879, p. 71.

suffisent pas à se faire une place au sein du pouvoir ni même une réputation en tant que lettré.¹

Giuseppe Gorani montre également une aversion, voire un véritable dégoût pour la politique absolutiste menée par le pouvoir autrichien dans sa patrie. Par ses critiques, il se crée de nombreux ennemis qu'il n'ose affronter publiquement : « Instruit de toutes ces circonstances fâcheuses, je m'en laissai intimider au point de ne pas me montrer à Milan, afin de ne pas mettre mes ennemis en action contre moi. »² Toutefois il est conscient que son absence des foyers de sociabilité milanais peut équivaloir à une mort sociale. Il montre son admiration pour les membres de la noblesse qui parviennent à ne pas être influencés par la vie mondaine mais préfèrent mener une vie tranquille et honnête :

« Mais j'estime et révère beaucoup le Grand qui quoique entouré de flatteurs, se montre sensible aux maux d'autrui, et qui capable d'amitié, de sincérité, de bienfaisance, se plait à l'étude, n'emploie ses richesses, son crédit qu'à encourager et récompenser le mérite, et qui est absolument incorruptible. »³

Ainsi, ennuyé de tout, malheureux parmi les Grands, c'est avec une détermination farouche que G. Gorani décide de se consacrer au monde des lettres afin de dénoncer publiquement la haute société milanaise ainsi que la politique qui est à la tête du de l'État de Milan. C'est avec une joie profonde qu'il découvre ne pas être le seul dans cette situation et qu'il s'allie à d'autres membres de la noblesse éclairés qui, comme lui, veulent dénoncer les travers politiques, économiques et sociaux qui affectent le peuple de la Lombardie.

¹ Felice CALVI, *Il patriziato milanese*, 1970, p. 81.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 17

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* p. 353

Partie 3

-

**Giuseppe Gorani un homme de lettres éclairé en rupture
avec son temps ?**

Les années passées à Milan entre 1774 et 1779 sont l'occasion pour Giuseppe Gorani de parfaire une formation culturelle initiée durant ses voyages en Europe. Il découvre avec aversion une ville qui lui paraît superficielle de prime abord, car férue de mode et avide de suivre les goûts parisiens ou viennois. Toutefois, il s'aperçoit avec étonnement et enthousiasme de vivre dans une cité ouverte au cosmopolitisme, où les voyageurs circulent librement grâce à la paix qui s'est instaurée en Europe depuis le milieu du siècle et à la fin de la Guerre de Succession d'Autriche. Milan devient une étape essentielle du Grand Tour, phénomène par lequel les élites complètent leur formation en visitant les grandes capitales européennes et, notamment, italiennes. Nombre de voyageurs éclairés font escale à Milan le temps de rencontrer les hommes des Lumières milanais. Giuseppe Gorani est le premier d'entre eux. Comment l'auteur s'est-il peu à peu formé à la philosophie éclairée ? Excédé par les vices du régime politique qui gouverne sa patrie, haïssant la classe dirigeante soumise à une stricte hiérarchie et aux privilèges, il se met à fréquenter des salons tenus par des hommes de lettres déçus du gouvernement de leur État et connaissant un profond mal être face aux traditions sociales. À leur contact, il se penche sur des sujets chers aux philosophes des Lumières ; il étudie la société et se montre désireux d'en révéler publiquement les faiblesses, persuadé que la nature d'un gouvernement peut être essentielle pour le bonheur du peuple qu'il gouverne. Car le peuple, catégorie aux contours flous et mouvants, devient peu à peu le centre principal de ses réflexions. Intrigué, il parvient difficilement à en donner une définition exacte car dans la société d'Ancien-Régime fondée sur le privilège, seuls la noblesse et le clergé comptent juridiquement. Dernier échelon de l'échelle sociale, le peuple comprend tous ceux qui ne sont pas nobles ou clercs, c'est à dire la majeure partie de la population. En quoi G. Gorani est-il allé plus loin que ses compatriotes dans la dénonciation de la situation politique, économique et sociale de l'État de Milan ?

Chapitre 7 - Une lente initiation à la culture éclairée et au statut d'homme de lettres

Au XVIII^e siècle, la ville de Milan possède une vie intellectuelle bien plus intense qu'au siècle précédent. C'est dans cette ville, où Giuseppe Gorani séjourne entre 1774 et 1779, qu'il s'initie lentement, grâce à ses études, ses fréquentations et ses lectures, au statut d'homme de lettres célèbre dans la « République des Lettres » européenne.

7. 1. Une formation culturelle issue de l'Europe éclairée

Dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire de ma vie* ainsi que dans plusieurs autres de ses écrits, Giuseppe Gorani évoque sa lente formation intellectuelle, réalisée au gré de ses voyages, de ses rencontres et des nombreuses lectures entreprises. Il s'agit d'une éducation issue de l'influence profonde de la philosophie des Lumières et des hommes de lettres éclairés. C'est à Milan qu'il parachève son éducation. La ville occupe en Italie une place particulière car l'absence d'une cour souveraine et centralisée et la présence d'un polycentrisme de foyers de sociabilité stimulent le développement intellectuel de la classe dirigeante.¹

a. Un Milanais portraitiste de sa ville, une cité culturelle au siècle des Lumières

C'est lorsqu'il séjourne à Milan entre 1774 et 1779 que Giuseppe Gorani fait ses premiers pas en tant qu'homme de lettres. Il retrouve la cité culturelle qu'il a quittée bien des années plus tôt. Ouverte aux idées éclairées, la ville est en pleine mutation durant son séjour. En effet, le dédain du pouvoir autrichien pour le monde des lettres et des sciences ainsi que le manque d'intérêt de l'archiduc Ferdinand pour ce domaine sont présents :

« Les princes autrichiens, plus occupés dans tous les temps de l'agrandissement que de la prospérité de leur Empire, n'ont jamais regardé les lettres que comme un objet inutile à leur ambition, et ont fini par les mépriser entièrement. Si quelques savants sont parvenus dans les États

¹ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 34.

d'Autriche à des charges, à des dignités, ils n'ont dû cette faveur qu'à des circonstances particulières, et jamais à leurs lumières [...] »¹

L'auteur voue à l'exécration les princes et les ministres qui s'adonnent au despotisme et condamnent la culture éclairée.² Par conséquent, il se montre étonné et réjoui quand il constate qu'un mécénat brillant, c'est à dire la protection des talents et la détention des signes artistiques, est présent. Ce mécénat est avant tout opéré par des hommes de pouvoir et des passionnés d'art tels que le comte de Firmian, qui possède de grandes collections privées afin de faire briller son nom : « Jamais ministre d'état n'a plus ambitionné la réputation d'homme de lettres, de savant et de connaisseur éclairé dans les beaux arts dont il s'érigea en mécène. Mais il semblait ignorer que le vrai mérite est modeste... »³ Malgré ces faiblesses, G. Gorani révèle que le ministère de Firmian est remarquable car il a œuvré pour le fleurissement des lettres et des sciences en Lombardie.⁴ Il devient un véritable médiateur du goût entre Milan et Vienne, comme le montre l'auteur :

« Les hommes les plus distingués dans les sciences et les lettres pendant le siècle dix-huitième appartiennent à cette époque [...] Presque tous ces hommes qui se sont alors distingués, auraient probablement croupi dans l'inertie et seraient relégués dans la classe des gens ordinaires s'ils n'avaient pas eu le moyen d'intéresser en leur faveur un mécène puissant et éclairé qu'ils ont prôné et qui à son tour en a récompensé un très grand nombre. Le comte de Firmian, aimant les lettres, les sciences et la véritable philosophie, avide de tous les genres d'illustrations et principalement de celle qui tient aux connaissances acquises par les études, s'empara avec empressement de cette heureuse disposition des esprits tournés vers le progrès des sciences, des lettres et des arts [...] »⁵

De plus, les nécessités « politiques » de la magnificence auxquelles les Grands sont confrontés leur impose de s'adonner également au mécénat.⁶ Ainsi par exemple, de nobles familles telles que les Pertusati, les Pozzobonelli, les Arconati réunissent des collections d'art

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* p. 274.

² Carlo CAPRA, *op. cit. « Préface », Storia di Milano...* p. IX.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 104.

⁴ Aurora SCOTTI, *Lo stato e la città, Architetture, istituzioni e funzionari nella Lombardia illuminista*, 1984, p. 287-290.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 188.

⁶ Michel FIGEAC, *op. cit.* p. 64.

qui attirent les voyageurs étrangers dans le cadre de l'aspect mondain du voyage entrepris. Des bibliothèques et des cabinets de curiosité s'ouvrent de plus en plus. Ainsi par exemple, le comte de Firmian, aimant les sciences, les lettres et les arts, œuvre pour l'enrichissement de l'université de Pavie et de la grande école de Brera à Milan et contribue à faire « enrichir ces institutions de belles collections, de cabinets de physique et d'histoire naturelle, d'observatoires d'astronomie, de laboratoires de chimie, de bonnes bibliothèques et de jardins botaniques. »¹ En effet, Giambattista Biffi, qui visite Brera, montre son émerveillement dans une lettre adressée à un ami, Giuliano Vacchelli, le 20 septembre 1776 : « Hier je fus avec le comte Verri à Brera et parmi les choses que je visitais me firent grand plaisir l'école des ornements et l'académie du nu, salle immense pleine de plâtres, où se retrouve la grandeur des statues les plus parfaites qui sont connues au monde : la *Flora*, l'*Apollon*, la *Venus*, le *Gladiateur* me parlent autant que peuvent parler les originaux situés aux *Campidoglio*, au *Belvedere*, dans la *villa Farnese* et à Florence. »²

La paix durable qui s'est instaurée en Lombardie depuis 1748 a permis un renouvellement des esprits, comme le montre Giuseppe Gorani qui déclare que : « pendant cette belle époque, tous les talents ont été excités, invités, provoqués, électrisés, magnétisés, et quelques uns comblés de biens, de considération et d'honneurs. »³ Ils entretiennent un rapport mitigé, fait de collaboration et de rivalité, avec le gouvernement central. Les hommes de lettres ayant chanté les louanges d'hommes de pouvoir sont conviés à participer à l'administration de l'État. Le comte de Firmian, par exemple, offre : « des places, des emplois, et des pensions, on en vit figurer dans les différentes parties de l'administration, on vit les plus marquants et surtout ceux qui lui avaient dédié leurs ouvrages et chanté ses louanges, comblés de gratifications. »⁴ Les réformes administratives imposées par le pouvoir autrichien entraînent les réflexions et les discussions d'hommes de lettres éclairés qui désirent examiner la situation locale avec soin et appliquer les idées éclairées du siècle dans leur État. Conviés par le gouvernement à donner leurs avis, ils expriment les exigences idéologiques des Lumières.

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 168.

² Giambattista BIFFI, *op. cit.* « Viaggio in Piemonte e parte della Francia. 1776. Lettere a vari amici » in Franco VENTURI, *Illuministi italiani, III. Riformatori lombardi...* p. 405.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 188.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 190.

b. Une éducation éclairée fondée sur la raison et réalisée au contact du livre

La passion de Giuseppe Gorani pour la lecture joue un rôle immense dans sa formation intellectuelle. Cette passion est née grâce aux cercles de sociabilité éclairés qu'il a fréquentés pendant ses voyages en Europe. En effet, il faut savoir qu'au XVIII^e siècle, le livre devient un compagnon privilégié de l'homme éclairé. Lu en silence, souvent possédé par plus d'individus et en plus grand nombre, il est inscrit au centre de la formation de la plupart des membres de la noblesse.¹ Le livre fait également partie intégrante de la sociabilité cultivée, mondaine ou amicale. Ainsi par exemple, l'auteur révèle que, pendant la Guerre de Sept ans (1756-1763) à laquelle il prend part, sa captivité dorée à Berlin en 1760 lui permet de fréquenter pour la première fois le salon tenu par une comtesse de B... (il ne livre pas son nom). Dans le cercle de cette comtesse, épouse d'un Général prussien, la lecture se faisait souvent à haute voix, entre les participants.² C'est autour du livre, discuté et prêté que se constituait la sociabilité intellectuelle. C'est notamment grâce à la rencontre de cette comtesse que la vaste bibliothèque intellectuelle de G. Gorani peut être reconstituée. Grâce à l'amitié qui les a unit, elle est devenue sa bienfaitrice et a accepté de lui donner une véritable éducation éclairée :

« S'étant donc aperçue que j'étais aussi avide d'apprendre, elle prit la résolution de profiter de mon goût pour la lecture, de ma bonne mémoire et de toutes mes autres dispositions heureuses pour faire de moi un homme de lettres. Elle me mit entre les mains du célèbre Formey, Pasteur d'une des Églises réformées françaises et Secrétaire perpétuel de l'Académie ; et ce savant respectable choisit, d'accord avec ma bienfaitrice, les maîtres qui devaient m'initier dans les différentes connaissances et dans les exercices les plus convenables à un jeune homme d'une bonne famille. »³

La formation qu'a reçue G. Gorani est fondée sur la raison et allie les lettres et la science. Le jeune homme a découvert les auteurs grecs tels qu'Hérodote, Platon ou Xenophon et les auteurs latins comme Tite-Live ou Plaute, qui lui ont permis d'acquérir une première formation philosophique. Il admire leur pensée politique dont il se sert par exemple pour

¹ Roger CHARTIER, « Les pratiques de l'écrit » in *Histoire de la vie privée, vol. 3 De la Renaissance aux Lumières*, 1986 p. 135.

² Roger CHARTIER, *op. cit.* « Les pratiques de l'écrit »... p. 147.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 178.

appuyer ses dires dans les *Recherches sur la science du gouvernement* (1784).¹ Ces lectures ont été complétées par celles des œuvres des philosophes des Lumières qui ont pour première conséquence d'éloigner de son esprit l'emprise de l'Église :

« Cette nouvelle éducation produisit en moi les meilleurs effets, car elle grava dans mon cœur une religion éloignée de toute espèce de superstition. Mes amis bohêmes et hussites m'avaient déjà fortement ébranlé, mais l'instruction reçue à Berlin me donna de vrais principes. Oh, que je voulais du mal à ces fous qui, dans mon pays natal, prononçaient si légèrement la damnation éternelle de tous ceux qui ne pensaient pas comme eux ! »²

Par conséquent, les lectures et l'éducation reçues par G. Gorani dans sa jeunesse ont contribué à éloigner de lui toute superstition. C'est toutefois la découverte et la rencontre des philosophes des Lumières qui bouleverse à jamais la vie de l'auteur et lui donne le désir de devenir un homme de lettres

c. Un homme de lettre influencé par les philosophes des Lumières

Lorsque Giuseppe Gorani revient à Milan en 1774, c'est avec la décision de devenir à son tour un homme de lettres éclairé. Il retrouve une ville profondément empreinte de culture française. Cette culture marque sa présence dans tous les aspects de la vie nobiliaire, c'est-à-dire aussi bien dans la cuisine que dans la mode vestimentaire et dans les pratiques de la mondanité. Toutes les cours et tous les salons prennent modèle sur la vie parisienne et versaillaise.³ Le jeune homme lui-même adhère à cette culture, qu'il a découverte quelques années plus tôt en Prusse au contact de la comtesse de B... Cette dernière, initiée à la philosophie des Lumières était l'amie d'hommes de lettres éclairés tels que Maupertuis (1698-1759) : « Elle tenait de Maupertuis l'amour qu'elle avait pour les sciences et les progrès qu'elle y avait faits. »⁴ En effet, la philosophie qui se développe dans les salons est un passe-temps intellectuel, un jeu de société permettant aux nouvelles idées de se diffuser. La comtesse lui a ouvert sa bibliothèque et lui a permis ainsi de lire et d'étudier les

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* p. 284-285.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 178.

³ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 84-87.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires de jeunesse...* p. 175.

œuvres des Encyclopédistes français tels que Rousseau ou Helvétius.¹ L'admiration que le jeune homme a éprouvée à ces lectures a été suivie d'un désir de rencontre : « Amateur passionné des lettres, des sciences, des arts et surtout de la philosophie, je devais naturellement désirer de contempler de près tous ces hommes qui se distinguaient par leurs écrits. » Ce désir s'est matérialisé par un voyage réalisé à Paris en 1767 afin d'accomplir une mission pour la cour de Vienne.² Dans la capitale française, il a fait la rencontre des hommes de lettres qui suscitaient son admiration : « Je pus donc jouir de la vue « béatifique » de D'Alembert, de Diderot, d'Helvétius, de l'Abbé de Mably, de l'Abbé de Condillac son frère, de Marmontel et de tous les autres personnages célèbres qui me paraissaient alors éclairer le monde par leurs ouvrages et par l'exemple de leur vie. »³ Il est même parvenu à se lier d'amitié avec quelques uns d'entre eux : « Je visitai maintes fois le baron d'Holbach, qui rassemblait chez lui ceux qui s'étaient le plus illustrés dans la rédaction du Dictionnaire Encyclopédique, ainsi que toutes les autres maisons fréquentées par les gens de lettres. »⁴ Il faut savoir que son voyage à Paris n'est pas exceptionnel à l'époque mais s'inscrit dans la tradition des hommes de lettres de se visiter les uns les autres afin d'échanger leurs idées. Ainsi par exemple, Paolo Frisi, homme de lettre lombard, rapporte dans son journal intime avoir lui aussi accompli un voyage à Paris afin de rencontrer les philosophes des Lumières.⁵ Il en est de même d'Alessandro Verri et de Cesare Beccaria, qui se rendent dans la capitale française ensemble, de 1766 à 1767, comme le rapporte la correspondance tenue par le premier avec son frère, Pietro Verri, demeuré à Milan.⁶

Par conséquent, lors de son séjour à Milan, G. Gorani est heureux de constater que les auteurs français qu'il vénère et qu'il lit avec « amour et reconnaissance » rencontrent la faveur de la société milanaise.⁷ En effet, la révolution spirituelle lancée par la philosophie des Lumières se fait sentir dans la ville. Cette faveur est accompagnée d'une volonté de renouveau, de révolte contre le passé et de révision des valeurs traditionnelles.⁸ Ainsi par exemple, Pietro Verri, lassé des frivolités salonières milanaises, s'attache profondément à la culture des Lumières qu'il découvre au contact de la duchesse Serbelloni.⁹ Bien que la

¹ Mario APOLLONIO, *op. cit.* p. 73.

² F. CUSANI, « Il conte Giuseppe Gorani, Cenni biografici », in *Archivio Storico Lombardo*, V, 1878, p. 626.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 80.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 81.

⁵ Paolo FRISI, *op. cit. « Diario »*, in Franco VENTURI, *Illuministi italiani, III, Riformatori lombardi...* p. 305-310.

⁶ Pietro VERRI et Alessandro VERRI, *Voyage à Paris et à Londres 1766-1767*, 2004, (1^{er} ed. 1980).

⁷ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 81.

⁸ Franco VALESCCHI, *op. cit. L'Italia nel Seicento...* p. 223.

⁹ Calogero COLICCHI, *op. cit.* p. 38.

censure soit encore imposée par le pouvoir dominant, la circulation des livres se fait de plus en plus diffuse parmi les membres de la noblesse. Les lectures sont diverses et variées, n'hésitant pas à se faire libertines et frondeuses, telle que le montre la possession de l'*Encyclopédie* (1751-1772) qui apparaît notamment dans de nombreuses bibliothèques éclairées.¹ De plus, l'ouverture de la culture milanaise sur le monde extérieur s'opère de plus en plus grâce à la diffusion des livres étrangers dans le monde savant mais aussi dans le monde plus large de lecteurs qui se tiennent au courant de ce que publient les journaux.

Ainsi, le séjour à Milan est également l'occasion pour G. Gorani de se consacrer à l'écriture. Cependant, afin de recevoir de précieux conseils, il visite de manière fréquente les membres de l'ancienne *Accademia dei Pugni*, hommes de lettres milanais et qui sont ses amis personnels.

7. 2. Un homme de lettres profondément influencé par la fréquentation des hommes de lettres éclairés italiens

Le séjour entrepris par Giuseppe Gorani à Milan entre 1774 et 1779 est essentiel dans la vie de l'auteur car il marque la rencontre de nombreux hommes de lettres éclairés vivant en Lombardie et dont la pensée et les écrits ont une réputation européenne. Leur fréquentation bouleverse et influence profondément ses réflexions ainsi que ses écrits.

a. L'influence déterminante des hommes de lettres lombards

Lors de son séjour à Milan, Giuseppe Gorani découvre que le monde des lettres tient en réalité une place importante dans la vie culturelle de la cité : « J'aurais grand tort si je ne revenais pas sur mes pas en parlant aussi des autres savants les plus célèbres qui ont contribué à rendre la ville de Milan une des plus marquantes de l'Europe pour le zèle avec lequel on y cultivait les sciences, les lettres et les arts. »² Les hommes de lettres en désaccord avec le gouvernement sont présents dans la ville et se rassemblent souvent pour échanger leurs idées dans des salons choisis.³ Dans ces salons, si la prudence suggère d'opérer une adhésion apparente envers l'administration viennoise, les ouvrages critiques circulent pourtant secrètement. La plupart des textes exprimant un mécontentement demeurent inédits

¹ Claudio DONATI, *op. cit.* p. 52.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 194.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 190.

ou bien protégés par l’anonymat ou par les pseudonymes que se donnent leurs auteurs.¹ Ces derniers sont tenus par des membres de la noblesse qui se montrent ouverts aux idées éclairées tel que Giorgio Giulini (1714-1780) patricien milanais, comte de Vialba et de Villapivese, qui est un grand amateur de théâtre et de musique. Dans sa villa située à Buffarola, il rassemble souvent la fleur de la société milanaise afin de faire représenter des pièces composées par ses amis ou par lui-même et qui ont pour thème des chroniques de la vie milanaise.² Les idées des philosophes des Lumières y sont débattues au cours des conversations et des dîners. C’est par exemple le cas chez la duchesse Maria Vittoria Serbelloni ou chez Teresa Angiolini Fogliuzzi, qui accueillent des hommes de lettres parmi lesquels les membres de l’ancienne *l’Accademia dei Trasformati* occupent une place privilégiée.

L’Accademia dei Trasformati a joué un rôle important dans la formation intellectuelle de G. Gorani : « Il existait dans cette même époque fortunée de notre illustration nationale, une académie très nombreuse, que le comte de Firmian honorait de sa bienveillance, composée d’érudits et de poètes. »³ Cette académie, créée en 1743 « [...] tenait ses séances dans l’hôtel du comte Imbonati qui en était le président. La femme de ce littérateur et poète partageait ses goûts. »⁴ Le groupe qui s’y est rassemblé était majoritairement composé par des nobles et des ecclésiastiques de classe élevée mais également par des hommes de lettres appartenant à la classe inférieure et ayant de modestes conditions économiques.⁵ Leur objectif est de proposer une lecture liée aux modèles classiques de la Renaissance et à l’étude directe des auteurs antiques afin d’éliminer le modèle pastoral véhiculé par l’Arcadie. Ils ont étudié des thèmes de la vie contemporaine, se montrant ouverts de manière modérée aux idées des Lumières qu’ils ont tenté de concilier avec la tradition classique. Giancarlo Passeroni (1713-1803), ou encore Giuseppe Parini (1729-1799) poètes italiens, en ont été des membres illustres. Ce dernier a tout particulièrement inspiré G. Gorani par ses critiques de la noblesse lombarde.⁶ Parini connaît bien cette classe sociale, car ayant été précepteur dans la famille Serbelloni, il a pu fréquenter de près le salon tenu par les membres de la famille. Il a pu observer ce qu’il a jugé être le règne de la galanterie, de la présomption et de l’ignorance ; un monde élégant et raffiné mais superficiel et corrompu. Son œuvre, *Il Dialogo della nobiltà*

¹ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 26.

² ADEMOLLO, *op. cit.* p. 597.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 196.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 196.

⁵ ADEMOLLO, *op. cit.* p. 633.

⁶ Calogero COLICCHI, *op. cit.* p. 79.

(1757) est une conséquence directe de ses observations. Il y condamne sans appel la société aristocratique de son temps et dénonce la question des privilèges, qu'il méprise.¹

b. Une amitié profonde avec les membres de l'ancienne *Società dei Pugni*

Lors de son séjour à Milan entre 1774 et 1779, Giuseppe Gorani fréquente souvent les différents membres qui ont fait partie de la *Società dei Pugni*, cercle éclairé fondé en 1761.² Bien que dissoute en 1766 et absorbée par le gouvernement, cette société a réuni un groupe formé par des hommes de lettres, porteurs d'idées précises de réformes à apporter à l'État de Milan. Les fondateurs étaient Pietro Verri (1728-1797) et son frère Alessandro, qui ont rassemblé dans leur palais familial des jeunes gens cultivés, plus ou moins rebelles à la tradition et avides d'acquérir un savoir moderne.³ Même lorsqu'il ne séjourne pas à Milan, G. Gorani est resté en contact avec ces hommes de lettres qui, comme lui, ne supportaient plus la situation politique, économique et social de la Lombardie autrichienne. Il retrouve ses propres pensées et sentiments à travers la situation de ces hommes qui appartiennent à l'aristocratie milanaise, voire au patriciat et qui, à cause de leur condition de jeunes nobles soumis à la tradition voulue par leurs pères ou contraints à l'oisiveté, se sont révoltés.⁴ En effet, tout comme lui, ils ont ressenti durant leur jeunesse le mal être des jeunes nobles privés d'intégration politique et soumis à une puissance étrangère.⁵

Giuseppe Gorani se lie tout particulièrement d'amitié avec quatre des membres de la société, et qui sont le comte Pietro Verri, le père Paolo Frisi, le comte Giuseppe Visconti et surtout le marquis Cesare Beccaria. En effet, il lui tient à cœur de conserver avec eux des liaisons suivies pour l'aider dans sa carrière d'homme de lettres :

« Ces hommes vraiment intéressants me firent un accueil distingué et me comblèrent d'amitiés, comme si j'avais été dans la plus grande faveur. Ils me prêtèrent tous les livres les plus rares, que je n'avais pu acheter à cause

¹ Giuseppe PARINI, « Dialogo sopra la nobiltà » in *Il Giornio e Il Dialogo della nobiltà*, 1955 (1^e ed.1757), p. 137-148.

² Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 73.

³ Franco VENTURI, *op. cit. Storia d'Italia...* p. 599.

⁴ Franco VENTURI, *Settecento riformatore, I. Da Muratori a Beccaria (1730-1764)*, 1969, p. 659.

⁵ Mario APPOLLONIO, *op. cit.* p. 55.

de mon peu de moyens, et ils eurent la bonté de me donner les avis les plus importants. »¹

Une admiration toute particulière est vouée par G. Gorani à Pietro Verri, avec qui il entretient durant de longues années une correspondance suivie. Dans ses lettres adressées au comte, G. Gorani s'exprime toujours avec des louanges à son égard et lui montre une véritable vénération, comme l'indique l'expression tirée de cette lettre datée du 18 décembre 1777 : « [...] si alors je ne peux pas prouver ma vénération pour vos talents et mon admiration pour vos vertus, me faisant un devoir de me prosterner [devant vous.] »² De même, G. Gorani se pose en homme humble devant le comte, montrant son infériorité intellectuelle comme le montre la dernière phrase de cette même lettre : « Votre très humble et très obligé serviteur, et si j'osais, j'ajouterais également le titre flatteur d'ami. »³ Cet éloge se retrouve chez de nombreux autres hommes de lettres. Ainsi par exemple, Giambattista Biffi, de passage à Milan en 1776, rapporte dans une lettre adressée à son ami Raimondo Ximenez la joie d'avoir revu P. Verri : Homme demeuré modeste malgré sa fortune, avec une grande ingéniosité et une grande culture, il est un ministre éclairé sans avoir épousé aucun système [...] il se montre passionné pour les intérêts de son souverain sans oublier d'être patricien, italien et patriote. »⁴

Une amitié profonde lie tout particulièrement G. Gorani au marquis Beccaria, qui le prend en affection. Le jeune homme admire l'esprit et les écrits de ce dernier, qu'il considère comme un homme de talent et de génie. Sa réputation se répand hors des frontières lombardes depuis l'écriture de l'essai *Dei delitti e delle pene* (1764), son œuvre principale, dans laquelle il expose la situation de la justice criminelle et s'interroge sur les délits et les peines infligés aux coupables, dénonçant l'inhumanité de la torture et proclamant la suppression de l'existence la peine de mort.⁵ Les hommes de lettres de l'Europe entière

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 107.

² Giuseppe GORANI, « Lettera del conte Giuseppe Gorani all'autore intorno alle osservazioni precedenti » in Pietro VERRI, *Memorie storiche sull'economia pubblica dello Stato di Milano*, p. 319, « [...] se non allora che le potro provare la venerazione per i di lei talenti e la mia ammirazione per le di lei virtù, facendomi un dovere di protestarmi. »

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 319, « Umilissimo ed obbligatissimo servitore, e se osassi ancora aggiungere il titolo lusinghiero d'amico. »

⁴ Giambattista BIFFI, *op. cit.* « Dal viaggio in Piemonte e parte della Francia. 1776. Lettere a vari amici » in Franco VENTURI, *Illuministi italiani, III, Riformatori lombardi...* p. 404, « Uomo modesto in una grande fortuna, con un grande ingegno e con grandissime cognizioni, ministro illuminato senza aver sposato nessun sistema [...] E' appassionato per gl'interessi del suo sovrano senza dimenticarsi d'essere patrizio, italiano e patriota. »

⁵ Cesare BECCARIA, *Dei delitti e delle pene*, 1965 (1764 1^e ed.) p. 10-104.

viennent le voir pour le consulter ou bien pour remettre en question ses propos, comme c'est le cas de Charles Pinot Duclos, lors de son voyage en Italie en 1767 :

« Le marquis Beccaria, auteur *Dei delitti e delle pene*, que je comptais aller voir, me prévint, et nous eûmes ensemble une conversation au sujet de son livre. Après lui avoir fait compliment sur le caractère d'humanité qui l'avait inspiré, je ne lui dissimulai point que je n'étais pas de son sentiment sur la conclusion qui tend à proscrire la peine de mort pour quelque crime que ce puisse être [...] J'entrai dans quelques explications, et je finis par donner à l'auteur les éloges que mérite son projet, qui peut être l'occasion d'une réforme dans le code criminel. »¹

C. Beccaria aide Gorani à parfaire sa formation intellectuelle.² Marc Monnier rapporte le portrait réalisé par G. Gorani à son égard :

« Il avait une tête vraiment encyclopédique, et toutes ses immenses connaissances étaient bien classées dans son cerveau, il avait de plus des vues si originales sur tout, qu'il me fit plus de bien par sa conversation que je n'en obtins par la lecture de plusieurs milliers de volumes. Cet homme extraordinaire à qui il ne manquait qu'un caractère plus ferme et une véritable grandeur d'âme, m'apprit à fixer mes idées sur chaque chose et à ne jamais précipiter mon jugement. »³

Il faut savoir que Cesare Beccaria guide G. Gorani dans ses travaux d'écriture et lui donne des conseils. C'est lui qui l'encourage à réaliser un ouvrage à partir de ses expériences de voyage et de traiter des différents systèmes monarchiques rencontrés.⁴

c. Une adhésion complète aux idées éclairées de la *Società dei Pugni* ?

Giuseppe Gorani adhère avec enthousiasme aux pensées et à la philosophie des membres de l'ancienne *Società dei Pugni* qui sont inspirées de la vision rationaliste des philosophes des Lumières. Ceux-ci ont été profondément influencés par les idées de

¹ Charles PINOT DUCLOS, *op. cit.* p. 265-266.

² ADEMOLLO, *op. cit.* p. 650.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 107.

⁴ Francesco CUSANI, *op. cit.* p. 625.

l'Encyclopédie. Toutefois, l'action principale de ces membres s'est matérialisée à travers la parution, de 1764 à 1766, d'un périodique intitulé *Il Caffè* que G. Gorani admire : « Ce recueil de productions contenant des essais variés, bien écrits, présentés d'une manière inusitée, fit d'abord une grande fortune et fut accueilli dans les pays étrangers de la manière la plus flatteuse. »¹ En effet, le journal peut être considéré comme encyclopédique grâce à la variété des articles publiés et qui traitent de littérature, de morale publique, d'économie politique ou de médecine, car les auteurs se sont donnés pour tâche de répandre la culture et de faire œuvre de vulgarisateurs. Le journal a présenté tout de même une véritable unité et homogénéité car l'objectif des rédacteurs consistait à vouloir changer la façon commune de penser du public. En effet, ce qu'a désiré Pietro Verri, c'était avant tout de mettre à la portée de l'honnête homme une somme de connaissances difficilement accessibles au non spécialiste.² G. Gorani admire le style d'écriture de ce dernier :

« Mon très cher Seigneur et Comte vous savez choisir le style qui convient le plus aux sujets que vous entreprenez de développer de votre manière analytique, et tout devient intéressant quand c'est écrit de votre plume éloquente et philosophique. Vous arrivez à rendre simple ce qui est difficile, à dire les choses d'une manière si naturelle que chacun peut imaginer à son tour de pouvoir faire de même, mais quiconque essaye de l'entreprendre, ne peut réussir qu'avec sueurs et avec peines [...] »³

G. Gorani se montre toutefois déçu par le manque d'esprit révolutionnaire du journal. Il n'a jamais participé à la rédaction du *Caffè* en raison de son esprit libre et indépendant, désireux d'impulser de véritables changements politiques et sociaux à l'État de Milan.⁴ Or, le programme du journal déclarait de manière formelle porter un profond respect aux lois divines, maintenir le silence sur les sujets sacrés ainsi qu'un respect envers toute opinion, tout gouvernement et toute nation. Par conséquent, les idées avancées n'ont pas eu de caractère révolutionnaire.⁵ En effet, l'action du *Caffè* se situait dans la perspective du bonheur public

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia d'Italia...* p. 190.

² Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 76.

³ Giuseppe GORANI, « Lettera del conte Giuseppe Gorani all'autore intorno alle osservazioni precedenti » in Pietro VERRI, *Memorie storiche sulla Economia Pubblica dello Stato di Milano*, p. 313 « Il mio onoratissimo signor conte sa scegliere questo stile, che piu conviene agli oggetti che intraprende di sviluppare col suo modo analitico, e tutto diviene interessante quando vien scritto dalla sua penna eloquente e filosofica. Ella sa trovare quel facile tanto difficile, di dire le cose in un modo si naturale che ciascun possa immaginarsi di poterne fare altrettanto, ma che chiunque fa saggio d'intraprenderlo, non possa riuscirvi con sudori e con pene [...] »

⁴ ADEMOLLO, *op. cit.* p. 651

⁵ ADEMOLLO, *ibid.* p. 604-606

car l'objectif des membres était de répandre la lumière sur les erreurs les plus pernicieuses à la société.¹ Ainsi par exemple, le groupe a attaqué l'ignorance des réformateurs, la nécessité d'une codification moderne et les effets pernicieux des privilèges aristocratiques. L'inhumanité de la torture a également été au centre des réflexions de Cesare Beccaria :

« La torture était en usage dans presque tous les états de l'Europe, avant que Montesquieu et le marquis de Beccaria eussent prouvé qu'elle n'est pas un moyen pour découvrir la vérité. On doit donc de la reconnaissance à ces bienfaiteurs de l'humanité dans les pays où l'on a suivi leurs conseils pour abolir l'usage infâme de la torture, et nous espérons qu'ailleurs on suivra ce bon exemple. »²

Ce sujet est également au centre des réflexions de Pietro Verri, dont G. Gorani admire l'ouvrage écrit à ce sujet : « J'ai lu avec un certain plaisir vos *Observations sur la torture* et je vous rend infiniment grâce du nouveau trait de bonté et j'ose même dire d'amitié avec lesquelles vous avez osé m'honorer en me les communiquant. »³ Le débat des membres de la *Società dei Pugni* a pourtant été faible sur les questions politiques. Le périodique n'a jamais remis en cause la question des droits régaliens ni celle des structures politiques et sociales de l'État. La raison de ce choix s'explique par les idées pacifiques et cosmopolites des membres, qui acceptaient, en substance, la situation existante.⁴

Ainsi, les idées exprimées par les membres de la *Società dei Pugni* ont été essentielles dans la formation culturelle de G. Gorani. Ce sont d'ailleurs ces derniers qui encouragent et poussent le jeune homme à se consacrer à l'écriture et à la composition d'essais.

7.3. L'espoir du triomphe de la raison et des sciences sur la superstition : le cas de la composition de l'Eloge de Redi (1782)

Durant la période du procès familial qui l'oppose à son frère et qui oblige Giuseppe Gorani à demeurer à Milan, le jeune homme espère voir triompher la raison et les sciences

¹ Norbert JONARD, *op. cit.* Milan... p. 77

² Giuseppe GORANI, *op. cit.* *Recherches sur la science...* p. 46.

³ Giuseppe GORANI, « Lettera del conte Giuseppe Gorani all'autore Intorno alle osservazioni precedenti » in Pietro VERRI, *Memorie storiche sulla economia pubblica dello Stato di Milano*, p. 313, « Ho letto con sommo piacere le di lei *Osservazioni sulla tortura*, e le rendo infinite grazie del nuovo tratto di bontà ed oso perfino dire di amicizia con cui si è deganto onorarli comunicandomele. »

⁴ Franco VENTURI, *op. cit.* *Storia d'Italia...* p. 86.

sur la superstition et l'ignorance. Comme il le déclare lui-même, il accorde une partie de son temps « à des expériences accompagnées d'observations, à la lecture et à la composition de certains ouvrages. »¹ *L'Eloge de Redi* compte parmi ses premières compositions.

a. *L'Éloge de Redi*, un hymne au progrès des sciences

Au XVIII^e siècle, l'État de Milan s'inscrit comme un État favorable au progrès des sciences. Le pouvoir autrichien, qui se dit éclairé et ouvert aux lumières de la raison, en autorise l'expansion. Le développement des connaissances permis par le foisonnement de la vie intellectuelle s'accompagne d'un intérêt important du public pour les sciences. La physique et la chimie font des progrès considérables, ainsi que les mathématiques dont les découvertes contribuent à l'avancement de l'astronomie. De même, les sciences naturelles font l'objet de l'intérêt des hommes de lettres qui œuvrent pour la création de musées d'histoire naturelle. Ces musées succèdent aux cabinets de curiosité qui existent depuis la Renaissance et qui demeurent, pour beaucoup, mal rangés et non catalogués. Les collectionneurs réunissent des objets d'art, des antiquités, des spécimens d'histoire naturelle ou de minéralogie. C'est dans ce cadre que Giuseppe Gorani décide de se pencher sur ce domaine. Sous l'influence de Charles Bonnet (1720-1793), biologiste et philosophe, auteur de traités sur la nature, qu'il a rencontré en 1769 en Suisse, il compose *L'Eloge de Redi*. Désirant opérer un hymne au progrès des sciences, l'auteur se donne pour but de décrire les mérites principaux de Francesco Redi (1626-1697) médecin et homme de science du XVII^e siècle, assez méconnu, et dont G. Gorani révèle les mérites immenses : « celui d'avoir réformé la médecine, la chirurgie, la pharmacie, ses découvertes en physiques expérimentale et dans toutes les parties de l'histoire naturelle et principalement dans l'insectologie, dont il était le vrai fondateur. »² Le travail de G. Gorani est un véritable salut envers le monde des sciences et de la raison, qu'il désire voir triompher dans sa patrie : « Je fis connaître encore mieux à l'Italie le grand génie de Redi, qui avait tant étendu les limites des connaissances scientifiques et qui, en même temps, était le plus aimable et le plus bienfaisant des hommes. »³

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 212.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 212-213.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 213.

b. Un travail scientifique long et rigoureux

Dans le troisième volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, Giuseppe Gorani révèle que la réalisation de *L'Eloge de Redi* est l'aboutissement d'un travail long et minutieux, d'une rigueur scientifique : « Mon *Eloge de Redi* est un petit volume in-octavo, et c'est celui de mes ouvrages qui m'a le plus coûté de temps et de peines. »¹ L'auteur nous apprend qu'il a commencé par élaborer en amont un long travail de recherches et d'analyse des ouvrages écrits par Francesco Redi afin de baser son écrit sur des sources sûres : « Pour le louer d'une manière intéressante et vraie j'ai été obligé de m'identifier avec l'esprit et les productions de ce grand homme, de répéter plusieurs de ses expériences afin de me convaincre par moi-même que mes louanges étaient fondées sur des vérités incontestables. »² C'est un travail épuisant qu'il accomplit sans relâche et au cours duquel il a recours aux conseils précieux de différents membres de son entourage. Il fait avant tout appel à ses amis, les membres de l'ancienne *Società dei Pugni*, afin d'obtenir leurs conseils et leurs avis sur le tableau des connaissances humaines de F. Redi qu'il élabore : « Ce tableau m'obligea à des lectures immenses, à des études suivies dans ces parties, et l'approbation du marquis Beccaria, des frères Verri, de Frisi [...] sont pour moi une preuve de mes succès. »³ En effet, l'amitié qu'entretient G. Gorani avec ces hommes de lettres lui est précieuse pour sa formation culturelle et pour l'écriture de son ouvrage. Il les considère comme de véritables génies, dont la bonté à son égard n'a pas de limites. Malgré toutes leurs occupations, ils n'hésitent pas à lui apporter leurs connaissances et leur savoir-faire pour la réalisation de son ouvrage.⁴

Ainsi, la composition de l'*Eloge de Redi* demande à G. Gorani nombre d'efforts et de persévérances. L'auteur, qui n'aboutit à son achèvement qu'après six années de travail, acquiert alors une notoriété nouvelle parmi les hommes de lettres européens.

c. La conquête d'une notoriété publique, révélatrice d'un esprit libre et réfractaire face à toute institution étatique

L'attitude de Giuseppe Gorani, lors de la réalisation de l'*Eloge de Redi*, (1782), révèle un esprit libre et réfractaire à toute institution étatique. Déjà pendant la composition de

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 213.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 213.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 213.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 213.

l'ouvrage, l'auteur acquiert une notoriété publique importante : « Quoique cet ouvrage fût anonyme, comme tous ceux que j'avais publié jusqu'alors, il m'attira des lettres flatteuses de la part des hommes les plus célèbres de l'Italie. »¹ Toutefois, il déclare dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, ne plus rechercher la renommée depuis que, par ses observations, il a constaté qu'elle était souvent accordée même à ceux qui ne la méritaient pas : « Mais, comme j'attache très peu d'importance à ces sortes d'honneurs, on me dispensera d'en parler, car j'avais cessé alors, depuis quelques années, de tirer vanité des lettres des hommes illustres et des honneurs qu'on obtient, plus souvent, par l'intrigue que par le vrai mérite. »² En effet, durant son séjour à Milan entre 1774 et 1779, son observation de la société milanaise et plus particulièrement celle des cours, qu'il fréquente, lui a déjà révélé de manière violente que l'amitié et la protection des Grands demeure encore la manière la plus utilisée pour se faire un nom. Il méprise également l'attitude de certains Grands, qui ont parfois des connaissances médiocres dans les lettres et dans les arts mais qui désirent se faire une réputation de mécènes. C'est le cas du comte de Firmian, qui se laisse duper par les charlatans :

« Aussi fut-il constamment environné de charlatans et de Cicéroni très superficiels et fripons qui contribuèrent à l'entretenir dans un dérangement continuel de ses finances, en lui faisant acheter des tableaux, des statues et [d'] autres ouvrages de ce genre d'artistes médiocres qu'on lui donnait pour des originaux des premiers peintres de l'Italie et des plus fameux sculpteurs du siècle de Périclès. Avec des éloges, donnés même sans beaucoup d'art ni d'esprit, on lui faisait souvent admirer ce qui n'était guère admirable, et on obtenait de lui des places, des emplois, des honneurs. »³

G. Gorani reçoit également une « [...] admission spontanée dans quelques Académies. » Or il clame son dédain face à la considération qu'on lui témoigne subitement : « J'ai toujours aimé les sciences pour elles mêmes et non pour l'honneur d'être admis dans une clique méprisable. »⁴ Esprit libre et indépendant, il méprise ces institutions officielles formant des corps privilégiés et qui se multiplient dans les villes italiennes au XVIII^e siècle ainsi que dans toute l'Europe avec plus ou moins de prestige. Il faut savoir que la plupart

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 213.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 213.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 104.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 214.

d'entre elles sont dévolues à l'utilité de l'État et comptent parmi leurs membres des nobles, des clercs ainsi qu'une bourgeoisie à talent.¹ G. Gorani méprise et refuse la hiérarchie interne qui sévit. De plus, il dédaigne l'attitude des académiciens qui sont obligés de légitimer leurs réflexions savantes lors d'assemblées publiques auprès des autorités de leur État. Il explique que la réalisation de son ouvrage a uniquement été entrepris en raison de son amour pour les sciences, amour qu'il veut voir triompher afin d'éliminer les ténèbres de la superstition et de l'ignorance.

¹ Dominique POULOT, *Les Lumières*, 2000, p. 191-192.

Chapitre 8 - La fréquentation, salutaire et formatrice, du salon de Carlo et de Giovanni Verri

Lors de son séjour à Milan, de 1774 et 1779, Giuseppe Gorani découvre un salon atypique auquel il s'attache profondément et qui devient l'une de ses seules sources d'enthousiasme face aux problèmes familiaux auxquels il doit faire face. Bien que décidé de se consacrer à l'étude afin de mener une carrière d'homme de lettre, il fréquente quotidiennement le cercle de sociabilité organisé par Carlo et Giovanni Verri, s'abandonnant à une vie mondaine qu'il critiquait auparavant et dont il découvre pourtant l'avantage, celui d'oublier, pour quelques heures quotidiennes, ses malheurs et ses peines.

8.1. Un salon original dirigé par des cadets de famille

Dans ses écrits, Giuseppe Gorani décrit à plusieurs reprises toute l'originalité du salon de Carlo et de Giovanni Verri. Il s'agit d'un salon atypique, tenu par des cadets de famille nobles qui se montrent lassés par la question du protocole et de l'étiquette. Afin de mettre à l'aise leurs hôtes, ils choisissent de bannir le cérémonial lors des réunions. Admiratif de ce salon atypique, Giuseppe Gorani n'hésite pas à l'évoquer dans ses souvenirs et à dresser un portrait général de son fonctionnement.

a. Une amitié étroitement entretenue avec Carlo et Giovanni Verri

Dans le troisième volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, Giuseppe Gorani dédie un chapitre entier à présenter le salon tenu par Carlo Verri (1743-1823) et par Giovanni Verri (1745-1818). Les deux frères ont fait leurs études à Parme, au *Collegio dei Nobili*, collège dirigé par les Jésuites, se consacrant à la théologie pour le premier, et à la logique, pour le second. Bien qu'ayant reçu une instruction limitée en raison de leur position de cadets, ils s'intéressent tous deux au monde des lettres. Rentré dans la magistrature, Carlo Verri se montre également passionné d'art. Il s'adonne à la musique et surtout à la peinture, et essaie, sans succès, de devenir le directeur de l'Académie des Beaux Arts de Brera. Giovanni Verri, quant à lui, qui « était le dernier des quatre frères »¹ se consacre à une carrière militaire et devient Chevalier de l'Ordre de Malte, s'embarquant en haute mer pour combattre les Turcs durant deux ans, de 1769 à 1771. Lors de son retour à Milan, des

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 205.

différents familiaux, dus à la contrainte du respect de la hiérarchie, commencent à l'opposer à son frère aîné, Pietro Verri. Menant une vie nobiliaire oisive ; amoureux des belles femmes, des divertissements et des joyeuses festivités, il décide de constituer un cercle de sociabilité avec l'aide de son frère Carlo.¹

Convié à fréquenter ce salon, G. Gorani parvient à connaître plus intimement les deux frères Verri et à développer une amitié profonde avec eux. Les difficultés semblables rencontrées en raison de leur position de cadets contribuent à créer immédiatement entre eux un lien de sympathie qui les fait se rapprocher et se donner une aide réciproque en cas de besoin. Tous les trois ressentent un sentiment d'injustice face à leur position juridique et sociale. En effet, G. Gorani révèle que durant toute la durée de son procès familial, les frères Verri sont les seuls auprès de qui il trouve un véritable réconfort psychologique et de la part de qui il ose accepter une aide financière :

« Les deux chefs de cette société, les deux derniers cadets Verri, m'ont ouvert souvent leur bourse et m'invitaient assez fréquemment. C'était les seuls, après mon oncle l'Abbé Belcredi, auxquels j'accordais la faveur d'accepter des invitations, parce que je connaissais la beauté de leur âme et la délicatesse de leurs procédés pleins de l'amitié la plus pure et la plus désintéressée. »²

Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie*, il leur voue une gratitude infinie, déclarant qu'il aurait certainement succombé à la douleur, à la misère et à l'ennui s'il ne les avait pas connus.³ En effet, il explique que l'unique divertissement lui permettant de soulager sa peine est la fréquentation de leur salon :

« Pendant tout le temps que j'étais tourmenté par toutes sortes de calamités, je n'avais qu'une seule diversion dans mes souffrances, et cette diversion consistait dans la fréquentation d'une société étrangement composée qui se réunissait, tous les jours dans l'appartement de Don Giovanni Verri [...] »⁴

¹ Donata Chiomenti, « Un salotto milanese del Settecento » in Giuseppe LONGO, *L'osservatore politico letterario*, numéro 5, mai 1959, p. 81.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 206.

³ Carlo CAPRA, *op. cit. « Préface », Storia di Milano...* p. XII.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 205.

Giuseppe Gorani voue une admiration toute particulière envers l'esprit élevé que Giovanni Verri a su maintenir tout au long de sa vie, comme le montre cette expression tirée d'une lettre qu'il lui adresse le 16 janvier 1808, où apparaissent les signes d'une amitié de longue date : « N'ai-je pas toujours eu raison de soutenir et de prouver que vous, le chevalier comte Giovanni Verri avez autant de génie qu'en possédait Pietro, et autant qu'en possède Alessandro, mais que vous avez une majeure sensibilité, une âme plus généreuse et une candeur plus aimable ? »¹

b. Une société d'amis quotidiennement réunis dans le palais familial des Verri

Lorsqu'ils décident de former un salon, Carlo et Giovanni Verri se donnent pour objectif de réunir une société agréable. Ils choisissent de créer une société d'amis proches, réunis par le plaisir d'être ensemble et liés par des affinités et des goûts communs.² G. Gorani se fait le témoin de ce choix quand il affirme que : « on pensait tout haut dans cette société, on y était prévenants les uns à l'égard des autres et jamais l'ennui ni la discorde n'y paraissaient. »³ Cette amitié, contribue à créer une ambiance chaleureuse et détendue, où le protocole perd sa valeur primordiale. En effet, les deux frères, ennuyés par les questions d'étiquette, n'imposent pas de strict cérémonial à leurs invités. Divisant les frais d'hospitalité et aidés par leur oncle et protecteur Antonio Verri, les deux frères organisent leurs réunions « tous les jours dans l'appartement de Don Giovanni Verri. »⁴ C'est un lieu privilégié qui est situé dans le palais familial des Verri. Ils choisissent d'occuper une salle confortable et agréablement décorée, surnommée par eux « *il salone degli Animali dipinti* (salon des Animaux Peints) qui correspond aussi à l'ancien lieu de réunion de la *Società dei Pugni*, organisée par les frères aînés Pietro et Alessandro Verri de 1761 à 1766.⁵ Par ce choix, G. Gorani affirme que le cercle des jeunes frères Verri peut se considérer comme une continuité de la *Società del Caffè*.⁶ Il s'emploie à décrire ce lieu privilégié, dont il veut montrer toute l'originalité. En effet, il explique que Giovanni Verri a pour objectif de reconstituer dans son appartement le cadre chaleureux des cafés, qu'il sait être des lieux idéaux pour la discussion

¹ Giuseppe GORANI, « Lettre à Giovanni Verri du 16 janvier 1808 », *Annali Manzoniani Nuova serie, III*, 1999, p. 312-314, « Non ho avuto io sempre ragione di sostenere e di provare che il cavaliere conte Giovanni Verri ha tanto ingegno e per lo meno quanto ne aveva Pietro e quanto ne ha Alessandro, ma di essi una maggiore sensibilità, un animo più generoso ed una ingenuità più amabile ? »

² Donata CHIOMENTI, *op. cit.* p. 91.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 210.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 206.

⁵ G. NATALI, « Un gentiluomo patriota e cosmopolita », *Rivista d'Italia*, n°1, 15 gennaio 1920, p. 81.

⁶ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 206.

et pour la culture. Tout comme dans ces établissements propices à la circulation des idées, il dépense sans compter pour faire servir chez lui des rafraîchissements tels que des limonades, du café et du chocolat qui sont les denrées à la mode. G. Gorani en fait la description avec un plaisir évident :

« Le local de ses séances paraissait quelquefois comme une espèce de *café*, car le maître avait soin de nous régaler de bon feu en hiver, et de café, de chocolat, de glaces, de punch, car il était fort généreux. Il était secondé par son frère Carlo, qui lui était attaché et qui partageait les frais des dépenses. »¹

Aimant la vie en société ainsi que les divertissements qui l'accompagnent, les frères Verri organisent toutes sortes d'activités dans leurs salons. Divers jeux de réflexion sont souvent lancés pour amuser la société, comme les échecs, qui plaisent beaucoup. Toutefois, les nombreux jeux de hasard, pourtant très à la mode, sont proscrits par les salonniers qui veulent éviter d'engendrer des déceptions ou de générer des rancœurs entre les membres ; aucun des deux frères n'en a la passion.² Il faut savoir que le plaisir majeur des deux salonniers est celui de la musique, comme le montre G. Gorani : « Comme les deux frères Verri étaient aussi excellents musiciens, ils tenaient souvent des concerts. »³ Par conséquent, un grand nombre de séances sont dédiées à l'art de jouer de certains instruments. De plus, l'un des membres assidus du salon, Terreni, est un parfait mélomane. G. Gorani le décrit comme un « homme de génie dans son genre, grand musicien et auteur de quelques ouvrages charmants. »⁴ De même, les femmes de cette société sont fort accomplies dans l'art de la musique, comme c'est le cas d'une demoiselle de la famille Incisa qui est décrite comme une « [...] excellente musicienne. »⁵ La danse tient également une place privilégiée et est fort appréciée des convives, d'où la présence d'une ancienne « danseuse célèbre » dont G. Gorani ne cite pas le nom.⁶

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 206.

² Donata CHIOMENTI, *op. cit.* p. 85.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 207.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 208.

⁵ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 209.

⁶ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 209.

c. Une société mondaine réunie autour d'un plaisir commun : l'art de la conversation

Enfin, il faut savoir que l'art de la conversation occupe une place de choix dans le cercle de sociabilité des frères cadets de la famille Verri.¹ Ces conversations sont réglées par les deux maîtres de maison, qui lancent les sujets, veillent sur la participation de chacun et tempèrent la fougue de certains. Les deux frères, qui trouvent une parfaite entente intellectuelle entre eux, ont des goûts mondains communs.² G. Gorani, lorsqu'il dresse le portrait des amis réunis dans ce salon, les décrit comme dotés d'une éducation mondaine et d'une volonté de se rendre aimable auprès des autres. Ainsi par exemple, c'est le cas de Don Antonio Fossati, décédé en 1780, « l'un des hommes les plus spirituels et les plus aimables de Milan, plein d'esprit et d'originalité. »³ Dotés pour la plupart d'un esprit vif et mordant, les invités de ce salon n'hésitent pas à livrer à leurs foudres ceux qu'ils détestent. Il en est ainsi du comte Alessandro Sormani : « Il parlait fort agréablement, ses bons mots étaient pleins de sel, mais il était fort satirique et même redoutable pour tous ceux qui avaient la maladresse de lui déplaire. »⁴

Il faut savoir que la société qui se réunit autour de Carlo et de Giovanni Verri a pour premier objectif de se divertir par une conversation tournée vers les sujets mondains. Les thèmes légers et frivoles sont appréciés afin de créer une ambiance agréable et détendue. Pour cette raison, les anecdotes en tous genres sont fortement appréciées, surtout lorsqu'elles sont racontées avec talent. Ainsi par exemple, G. Gorani explique que la présence du Docteur Rati, est fortement appréciée : « Sa compagnie était amusante et instructive, car il savait une foule d'anecdotes. »⁵ Ces traits d'esprit révèlent la culture large de la majorité des membres, qui ont reçu une éducation soignée et peuvent donner leur opinion sur les sujets les plus divers. Il en est par exemple ainsi de deux ex-jésuites de la famille Arese qui sont présents et que G. Gorani décrit comme « très spirituels, fort instruits et très tolérants [...] » De même, les femmes occupent une place importante dans ce salon, qu'elles égaient par leur élégance, leur raffinement et leur esprit éclairé. C'est le cas de la comtesse Masserati :

¹ Donata CHIOMENTI, *op. cit.* p. 84.

² Donata CHIOMENTI, *ibid.* p. 85.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 206.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 208.

⁵ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 208.

« Née en Irlande, élevée en Hongrie, femme d'une beauté extraordinaire et d'un esprit vif et pénétrant, qui possédait huit langues qu'elle parlait avec élégance, et qui, d'ailleurs, avait des connaissances surprenantes et variées, était une de nos héroïnes, qui nous charmait par sa présence et par ses discours pleins de sel attique et par des récits très animés. »¹

En effet, dans les *Recherches sur la science du gouvernement* (1784) l'auteur explique avoir toujours pensé que « les femmes sont susceptibles d'une grande perfection intellectuelle, et des plus rares vertus. »²

Ainsi, dans ce cercle de sociabilité, la conversation occupe une place centrale et essentielle. Les sujets abordés sont choisis avec soin afin de convenir à tout le monde. Ils sont divers et variés, à l'image des convives, qui viennent tous d'horizons différents. S'ils sont parfois frivoles, ils peuvent également devenir sérieux, car tous les membres cultivent l'art de la littérature et des sciences qu'ils évoquent avec plaisir lors des réunions.

8.2. La rencontre d'une « société étrangement composée »

Dans le salon dirigé par Giovanni Verri et son frère, Carlo, Giuseppe Gorani fait la connaissance d'une « [...] société, vraiment composée de manière étrange. »³ Il s'emploie à dresser le portrait de ce cercle constitué d'hommes de lettres et de sciences venus d'horizons divers et au caractère singulier, qui se réunissent par amitié afin de se dédier au plaisir de la conversation. G. Gorani le considère comme une continuité de la société du *Caffè* en raison des thèmes abordés par les convives, qui rappellent ceux évoqués par Pietro et Alessandro Verri dans leur propre salon. Les sujets traités varient selon l'humeur générale, mais sont tout de même tournés autour de sujets liés à la philosophie et à la raison, qui passionnent l'assemblée.

a. Des conversations orientées autour du monde des lettres

Le monde des lettres tient une place privilégiée dans le salon de Carlo et de Giovanni Verri, qui observent un intérêt particulier pour ce sujet : « Ces deux frères fournissaient à la société le tribut de leur esprit et de leurs lumières, qui n'étaient pas communes et qui étaient

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 209.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* p. 133.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 205.

réunies à une charmante gaieté, à une aménité de mœurs admirable et à un esprit très philosophique. »¹ Pour cela, les hommes de lettres tiennent une place privilégiée dans leur salon. En effet, la plupart des membres sont des hommes et des femmes passionnés par les lettres qui s'adonnent à l'écriture et à la composition. Ainsi par exemple, la présence de Don Antonio Fossati est appréciée pour sa large culture du monde littéraire, comme le confirme G. Gorani : « Fossati savait par cœur tous les poètes et orateurs italiens, français et latins ; il aurait pu se faire un grand nom dans tous les genres de poésie, s'il avait su prendre sur lui de se tenir chaque jour trois ou quatre heures seul dans son cabinet. »²

Le théâtre occupe une place privilégiée dans ce salon, où les convives s'amuse à faire représenter des pièces de leur choix. Le choix des textes joués appartient rarement au théâtre classique, tombé en décadence. En effet, les anciennes pièces imprimées de la Renaissance ne se jouent plus car elles sont écrites en « chambre » sur le modèle de Sénèque et sont souvent irréprésentables. Le choix est plutôt porté sur le théâtre français, considéré comme supérieur depuis qu'il a atteint son siècle d'or au XVIIe siècle avec des dramaturges tels que Racine ou Boileau.³ Ainsi par exemple, Fossati est apprécié de la compagnie pour ses talents d'acteur : « Il lisait à merveille, il jouait à ravir la tragédie, la comédie et les farces [...] »⁴ En effet, les membres du salon de Carlo et Giovanni Verri apprécient les divertissements légers et amusants ainsi que les plaisanteries, dont Fossati se plaît de les régaler :

« Il savait inventer des contes et les débiter d'une manière neuve. Sa gaieté n'était point bruyante, car il savait faire rire aux larmes seulement par des monosyllabes ou par sa pantomime ; son corps se pliait à tous les mouvements, il brodait la vérité d'une manière naturelle et savait contrefaire tout le monde. »⁵

Les farces, tirées de la *Commedia dell'arte*, sont également appréciées. Il s'agit d'un genre populaire où les pièces ne sont pas écrites mais improvisées par les acteurs à l'aide d'un canevas, sorte d'aide mémoire à partir duquel se construit un dialogue fait de

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 206.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 206-207.

³ Giorgio PULLINI, *Il teatro in Italia, Settecento e Ottocento*, 1995, p. 150.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 206.

⁵ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 206.

calembours et de plaisanteries.¹ La comédie est également estimée, et tout particulièrement la production théâtrale de Carlo Goldoni (1707-1793) qui a révolutionné la manière de faire du théâtre en éliminant l'improvisation des acteurs et en introduisant un texte écrit à suivre scrupuleusement.

La poésie est également appréciée dans ce salon, où certains invités se livrent à des compositions. Ainsi par exemple, G. Gorani cite la présence de Zigno, homme de lettres milanais qui s'est fait connaître par la publication d'un grand nombre de sonnets : « C'était un bon poète, d'une imagination brillante, qui improvisait avec facilité et élégance dans tous nos repas et assemblées. »² Les femmes ne sont pas en reste avec par exemple la présence de trois dames de la maison Imbonati, que G. Gorani décrit comme appartenant à une « famille distinguée par son amour pour les lettres et surtout pour la poésie [...] leur conversation était aussi agréable qu'intéressante, et elles pensaient aussi philosophiquement. »³

b. Une continuité de la *Società dei Pugni* ?

Dans le salon de Carlo et de Giovanni Verri, la philosophie éclairée occupe une place essentielle, ce qui fait dire à Giuseppe Gorani que cette société est une continuité de l'ancienne *Società dei Pugni*. Il explique que les membres ont tous « beaucoup d'esprit et de Lumières. »⁴ En effet, les invités sont influencés dans leurs réflexions par les philosophes de l'*Encyclopédie* et s'intéressent tout particulièrement au progrès de la raison afin d'éloigner l'ignorance et la superstition religieuse. Pour cela, ils accordent un rôle essentiel au domaine des sciences. L'un des principaux membres du cercle est d'ailleurs Paolo Frisi (1728-1784), ancien membre de la *Società dei Pugni* dont la célébrité est européenne. G. Gorani retrace son parcours et rappelle qu'il a été formé au collège des Barnabites, où il accomplit de solides études en mathématique et en physique : « Les Barnabites l'avaient reçu dans leur Ordre à cause de ses grandes dispositions pour les sciences [...] »⁵ Il réalise également toute une série de travaux portant sur les mathématiques, l'hydraulique et l'astronomie, dont les ouvrages lui permettent d'acquérir un grand nom et de fréquenter, lors de ses voyages, les plus grands savants et souverains. Sa correspondance suivie avec D'Alembert, Condorcet, Bailly ou encore La Condamine lui vouent l'admiration de l'auteur. De plus, G. Gorani évoque la

¹ Bernard JOLIBERT, *La Commedia dell'arte et son influence en France du XVIe au XVIIIe siècle*, 1999, p. 50.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 209.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 209.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 206.

⁵ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 207.

présence du Docteur Rati, homme de science et médecin, d'origine piémontaise, qu'il décrit comme « très savant non seulement en médecine, mais en physique, en histoire naturelle, dans toutes les parties des mathématiques [...] »¹ Ces deux hommes font partager avec plaisir leurs connaissances et leurs expériences au cercle de sociabilité qu'ils fréquentent eux aussi de manière quotidienne. Leurs récits sont écoutés d'une oreille attentive, voire passionnée, par les auditeurs qui s'intéressent aux progrès des sciences, discipline sévèrement contrôlée par l'Église dans de nombreux États, mais qui bénéficie à Milan de la protection de Joseph II, lui-même passionné de médecine, même s'il n'en a qu des connaissances superficielles comme le rapporte G. Gorani : « Lorsque Joseph II entrait dans les hôpitaux, il s'entretenait de médecine avec les médecins, de chirurgie avec les chirurgiens, quoiqu'il n'eût sur ces sciences que les notions les plus légères. »²

8.3. Giuseppe Gorani, un homme de lettres en rupture avec son temps ?

La fréquentation du salon tenu par Carlo et Giovanni Verri est également essentielle dans le sens où elle permet à Giuseppe Gorani de développer et de mûrir sa pensée politique. À son contact, l'auteur forme les idées qui vont devenir les siennes et qu'il va défendre tout au long de sa « carrière » d'homme de lettre.

a. Une pensée politique mûrie au contact du salon des frères cadets de la famille Verri

Dans le salon des frères cadets de la famille Verri, la philosophie des Lumières et l'influence de l'ancienne *Società dei Pugni* se remarque dans le choix de sujets évoqués par les membres. Certaines séances sont dédiées à la discussion de certaines questions comme par exemple celle de l'influence que peut avoir un régime politique sur les questions économiques, sociales et culturelles d'un État, questions qui sont également au cœur des réflexions naissantes de G. Gorani. Durant certaines heures, les convives s'interrogent sur la situation de l'État de Milan et sur l'emprise politique du gouvernement Habsbourg. Ainsi par exemple, le comte Alexandre Sormani, membre assidu de la société, se fait un plaisir de dresser un portrait de la capitale lombarde et de ses faiblesses politiques : « Personne ne connaissait mieux la cour, la ville et tout l'empire autrichien que lui. Sa tête était riche en

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 208.

² Giuseppe GORANI, *Mémoires secrets et critiques des cours...* vol. 1, 1793, p. 254-255.

anecdotes qu'il savait débiter avec toutes les grâces de la diction la plus pure et avec un esprit très fin. »¹ Toutefois, si les problèmes sont évoqués et discutés, ils ne sont pas combattus ouvertement par les convives qui, contrairement aux anciens membres de la *Società dei Pugni*, ne mettent pas en place des instruments de luttes ou de dénonciation publique. Leurs propositions demeurent de simples idées et leurs discussions ne sortent pas de leur cercle. Toutefois, il faut savoir que la fréquentation de ce cercle de sociabilité joue un rôle prépondérant dans la formation intellectuelle de G. Gorani, qui mûrit parmi eux ses propres réflexions politiques. Convaincu du lien étroit entre un régime politique et la vie économique, sociale et culturelle d'un État, il décide alors de passer à l'acte et de dénoncer publiquement, dans ses œuvres, le despotisme qui sévit à Milan.

Le salon tenu par les deux frères Verri est également le lieu où Giuseppe Gorani se forme et acquiert le style d'écriture et de narration qu'il va garder tout au long de sa carrière. Au contact des différents membres qui rivalisent de talent afin de livrer leurs réflexions, il apprend la manière d'exposer sans lourdeur au public ses idées. De plus, il découvre le style plaisant de l'anecdote, qui devient également le sien. Fortement apprécié dans les salons du XVIIIe siècle, ce style, qui allie narration et légèreté, permet à l'interlocuteur d'appuyer ses dires par des témoignages vécus ou entendus. Ainsi par exemple, il admire le comte Alexandre Sormani et sa diction captivante :

« Sa tête était riche en anecdotes qu'il savait débiter avec toutes les grâces de la diction la plus pure et avec un esprit très fin. Dans ses discours il avait un je ne sais quoi de sentencieux, au point que l'on croyait quelquefois d'entendre Tacite, tant il était serré dans ses sentences et dans tous ses aperçus. »²

Toutefois, ce style, qui est également associé à une certaine légèreté, peut parfois s'approcher du commérage et discréditer des propos sérieux.³

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 208.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 208.

³ Bartolo ANGLANI, « Giuseppe GORANI, osservatore dell'Europa settecentesca », in *Eteroglossia e plurilinguismo letterario, I- L'Italiano in Europa, Atti del XXI Convegno interuniversitario di Bressanone, 2-4 luglio 1993*, p. 162-186.

b. La conversion à l'économie politique et la déception d'une candidature refusée par la *Società Patriotica*

Durant son séjour à Milan, de 1774 à 1779, Giuseppe Gorani découvre avec intérêt, par la correspondance qu'il entretient avec le marquis de Mirabeau (1715-1789), l'existence d'une science, en économie politique, qui étudie notamment la circulation des richesses dans l'économie. L'étude de la physiocratie, née en France dans les années 1750 sous l'influence de François Quesnay, le passionne tout particulièrement.¹ Ce courant prend pour hypothèse que le travail est la source de toute création de richesse. G. Gorani est profondément influencé dans ses idées par les théories avancées dans *L'ami des hommes ou traité sur la population* (1756) ouvrage philanthropique où Mirabeau tente de démontrer que la vraie richesse d'un État consiste dans sa population et que, comme la population dépend de sa subsistance, la subsistance ne se tire que de l'agriculture. Par conséquent, d'après lui, tout dépend de l'agriculture.² G. Gorani, qui s'intéresse à l'art de régner depuis la parution de son ouvrage *Il Vero Dispotismo* en 1771, se penche sérieusement et de manière suivie sur l'étude de la physiocratie, qu'il considère comme essentielle afin de comprendre la nature du gouvernement d'un État ainsi que son fonctionnement. Il voit dans cette doctrine une correspondance avec ses propres théories :

« J'eus pourtant le plaisir de m'apercevoir que longtemps avant de savoir qu'il existait une science véritable en économie politique, j'en avais, par les efforts de mon esprit, deviné quelques-uns des principes essentiels, tel, par exemple, celui de la liberté dans le commerce. J'avais également deviné quelques autres principes et je les avais déduits de mes innombrables remarques sur les différents gouvernements, pendant mes voyages [...] »³

L'auteur, qui fait une étude suivie et méthodique de la physiocratie, se donne pour devoir de l'introduire en Italie : « Mais l'homme de bien, qui découvre la vérité, ne doit pas se contenter de la garder pour lui : il doit la propager. C'est ce que je fis. »⁴ En effet, Bartolo Anglani (dans « Giuseppe Gorani, osservatore dell'Europa settecentesca », in *Eteroglossia e plurilinguismo letterario, I- L'Italiano in Europa, Atti del XXI Convegno interuniversitario di*

¹ Franco VALSECCHI, *op. cit. L'Italia nel Settecento...* p. 469.

² Jean DELUMEAU, *L'Italie de la Renaissance à la fin du XVIIIe siècle*, 1991, p. 307.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Du despotisme éclairé...* p. 183.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 183.

Bressanone, 2-4 luglio 1993), le considère même comme le premier à avoir fait pénétrer cette doctrine économique dans la péninsule italienne.¹

C'est avec une surprise et un chagrin immenses que Giuseppe Gorani découvre le rejet de sa candidature à la nouvelle académie agraire créée par le pouvoir autrichien pour permettre « le progrès de l'agriculture, des arts et des manufactures, avec dotation pour les prix à distribuer annuellement et la mise en place d'un terrain pour les expérimentations. »² Cette académie, qui prend le nom de *Società Patriotica* voit le jour le 22 juillet 1776.³ Présidée par Pietro Verri, elle regroupe en son sein trente-huit membres parmi lesquels figurent des hommes comme Cesare Beccaria, Antonio Greppi, Giuseppe Parini et Paolo Frisi. G. Gorani se réjouit dans un premier temps de cette présidence, comme le montre les propos qu'il tient dans une lettre adressée à Pietro Verri : « Je suis très sensible à la marque d'amitié que vous me donnez monsieur le comte en vous ouvrant librement au sujet de la nouvelle société prestigieuse. »⁴ Il se montre ensuite blessé dans son orgueil de ne pas avoir été convié pour en faire partie. Dans une lettre adressée à Pietro Verri, il lui reproche d'avoir essuyé un refus lors de sa demande d'admission : « Que doivent dire les amis et les correspondants que j'ai dans les pays étrangers ainsi que mes divers ennemis en voyant érigée une académie sur l'agriculture, sur le commerce et sur les arts sans que je sois parmi les trente-huit membres qui la composent ? »⁵ Sa surprise laisse place à la déception de constater que le bon fonctionnement de la *Società Patriotica* est entravé par les rivalités et les querelles de classe. En effet, la majorité des membres sont des nobles « étonnés de se trouver ensemble pour un objet auquel ils n'avaient jamais pensé » comme l'écrit Pietro Verri à son frère Alessandro le 4 février 1778. Par impréparation autant que par légèreté, ils ne la prennent au sérieux. Aussi les débuts sont difficiles et les démissions nombreuses.⁶

¹ Bartolo ANGLANI, *op. cit.* p. 162-186.

² Pietro VERRI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 454. « per i progressi dell'agricoltura, delle arti e delle manifatture, con una dotazione per i premi da distribuirsi annualmente, e l'assegnò di un terreno per gli esperimenti. »

³ Carlo CAPRA, *op. cit. La Lombardia austriaca...* p. 336-339.

⁴ Giuseppe GORANI, « Lettre à Pietro Verri », s.d. in *Fondo Novati, fascicolo 593*, Società Storica Lombarda.

⁵ Giuseppe GORANI, « Lettre à Pietro Verri, 25 janvier 1777 » in *Fondo Novati, fascicolo 593*, Società Storica Lombarda, « Che debbono dire gli amici e corrispondenti miei nei paesi esteri e i vari nemici miei nel « vedere » eretta qui un'accademia sull'agricoltura, sul commercio e sulle arti senza che io sii tra i 38 membri che la compongono ? »

⁶ Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 105.

c. Un homme de lettres rejeté par la société milanaise pour ses idées novatrices et son amour de la liberté d'expression

Dans ses écrits, Giuseppe Gorani se montre persuadé d'avoir été rejeté par la majorité de la société milanaise pour les idées novatrices et frondeuses qu'il exprime de plus en plus fort dans les domaines de la politique, de l'économie et de la société. Dans une lettre adressée à Pietro Verri le 18 avril 1774, c'est-à-dire peu de temps après son arrivée dans la ville, il lui confie déjà avec désolation le sentiment d'être méprisé par la haute société milanaise et par le pouvoir autrichien pour avoir osé formuler des critiques sur le gouvernement.¹ Il justifie sa mésentente avec la noblesse milanaise en raison de sa haine envers le mensonge et la dissimulation, vices qui sévissent parmi elle. De plus, dans une seconde lettre datée du 25 janvier 1777 et adressée au même destinataire, G. Gorani exprime une immense tristesse et livre l'impression de ne pas être estimé selon son mérite véritable.²

Malgré le rejet de la société milanaise, l'amour de la liberté d'expression demeure le principe essentiel qui guide Giuseppe Gorani dans tous ses choix et dans toutes ses actions. Dans les *Recherches sur la science du gouvernement* (1784) il en donne la définition: « La liberté ne consiste que dans le pouvoir de faire, de penser, de dire et d'imprimer tout ce qui ne nuit point à la société, et tout ce qui n'est point défendu par les lois. »³ Il se place aux côtés d'autres hommes de lettres comme Alfonso Longo, qui défend la liberté civique.⁴ D'après ce dernier, la liberté de penser et de s'exprimer est un droit sacré qui provient de la nature, elle est indépendante de toute autorité et permet les progrès de l'esprit, de la tranquillité et de la vertu.⁵ De plus, l'idée de liberté est profondément associée à celle de bonheur. Il s'agit de la plus noble prérogative de l'homme car elle donne de l'esprit, elle inspire le courage et lui permet d'augmenter la force.

Ainsi, pour Giuseppe Gorani, l'erreur, l'ignorance et la tyrannie sont des fléaux que la liberté de penser peut combattre. La confrontation des opinions est essentielle car elle permet aux idées de se développer. C'est donc également durant la période de son séjour à Milan que l'auteur donne naissance aux idées majeures de sa pensée politique.

¹ Giuseppe GORANI, « Lettre à Pietro Verri, 18 avril 1774 », in *Lettere trascritte, Fondo Novati fascicolo 593, Società Storica Lombarda*, p. 1.

² ADEMOLLO, *op. cit.* p. 71-72.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sut la science... vol. 2*, p. 313.

⁴ Alfonso LONGO, « Dalle istituzioni economico politiche, Parte prima, in Franco VENTURI, *Illuministi italiani, III, Riformatori lombardi, piemontesi e toscani*, p. 250-256.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sut la science... vol. 2*, p. 325-326.

Chapitre 9 - La naissance des idées majeures de la pensée politique de Giuseppe Gorani

Durant son séjour à Milan, Giuseppe Gorani s'emploie, par ses observations politiques, ses lectures et ses fréquentations, à rassembler le matériel qui va lui être nécessaire dans l'écriture du prochain ouvrage auquel il réfléchit et dont il jette les bases dès cette période, les *Recherches sur la science du gouvernement* (1784).¹

9.1. Des considérations essentielles sur la nécessité de dénoncer à l'opinion publique le despotisme impérial, sacerdotal et aristocratique

Pendant la période de son séjour milanais, Giuseppe Gorani répudie les idées qu'il a avancées quelques années auparavant dans *Il Vero Despotismo* (1771) car son objectif n'est plus de livrer des considérations ou des conseils aux princes sur l'art de régner mais d'opérer une critique des faiblesses du gouvernement autrichien, et plus généralement, des régimes politiques autoritaires.

a. Une critique virulente du despotisme monarchique

Les observations politiques auxquelles se livre Giuseppe Gorani durant les années de procès qui l'opposent à son frère aîné lui permettent de donner naissance à ses idées majeures concernant la science du gouvernement. Ses expériences personnelles, qui l'obligent à s'intéresser de près aux mécanismes du gouvernement milanais, le conduisent à développer une aversion pour le régime politique autrichien, qu'il qualifie de despotique. Ainsi par exemple, il explique que sa déception et celle du peuple milanais sont de taille lors de la découverte des intentions de Joseph II : « La plupart de Milanais applaudirent à la disgrâce des archiducs, car ils étaient très loin d'imaginer que l'empereur se conduirait bientôt d'une manière à les faire regretter. Les Milanais connaissaient si peu leur nouveau maître qu'ils en attendaient presque tous une administration accomplie. »² G. Gorani commence à formuler une critique virulente du despotisme royal, critique qui devient la base de ses réflexions tout au long de sa carrière d'homme de lettres.

¹ ADEMOLLO, *op. cit.* p. 73.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 216.

D'après l'auteur, l'exercice du pouvoir devrait être soumis au jugement de l'opinion publique, sans distinction de condition sociale. Ses recherches le conduisent à formuler des théories selon lesquelles tout Prince doit régner avec vertu :

« Il n'est qu'un moyen pour un prince de régner avec gloire, c'est d'observer en tout les règles de la vertu ; s'il respecte les droits de l'homme, si dans le choix de ceux auxquels il confie les fonctions du gouvernement, il a plus d'égards au vrai mérite qu'à tout autre motif, il méritera le titre et les récompenses d'un prince vertueux. »¹

D'après G. Gorani, la vertu est le seul moyen pour les princes d'acquérir le plus grand pouvoir ainsi que la renommée. D'après lui, il est inutile d'opérer des dépenses afin de construire des monuments pour la gloire car « il n'y a que des monarques doués d'activité, de génie, de talents et de vertus, qui aient acquis et qui puissent acquérir des droits à l'immortalité par leurs actions grandes et utiles. »² De même, un Prince vertueux n'a pas besoin d'offrir des récompenses pécuniaires à ceux qui réalisent des services pour leur État : « Ce qu'il y a de vrai, c'est que les bons princes n'eurent jamais besoin d'épuiser le trésor pour récompenser les actions utiles à la patrie, il n'appartient qu'aux tyrans de s'appauvrir par toutes sortes de profusions. »³

b. La nécessité de limiter les pouvoirs abusifs des Grands et de la noblesse

Lors de son séjour à Milan, Giuseppe Gorani développe l'idée de l'importance de limiter le pouvoir des Grands. D'après lui, les souverains sont bons de nature mais deviennent mauvais sous l'influence de ces derniers : « Pourquoi y a-t-il moins de mauvais rois que de mauvais ministres ? C'est que l'intérêt des rois est toujours le même que celui des peuples, qu'ils ne peuvent être riches que de leurs richesses, et heureux que de leur bonheur. »⁴ Les Grands ne se préoccupent pas de l'intérêt général et du bon gouvernement de leur États, ils ne sont intéressés que par les profits personnels qu'ils peuvent réaliser :

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 6.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 2*, p. 13.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 18.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 35.

« Les ministres, au contraire, et les courtisans ne peuvent s'enrichir eux, leurs familles, leurs protecteurs et leurs amis, qu'en ruinant les peuples et les rois. Ainsi toujours les intérêts des ministres sont absolument contraires à l'intérêt public ; on doit donc les surveiller toujours, les contenir par le frein de l'opinion publique, auquel on doit les soumettre par la liberté de la presse sur toutes leurs opérations ; on doit les rendre responsables de leur conduite et de celle de leurs subordonnés ; on doit les obliger à rendre, chaque année, un compte public de la recette, de la dépense de leur département ; enfin leurs délits doivent être punis avec la plus grande sévérité, parce que les délits des fonctionnaires publics sont presque toujours des crimes de lèse-nation. »¹

D'après Giuseppe Gorani, le despotisme le plus virulent est celui des ministres qui bénéficient d'un pouvoir plénipotentiaire : « Le despotisme des ministres est le plus désastreux pour les nations, parce que c'est sur elles directement qu'il s'exerce, au lieu que le despotisme du prince ne peut guère s'exercer que sur ceux qui l'environnent. »² Par conséquent il explique que si un monarque veut faire en sorte de permettre la prospérité de son État ou de son Empire, il doit prendre des mesures pour limiter le pouvoir de ses ministres.

C'est également durant son séjour à Milan que Giuseppe Gorani devient de plus en plus persuadé de la nécessité de limiter les pouvoirs de la noblesse milanaise tout entière afin d'atteindre le bonheur public. Les expériences familiales de Giuseppe Gorani, ses désaccords avec son frère aîné, sont la raison principale de la naissance de ces pensées. En effet, l'injustice ressentie face à sa position de cadet et face à la distribution inégale des richesses parmi les membres d'une même famille lui donne envie de « pulvériser les lois et les gouvernements qui ne corrigeaient point ces inégalités extrêmes et je présageai que tôt ou tard il se formerait quelque révolution pour corriger des législations si contraires aux lois de la nature [...] »³ D'après l'auteur, la noblesse est un ordre parasitaire qui coûte cher au peuple en raison des droits exclusifs qui lui sont accordés. Il est primordial de supprimer les inégalités créées par la hiérarchie qui sévit au sien de cet ordre :

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 35.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 36.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...vol. 1*, p. 5.

« Je suis bien persuadé qu'une grande nation serait plus heureuse, s'il n'existait chez elle aucune hérédité de noblesse, mais comme les esprits en général ne sont point encore assez mûrs pour cette vérité, au moins dois-je conseiller aux princes qui voudront régner avec gloire et prospérité, s'ils laissent aux Grands leurs titres et leurs décorations, de les priver entièrement de tout pouvoir qui ne serait pas absolument nécessaire à l'exercice de leurs emplois, dont aucun ne doit leur être exclusivement réservé, et auxquels tous les citoyens doivent pouvoir aspirer selon leur mérite. »¹

Afin de conserver cet ordre sans qu'il soit un poids pour l'État, G. Gorani pense qu'il est nécessaire d'éliminer les distinctions de « race » et de laisser subsister uniquement les distinctions dues à la vertu. Il explique comment faire pour conserver noblesse sans qu'elle coûte et qu'elle importune :

« Ainsi, en dépouillant la noblesse de toutes ces distinctions et droits onéreux et anti-sociaux, on pourrait la conserver dans les monarchies sans inconvénients. La noblesse de race ainsi réduite à ce qu'elle doit être, ne serait plus qu'une chimère, et l'on pourrait tirer de cette classe une pépinière de bons officiers de terre et de mer, mais à condition que les simples soldats pourront parvenir comme eux, par leur mérite aux différents grades militaires. »²

Ainsi, il combat l'idée d'une patrie fondée sur les privilèges.³ Il se place aux côtés de nombreux hommes de lettres qui prônent l'égalité du peuple et la disparition des distinctions sociales. Son modèle est Giuseppe Parini, qui, dans *Il dialogo sopra la nobiltà* (1757), dénonce l'existence d'une hiérarchie sociale et se moque de la prétendue supériorité de la naissance et du sang des aristocrates.⁴

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 357.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. I.* p. 364.

³ G. NATALI, *op. cit.* p. 86.

⁴ PARINI, Giuseppe, *op. cit.* « Dialogo sopra la nobiltà »... p. 137-148.

c. Le soutien envers un gouvernement désireux d'éliminer les pouvoirs abusifs de l'Église

Enfin, Giuseppe Gorani développe une forte critique face aux pouvoirs de l'Église, qu'il juge abusifs, voire même despotiques. En effet, le clergé constitue un véritable État dans l'État, car il dispose d'une juridiction particulière avec ses propres tribunaux et ne relève que de lui-même. L'auteur assiste avec satisfaction à la crise qui ébranle le clergé milanais et qui remet en cause les fondements mêmes de la société ecclésiastique, voire l'existence de quelques ordres. Ce clergé est notamment menacé de l'extérieur par la politique anti-curiale des souverains éclairés.¹ En effet, G. Gorani soutient le pouvoir autrichien dans les réformes que celui-ci entreprend afin de diminuer la puissance ecclésiastique. Il loue Marie-Thérèse d'Autriche qui, bien que soucieuse de ne pas heurter de front l'Église, dont elle se déclare respectueuse, entreprend tout de même une série de changements.² L'impératrice, qui constate que les prêtres sont trop nombreux et ont une conduite souvent peu édifiante vis-à-vis de la discipline ecclésiastique, fait supprimer nombre de bénéfices et interdit aux religieux de gérer le bien d'autrui et de s'occuper de négoce.³ De plus, elle fait ôter aux couvents et à toutes les églises leurs immunités et leurs privilèges sans s'embarrasser des protestations de la cour de Rome.⁴ G. Gorani éprouve une grande admiration pour les actions de l'impératrice qui, d'après lui, fait tout pour libérer le milanais du joug ecclésiastique :

« Elle fut la première parmi les monarques autrichiens à faire main basse sur un grand nombre de momeries et de préjugés, à assujettir le clergé milanais, lui ôter les privilèges, les exemptions, les immunités qu'il avait obtenu des rois d'Espagne, et l'obliger à payer les impositions comme tous les autres sujets. »⁵

Dans la Lombardie autrichienne, l'impératrice est secondée dans son action réformatrice par ses ministres. Le premier d'entre eux à œuvrer pour l'application de ses décisions est le comte de Firmian, dont G. Gorani rapporte le zèle :

¹ Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 42.

² ADEMOLLO, *op. cit.* p. 69.

³ Franco VALESCCHI, *op. cit. L'Italia nel Seicento...* p. 250.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 240.

⁵ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 52.

« Il ne cessa de veiller pour empêcher les abus de la puissance et du crédit des prêtres, des moines et des dévots et dévotes. Il inspectait de près toutes leurs actions. Il soumit tous les gens d'Église à l'autorité civile, au paiement de toutes les impositions, selon leurs facultés [...] Firmian mettait toujours beaucoup d'empressement lorsqu'il s'agissait de démasquer la superstition et l'hypocrisie, de découvrir et de punir les tricheries sacerdotales et dans les affaires de cette espèce il ne se rapportait jamais à ses ministres subalternes, ni à ses favoris, et voulait tout examiner et décider par lui-même. »¹

Toutefois, il faut savoir que la politique menée par Marie-Thérèse est une politique d'équilibre tendant à des solutions de compromis et de conciliation plus qu'une politique offensive visant à renverser brusquement le rapport de forces entre l'Église et l'État.² Joseph II quant à lui, guidé par des principes philosophiques, veut aller plus loin dans les réformes entreprises et réussit à convaincre sa mère de supprimer un grand nombre de couvents et d'ordres religieux. Méprisant le pouvoir pontifical, il veut s'ériger lui-même en souverain pontife dans ses États et œuvre pour la diminution du pouvoir de l'archevêque de Milan. Ainsi par exemple, il déclenche les hostilités avec Rome lorsqu'il fait diminuer de moitié le nombre des couvents.

Les réformes ecclésiastiques mises en place par Joseph II permettent peu à peu le développement de la tolérance, si chère aux hommes des Lumières. Pour qu'elle soit mieux assurée, l'empereur délivre l'État de Milan du tribunal de l'Inquisition, portant ainsi un coup violent au pouvoir pontifical, qui, sous le règne de Pie VI (1775-1799) commence à s'affaiblir de plus en plus.³

9.2. La dénonciation du cadre de vie misérable du peuple milanais dans l'espoir d'apporter la félicité publique

Le séjour à Milan que Giuseppe Gorani opère entre 1774 et 1779 lui permet de s'intéresser de près aux conditions de vie de la population milanaise et lombarde. Il considère que « la population ne fait la force des États que lorsque la subsistance y est assurée, elle n'est qu'une charge très lourde, une vermine dévorante partout où la multitude est pauvre

¹ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 106.

² Norbert JONARD, *op. cit. Milan...* p. 51.

³ Franco VALESCCHI, *op. cit. L'Italia nel Seicento...* p. 252.

[...] »¹ Suite à ses observations, il s'emploie à dénoncer le cadre de vie misérable du peuple milanais dans l'espoir d'améliorer ses conditions. Il se montre persuadé, de manière plus générale, que la richesse d'un peuple et son bien être sont déterminés par l'influence du politique : « Il est dans l'ordre de la nature qu'il y ait des pauvres en petit nombre, comme des imbéciles ; mais il est contre cet ordre qu'il y en ait beaucoup, et que la plupart soient réduits à la mendicité ; et je le répète, ce malheur est un des crimes des gouvernements arbitraires. »²

a. Une misère touchant la majeure partie de la population milanaise

La misère économique touche la majeure partie de la population milanaise. D'après Giuseppe Gorani, cette situation est due à la nature du régime politique présent dans l'État et qui favorise la pression fiscale exercée par la noblesse et le clergé. Elle touche en premier lieu la population paysanne qui est exploitée par les fermiers chargés de gérer les domaines des propriétaires.³ Or, cette population est la base sociale sur laquelle repose l'édifice de l'Ancien Régime. C'est elle qui supporte tout le poids de la féodalité sous forme de corvées et de taxes :

« La principale cause est la pauvreté du peuple, et surtout de celui de la campagne, et les principales causes de cette pauvreté sont la violation continuelle des droits naturels de l'homme par l'esclavage, la servitude, par les impôts arbitraires, par les privilèges exclusifs, les corporations d'arts et métiers, les monopoles, les droits féodaux, et les brigandages, des tribunaux de justice et de tous les fonctionnaires publics. »⁴

Malgré les réformes agraires entreprises, la condition paysanne n'est pas améliorée. Les propriétaires exigent avec rigueur de la part des paysans un travail accru et le paiement ponctuel des diverses redevances.⁵ Le fossé se creuse entre les paysans exploités, brimés, et les propriétaires, bourgeois ou nobles, qui veulent tirer de la terre un maximum de profit.

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 2*, p. 57.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 248.

³ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 167.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 2*, p. 84.

⁵ Jacques GODECHOT, *op. cit.* p. 41.

La misère touche également les villes de la Lombardie et notamment celle de Milan. D'après Giuseppe Gorani, la première raison de l'indigence populaire est due au gouvernement autrichien qui s'empare des administrations municipales de ces villes et oblige les ministres à rendre compte de leur gestion. Joseph II occupe même les fonds de municipalités et oblige de les assujettir à ses intendants. Or « cette municipalité de rapines, vexations et entreprises arbitraires et tyranniques produisit une misère générale ; la mendicité devint insupportable et turbulente. »¹ Le peuple est également contraint à vivre dans un état précaire en raison de la croissance démographique que connaît le XVIII^e siècle.² De manière paradoxale, la disparition de la peste et la raréfaction des famines finissent par accroître le nombre de pauvres car l'augmentation de la production agricole n'est pas proportionnelle à l'augmentation démographique.³ Tout comme G. Gorani, Cesare Beccaria, dans *Elementi di economia pubblica* (1770), explique que cette croissance démographique des villes est notamment due aux migrations de la population rurale qui, ne trouvant pas de travail dans les campagnes, s'y rend en espérant pouvoir mieux subvenir à ses besoins.⁴ Nombre de migrants se font ouvriers et se mettent au service des rares industries qui recrutent encore : « Les travaux de toutes espèces étaient suspendus, et il existait très peu d'ateliers où ils pussent offrir leurs bras pour gagner leur vie. »⁵ Les rétributions varient selon leurs compétences mais même dans le meilleur des cas, l'argent reçu permet à peine de palier la misère de la vie. Le labeur des travailleurs manuels est rude et les salaires sont généralement très bas. Plus favorable est la condition de vie des serviteurs car ils ont les vivres et le couvert assurés. En effet, en ville, un grand nombre de personnes se dirige également vers des postes domestiques et connaissent ainsi un sort meilleur que celui des ouvriers, même si les salaires ne sont pas bien plus élevés.⁶ Toutefois, G. Gorani révèle que même les grandes familles offrent de moins en moins de travail : « Les riches étant eux-mêmes presque tous devenus pauvres, ne faisaient point travailler non plus. »⁷ D'après certains voyageurs, comme Roland De La Platière, cette misère est due en partie au caractère du peuple milanais, qui se montre paresseux dans le travail : « Le bas peuple, qui ne s'adonne point aux spéculations, parce

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 236.

² Jacques GODECHOT, *op. cit.* p. 17.

³ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 167.

⁴ Cesare BECCARIA, « Elementi di economia pubblica, Parte Prima, Principi e viste generali », in Franco VENTURI, *Illuministi italiani, III Riformatori Lombardi, piemontesi e toscani*, p. 161-163.

⁵ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 236.

⁶ Maurice VAUSSARD, *La vie quotidienne en Italie au XVIII^e siècle*, 1959, p. 216-218.

⁷ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 236.

qu'elles ne lui rendent rien, se montre paresseux et lâche. On voit continuellement, dans les rues et sous les portiques, des hommes forts et robustes jouer aux cartes [...] »¹

Les villes de la Lombardie, et tout particulièrement Milan, sont également peuplées d'une masse considérable de chômeurs et de mendiants qui gravitent autour des Grands et peut poser un problème de parasitisme.² D'après Giuseppe Gorani, cette indigence est due au mauvais gouvernement de l'État et s'est accrue sous la direction du duc de Modène :

« L'impératrice reine ayant publié des règlements forts sages dans le dessein de faire disparaître la mendicité de ses états et pour inspirer à ses peuples l'amour du travail, le duc de Modène ne se donna aucune peine, ni aucun soin pour remplir les vues de la souveraine et ainsi la Lombardie autrichienne fut horriblement infestée, pendant toute la durée de l'administration de ce prince, par ce fléau [...] »³

La ville attire les miséreux et ne lui donne pas de travail tandis qu'elle fait régner l'indigence et les escroqueries :

« Les mendiants se répandirent partout comme des nuées de sauterelles. Les villes et les campagnes en étaient obstruées. Ces gens ainsi abandonnés maraudaient dans tous les lieux, dépouillaient les voyageurs et commettaient même des assassinats. On publia un édit pour les bannir, mais ceux qui étaient chassés hors des frontières d'un côté, rentraient quelques instants après par un autre, pour recommencer le même genre de vie. »⁴

G. Gorani impute la situation déplorable qui règne, aux choix opérés par le gouvernement autrichien et surtout par Joseph II. Afin de faire cesser cette mendicité l'empereur a recours à des moyens violents comme l'indique Pietro Verri : « Il s'est fait ce raisonnement. La mendicité étant un mal à éliminer d'une ville bien entretenue, il faut donc enfermer les mendiants. L'on procéda ainsi. Leur entretien coûtait cher. On les fit

¹ Roland DE LA PLATIERE, *op. cit.* p. 438.

² Philippe GUT, *op. cit.* p. 145.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 92.

⁴ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 236.

alors sortir en leur faisant prêter serment de ne plus mendier. Pour ne pas mourir de faim ils manquèrent tous à leur promesse. Cette alternative tragi-comique se vit plusieurs fois. »¹

b. La nécessité de mettre en place des dispositifs afin de lutter contre la misère populaire

Giuseppe Gorani se montre persuadé de la nécessité de mettre en place des dispositifs afin de lutter contre la misère. Il soutient les institutions créées par le gouvernement autrichien afin de permettre la survie populaire. Parmi ces dernières, les maisons de charité occupent une place importante et connaissent un véritable fleurissement, ce que G. Gorani déplore : « Les ignorants dans la science de l'administration des nations, citent ordinairement avec admiration et comme une preuve de la douceur des gouvernements modernes, la quantité et la richesse de leurs hôpitaux, tandis qu'aux yeux du sage éclairé, leur nombre et leurs richesses prouvent, au contraire, les vices des gouvernements. »² Les hôpitaux de charité servent avant tout à soigner les malades, certains n'accueillent que des types de malades particuliers : les blessés par armes blanches, les patients atteints de maladies de peau ou encore maladies vénériennes.³ L'abbé Richard s'emploie à décrire, dans sa *Description historique et critique de l'Italie...* (1766) le plus grand hôpital de Milan :

« Il y a plusieurs établissements de charité à Milan, pour les malades, les vieillards, les pauvres enfants, orphelins, abandonnés ou inconnus. Celui qui tient le premier rang est le grand hôpital, *lo Spedale Maggiore*, dans le quartier de la Porte Romaine. Les bâtiments en sont grands, solides et isolés de tout autre édifice ; la grande cour est belle, ornée d'un portique à colonnes, d'une belle architecture et de belle proportion. Les salles de l'hôpital forment deux grandes croix dans lesquelles les lits sont disposés de façon que l'autel étant au milieu de la croisée, chaque malade peut voir de son lit le prêtre à l'autel et entendre la messe. »⁴

¹ Guido BONARELLI, *op. cit.* p. 191, Pietro Verri : « Si è fatto questo ragionamento. La mendicizia è un male da togliersi da una città ben regolata ; dunque ponendo in prigione i mendicanti. Così si fece. Costavano a mantenere. Si fecero uscire con giuramento di non più mendicare. Per non morire di fame mancarono tutti al giuramento. Quest'alternativa tragi-comica si vide più volte. »

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science...* vol. 1, p. 247.

³ Norbert JONARD, *op. cit.* p. 205.

⁴ Jérôme RICHARD, *op. cit.* p. 252.

Toutefois, Gorani se montre critique à l'égard de certains hôpitaux, qu'il juge mal entretenus, et où les pauvres sont « cruellement maltraités. »¹

Le réseau de bienveillance officielle est complété par une charité pratiquée par les membres de la noblesse et du clergé. Les membres des grandes familles sont très généreux car leur rang et la tradition leur interdisent de ne pas l'être. Leurs dons se traduisent par des offrandes aux œuvres charitables et par une réponse aux demandeurs de secours qu'ils reçoivent en très grand nombre. Ils recueillent sans cesse des suppliques dans leurs palais, tout comme les membres de la bourgeoisie et même des gens du peuple. En effet, tous, riches ou pauvres, s'emploient à satisfaire de différentes façons le précepte de l'aumône.² Ainsi par exemple, l'auteur loue également la bonté de l'ancien ministre Pallavicini et son amour du bien public :

« Il faisait très fréquemment des « cocagnes » et des distributions gratuites de vivres, de bois, de vêtements, d'argent. Ces largesses ne coûtaient point de larmes au peuple, car il les faisait de son propre argent [...] Pendant tout le temps que dura son vice règne, on n'eut jamais occasion de se plaindre de l'importunité des mendiants, car on n'en voyait absolument point. Les infirmes, les impotents, tous les gens hors d'état de travailler, ou surchargés d'enfants étaient assistés par son propre argent [...] »³

La question de l'indigence et des procédés à employer pour y pallier fait l'objet de débats au sein des hommes de lettres. Pour certains d'entre eux, la mendicité est un mal chronique inséparable de toute société tandis que pour d'autres, elle était le résultat d'une mauvaise organisation de la société et pose donc un problème qui pourrait être résolu d'une autre manière que par la création d'institutions charitables ou par des œuvres d'assistance publique.

Certains réformateurs pensent toutefois que l'argent distribué aux pauvres est inutile et favorise en réalité la persistance de la mendicité dans les États : « Un des principaux abus qui multiplie les vagabonds et les mendiants, ce sont les aumônes particulières ; il devrait être défendu d'en faire sous peine d'amende, lorsqu'il y aurait des établissements suffisants pour

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 248.

² Maurice ANDRIEUX, *op. cit.*, p. 72.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 80.

les pauvres valides et invalides. »¹ D'après G. Gorani, l'argent donné aux indigents serait mieux employé à encourager le commerce et l'industrie car d'après lui « [...] une grande population n'est un signe certain de puissance et d'un bon gouvernement, qu'autant qu'elle est le résultat de la prospérité de l'agriculture, du commerce et de l'industrie[...] »² Pour le baron de Montesquieu d'ailleurs, qui dépeint la paresse du midi de l'Europe, l'aumône donnée par les couvents entretient le peuple dans la misère et l'oisiveté.³ Dans la *Storia di Milano, 1700-1796*, G. Gorani réalise un portrait des Milanais et les décrits comme très travailleurs :

« Cet amour pour les amusements ne les a point détournés de l'étude des vrais principes du commerce, spécialement de celui de la banque qui exige le plus d'attention, de recherches et de profondeur. Leur épicurisme n'a jamais porté obstacle aux progrès de leur industrie et ne leur a pas présenté de difficultés pour fabriquer avec le goût le plus raffiné toutes sortes d'étoffes en soie, en laine, en coton, en lin et de très beaux ouvrages en fer et en acier d'une manière à en fournir à toutes les parties du monde. »⁴

G. Gorani soutient également l'attitude de la majeure partie des masses populaires, qui fait des efforts pour vivre économiquement. Cependant, le développement de l'industrie et du commerce ne permet pas à tout le monde de survivre, et beaucoup se tournent vers le brigandage, seul moyen qu'ils trouvent pour s'en sortir. La difficulté à vivre en est la principale cause et se développe tout particulièrement pendant les périodes de troubles intérieurs et de guerres.⁵ Gilles Bertrand rapporte (dans *Le grand tour revisité: pour une archéologie du tourisme. Le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe siècle - début XIXe siècle*, 2008) que d'après nombre de voyageurs comme Coyer ou Lalande, les métiers exercés par le peuple dans les grandes villes sont avant tout ceux de charlatans, saltimbanques, polichinelles, joueurs d'instruments ou encore conteurs.⁶ Or là encore, d'après G. Gorani, la présence du brigandage est majoritairement due à la faute du gouvernement.

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 281.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 57.

³ MONTESQUIEU, *Voyages, t. II*, p. 13.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 204.

⁵ Jacques GODECHOT, *op. cit.*, p. 17.

⁶ Gilles BERTRAND, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : Le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe siècle - début XIXe siècle*, 2008, p. 243.

c. Des réformes urbaines nécessaires afin d'améliorer les conditions de vie du peuple milanais

Dans ses écrits, Giuseppe Gorani explique que des réformes urbaines sont nécessaires afin d'améliorer les conditions de vie du peuple milanais. Il estime que pour veiller au bien être de la population, le gouvernement doit avant tout s'occuper de l'entretien des rues et des places publiques de la ville.¹ En effet, il faut savoir qu'au XVIIIe siècle, les habitations présentent dans toutes les villes italiennes les mêmes caractéristiques. Se sont le plus souvent des édifices étroits à trois étages, ne possédant qu'une seule fenêtre par étage, auquel on accède par un escalier sombre s'ouvrant au fond d'une allée humide. Ils sont dotés d'un portique étroit et sombre ainsi que d'escaliers tortueux qui mènent à des appartements petits et peu lumineux. Le rez-de-chaussée est, quant à lui, le plus souvent occupé par des boutiques qui communiquent de plain-pied avec la rue. Si les quartiers populaires sont formés de nombreux bâtiments de cette sorte, les maisons de la petite et moyenne bourgeoisie sont quant à elles plus belles car elle recherche l'élégance dans les constructions afin de mieux imiter la noblesse.²

Les habitations sont situées dans des quartiers aux rues étroites et où la propreté est relative. La principale raison est que ces rues ne sont pas pavées, de quoi résulte poussière par beau temps et pluie par mauvais. De plus, le peuple n'a lui-même aucun souci de la propreté des rues. Les ordures sont théoriquement enlevées plusieurs fois par semaine mais en réalité, ces opérations sont intermittentes et aléatoires ce. La saleté des rues de certains quartiers et leur pestilence est aggravée par l'absence de latrines privées et publiques, absence qui entraînent les habitants à faire leurs besoins un peut partout.³ Giuseppe Gorani, qui déplore cette situation, indique que des réformes urbaines sont absolument nécessaires afin d'améliorer les conditions de vie de la population milanaise :

« Pour préserver de ces malheurs avec le temps, il devrait être établi un règlement de police pour fixer la largeur des rues, et pour obliger tous les propriétaires de s'y conformer lorsqu'ils feraient bâtir ou reconstruire des maisons. Les rues devraient avoir des trottoirs de chaque côté, assez larges pour que deux personnes de front pussent y passer aisément, et la rue devrait avoir entre les deux trottoirs, une largeur suffisante pour que deux grandes

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 237.

² Franco VALSECCHI, *op. cit.*, p. 40.

³ Maurice ANDRIEUX, *op. cit.*, p. 11.

et larges voitures pussent y passer facilement de front, sans le risque de s'accrocher. »¹

L'auteur pense que l'élargissement des rues est nécessaire pour effectuer un meilleur commerce, pour préserver les habitations des grands incendies et surtout, pour « améliorer la santé des habitants qui ne respirent qu'un mauvais air dans ces rues étroites pour peu que les bâtiments soient élevés. »²

9.3. Un devoir : œuvrer pour la libération d'un peuple soumis à l'oppression d'un pouvoir despotique

Giuseppe Gorani, homme de lettre éclairé, est profondément influencé par les préceptes développés par la philosophie des Lumières. Il est tout particulièrement attaché aux concepts de bonheur, de raison et de liberté, concepts chers aux Encyclopédistes. Les observations qu'il développe durant son séjour à Milan le conduisent à vouloir œuvrer pour le bien être du peuple lombard, qu'il considère comme malheureux du point de vue politique, car soumis au joug d'un pouvoir despotique dominant.

a. Un peuple majoritairement bon et ignorant, soumis au joug de l'Empire autrichien et de l'Église

Lors de son séjour à Milan entre 1774 et 1779, Giuseppe Gorani a, maintes fois, l'occasion de se retrouver au contact du peuple milanais et lombard. Il le décrit comme majoritairement bon, honnête et docile et ce, malgré l'oppression dont fait preuve le gouvernement, qui ne connaît pas son caractère, et qui fait peu de cas de son bien être.³ L'abbé Richard décrit ainsi le bas peuple milanais dans son récit de voyage publié en 1766 : « Malgré toutes les révolutions qu'à essuyées cette grande ville, le peuple qui l'habite n'en est pas moins pacifique ; aussi dans les derniers siècles, il n'a pris aucune part aux affaires politiques, et s'est toujours rangé du côté du plus fort. »⁴ En effet, la douceur et l'humanité sont les caractères distinctifs de ce peuple qui se montre soumis au pouvoir

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 239.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 241.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Mémoires secrets... vol. 3*, p. 319.

⁴ Jérôme RICHARD, *op. cit.* p. 259-260.

dominant et à la noblesse.¹ G. Gorani relate la joie des Milanais lors de l'arrivée, en 1771, de l'archiduc Ferdinand car ils espèrent retrouver un bon gouvernement sous sa direction :

« Le prince fut accueilli d'acclamations mille fois répétées, et des expressions de l'allégresse la plus sincère. Et à tous ces actes d'adoration répondaient très mal les brutalités des palefreniers autrichiens qui précédaient le prince et qui, chargés de lui faire place, l'annoncèrent en dispensant fort libéralement de tous côtés, les coups de fouet. La nation, bien loin d'accuser de ces barbaries au prince qui n'en était pas coupable, les souffrait très patiemment, selon son usage invétéré. D'ailleurs elle avait la certitude que ce n'était point par son ordre, ni par celui de sa mère, ni par ceux du ministère de Vienne, que les palefreniers allemands agissaient si grossièrement, et c'était seulement les premiers coups d'essai, par lesquels le grand maître de l'archiduc se permettait de débiter. »²

Giuseppe Gorani explique que cette attitude des palefreniers allemands est due aux fausses rumeurs ressues par la cour de Vienne et par Marie-Thérèse à propos du peuple milanais : « En envoyant Ferdinand en Italie, on s'était vraisemblablement persuadé à Vienne d'après les préventions qu'on avait données à cette cour, que la Lombardie était un pays encore barbare. » En effet, l'archiduc et sa cour quittent l'Autriche avec une provision énorme de produits de toute sorte et avec des artisans qualifiés dans tous les arts

« [...] comme si les hommes et les femmes de la nation milanaise étaient absolument incapables de remplir ces fonctions, et comme si leur pays fut entièrement stérile et dépourvu des objets de la première nécessité. Ces petits détails de l'économie domestique donnent assez exactement l'opinion qu'on avait su donner à Marie-Thérèse de la nation milanaise. Ce sont des tableaux parlants qui prouvent combien on avait ravalé les Milanais dans l'esprit de cette excellente princesse. »³

Ainsi, le poids du gouvernement joue un rôle important sur le caractère de la population, qui déçue de l'attitude de la cour de Vienne, commence à se détacher peu à peu de sa soumission à l'égard du pouvoir autrichien. Des voyageurs étrangers, comme Charles

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 122.

² Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 126.

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 128.

Duclos, le constatent : « Les Italiens sont faux en général ; ils ne peuvent pas être autrement. Il en sera toujours ainsi d'un peuple qui ne se gouverne point par lui-même, mais qui est toujours la propriété d'un autre ; d'un peuple dont les devoirs et les penchants sont sans cesse en contradiction. »¹

Ensuite, G. Gorani dénonce la soumission que le peuple milanais montre envers l'Église, en raison de la piété profonde dont il fait preuve.² L'auteur déclare son anticléricalisme et son aversion toute forme de superstition, bien présente à Milan : « Je suis fort éloigné des idées superstitieuses ; j'ajoute conséquemment peu de foi aux rêves et aux visions ; non pas que je croie impossible que Dieu se soit quelquefois servi de ces moyens pour manifester sa volonté, mais parce que je suis convaincu qu'il n'a employé cette voie que très rarement et seulement en faveur de quelques êtres extraordinaires. »³ Or, il faut savoir que dans la vie quotidienne des masses populaires, la religion est présente de façon continue et accompagne toutes les étapes de la vie humaine.⁴ Déjà en 1766, l'abbé Richard en faisait l'observation dans son récit de voyage :

« Les mœurs étant fort réglées, au moins à l'extérieur, il s'ensuit naturellement que tout ce qui a rapport au culte public y est très respecté, ce que j'y ai vu, c'est que les jours de fête les églises y sont très fréquentées, que le service divin s'y fait avec beaucoup de décence, et que les gens de tout état y assistent avec la modestie et le recueillement qu'exigent et la sainteté du lieu et la grandeur du Dieu que l'on y adore. »⁵

Roland De La Platière, lors de sa visite de Milan en 1776, le remarque également : « Vous ne rencontrez que croix, madones, saints en pierre, en marbre, en bronze, sur des colonnes, des pilastres, dans des niches, dans les coins et carrefours, et tous illuminés de lampes, de cierges, parés de tableaux, d'étoffes de soie, de dorures, de fleurs, du haut en bas : vous n'entendez que prières, chants, processions, pèlerinages musique, etc. »⁶ Le clergé est le premier responsable d'une forme de dévotion qui mêle superstition et piété afin de maintenir sa domination, ce que Giuseppe Gorani critique violemment :

¹ Charles Pinot DUCLOS, *op. cit.* p. 149.

² Vincenzo FERRONE, *I profeti dell'illuminismo : le metamorfosi della ragione nel tardo Settecento italiano*, 2000, p.20-33.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 25.

⁴ Franco VALSECCHI, *op. cit.*, p. 370.

⁵ Jérôme RICHARD, *op. cit.* p. 269-270.

⁶ Roland DE LA PLATIERE, *op. cit.* p. 438.

« La superstition a inventé mille extravagances qui, pendant plusieurs siècles, corrompirent la législation criminelle chez presque toutes les nations de l'Europe et les rendirent féroces. Leurs prêtres leur inspirèrent les idées les plus absurdes sur la divinité, ils la firent intervenir pour prouver le crime et l'innocence, ils persuadèrent qu'ils était impossible qu'un innocent, faussement accusé, pût périr dans les tourments, qu'un délit restât impuni, que la providence pût manquer de déclarer la vérité ; et ils portèrent le délire à ce sujet, jusqu'à lui prescrire des lois, d'après lesquelles un innocent ne pouvait être tué en duel, et devait subir sans douleur les épreuves du fouet, des charbons ardents, du fer rouge, de l'eau bouillante, et mille autres moyens qu'ils imaginèrent pour avoir des preuves de la vérité dans les causes criminelles [...] »¹

En effet, face à la peur inspirée par l'Église, le peuple observe une dévotion exacte, que l'abbé Coyer remarque : « l'extérieur de la religion a pénétré si profondément dans l'éducation nationale que les samedis, dans les lieux même de prostitution, on fait brûler un cierge devant l'image de la Vierge et on exige en surrogation de quoi faire dire une messe. »² Les sanctions sont sévères pour qui ne suit pas pratiques religieuses.³ Or, G. Gorani déclare sa haine envers tous ceux qui abusent de la crédulité du peuple : « Jusqu'à quand ces peuples ignoreront-ils que le seul culte, la seule offrande qui puisse être agréable à la Divinité, c'est celui d'un cœur pur ? Jusqu'à quand les prêtres pourront-ils spéculer sur l'ignorance et sur la pieuse crédulité des peuples ? »⁴ Par conséquent, d'après lui, la superstition est due au manque d'instruction du peuple, favorisé par les autorités religieuses et laïques pour mieux les maintenir sous leur joug.⁵

b. Une éducation nécessaire pour permettre une réforme profonde de l'État

Le XVIII^e siècle est marqué dans les milieux intellectuels italiens par l'encouragement donné à la question de l'éducation afin de permettre une réforme profonde des États. Les philosophes des Lumières se rendent maîtres de l'idée d'instruire le peuple. Giuseppe Gorani se range aux côtés de nombre d'hommes de lettres qui proposent des idées pour l'amélioration de la société. Déjà en 1773, il a publié un essai sur l'éducation publique

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 2*, p. 44.

² COYER, *Voyages d'Italie et de Hollande, T.II*, 1775, p. 187.

³ Franco VALSECCHI, *op. cit.*, p. 370.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 2*, p. 344.

⁵ Franco VALSECCHI, *op. cit.*, p. 116.

afin de proposer des réformes nécessaires dans l’instruction, exposant ses considérations sur la meilleure façon d’éduquer les enfants et les adolescents.¹ D’après lui, l’éducation doit être développée au sein du peuple afin d’améliorer le gouvernement d’un État :

« L’éducation publique est généralement si vicieuse, si peu conforme aux besoins de l’homme, à ses droits, et aux intérêts de la société, que sa réforme est un des premiers devoirs que doit s’imposer un prince qui veut améliorer son gouvernement. C’est le moyen que préfèrent les législateurs qui voulurent changer la constitution de leurs États, les mœurs et l’opinion publique. »²

En effet, selon lui, l’éducation est le seul moyen qui puisse permettre d’atteindre le bonheur car elle va être un moyen pour le peuple de connaître ses droits et ses devoirs et de perfectionner ses facultés intellectuelles.³ De plus, fondateurs du principe d’égalité, les hommes de lettres veulent que l’instruction ne soit plus uniquement le privilège de certains, mais qu’elle soit ouverte à tous. Ils clament la primauté du droit de l’État face à celui de l’Église car ils veulent que l’instruction soit adressée à des fins civiles et non religieuses.⁴ De manière paradoxale, eux-mêmes sont pour un certain nombre des gens d’Église car c’est la carrière ecclésiastique qui permet d’offrir suffisamment de liberté pour étudier tout en restant en contact avec le monde.⁵

Des initiatives sont prises pour répondre à l’exigence croissante de l’opinion publique de faire sortir le peuple de l’ignorance et de lui permettre une amélioration de ses conditions de vie.⁶ Les membres du clergé qui sont ouverts aux idées des Lumières se rangent aux côtés des princes réformateurs qui accueillent les suggestions des hommes de lettres et ce, surtout depuis la suppression en 1773 de la Compagnie de Jésus par Clément XIV.

C’est surtout en Lombardie que s’accomplit l’expérience la plus concrète concernant l’instruction élémentaire, avec la création des Ecoles Normales, comme l’explique Pietro Verri dans la *Storia di Milano* (1797).⁷ Ainsi par exemple, c’est à Milan, dans le palais de Brera, qui appartenait auparavant aux Jésuites, qu’est créée une école pour la formation des

¹ Giuseppe GORANI, *Saggio sulla pubblica educazione*, 1773.

² Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 94

³ Giuseppe GORANI, *ibid.* p. 115

⁴ Franco VALSECCHI, *op. cit.* p. 118.

⁵ Norbert JONARD, *op. cit.*, p. 156.

⁶ Franco VALSECCHI, *op.cit.*, p. 116.

⁷ Pietro VERRI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 454.

maîtres. À cela s'ajoute la mise en place, dans la ville, de vingt écoles comprenant chacune deux classes. Quinze d'entre elles sont confiées aux soins des ordres religieux n'ayant pas été supprimés, tandis que les cinq restantes sont confiées au *Fondo Statale delle Pie Fondazioni*. Cependant, la direction générale est confiée à l'État. Ces écoles, qui admettent des enfants de six à douze ans, connaissent un réel succès. La raison de ce succès est en partie due aux nouvelles méthodes d'enseignement et d'éducation qui privilégient la douceur et la récompense plutôt que la terreur et les punitions, ce que G. Gorani approuve :

« Avec de la douceur et de la complaisance, un instituteur gagne la confiance et l'attachement de ses élèves, dès qu'il a leur confiance, il découvre aisément leurs inclinations et la route qu'il doit leur faire prendre et celle qu'il doit suivre lui-même pour assurer leurs succès et par conséquent les siens. Une figure dure, un ton pédantesque, des manières brusques, une voix haute et sévère, des gestes impérieux inspirent aux enfants de la timidité, de la crainte, de l'effroi, leur apprennent à ruser, à tromper, à mentir, et gâtent leur cœur, leur esprit et leur santé. »¹

c. Un objectif, le triomphe de la raison et le progrès de l'anticléricisme

Enfin, durant les années passées à Milan, Giuseppe Gorani assiste à l'évolution du rapport entretenu entre l'Église et l'État, et ce, tout spécialement dans le domaine intellectuel.² La complexité qui marque, à la fin du XVIIIe siècle, la situation de crise de l'Italie catholique est en grande partie due au développement des références à la raison, accompagné du sentiment anti-clérical qu'éprouvent de nombreux hommes de lettres italiens. G. Gorani parle « d'un siècle de lumières » où « les peuples commencent à être éclairés de leurs droits, et à sortir des ténèbres de la superstition. »³ Les Lumières diffusent l'idée que le bonheur de l'humanité peut être atteint grâce aux sciences et aux techniques, leurs maîtres mots étant la raison, le progrès, l'utilité, la bienfaisance.⁴ Ils s'opposent à l'Église et à son système, considéré comme irrationnel, intolérant et ne promettant le bonheur que dans l'au-delà.⁵ L'héritage du camp antithéologique qui s'est développé tout particulièrement en France tout au long du siècle, et qui présente un front uni dans son combat pour la sécularisation de

¹ Giuseppe GORANI, *ibid*, p. 118.

² Jean BOUTIER, *op. cit*, p. 69.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 41.

⁴ Jean DELUMEAU, *op. cit*, p. 287.

⁵ Marie-Hélène FROESCHLE-CHOPARD, « Religion », in Vincenzo FERRONE, *Le monde des Lumières*, 1999, p. 229.

la science, demeure très vif à la fin du siècle. En effet, la polémique contre l'idéologie de l'au-delà et contre le monde religieux est étroitement associée aux Lumières et devient presque leur synonyme.¹ Dans *L'Histoire philosophique et politique des établissements des Européens dans les deux Indes*, Diderot déclare que « le monde est trop éclairé pour se repaître plus longtemps d'incompréhensibilités qui répugnent à la raison, ou pour donner dans des mensonges merveilleux qui, communs à toutes les religions, ne prouvent pour aucune. » Sa conclusion porte sur la raison, signe de l'autonomie des hommes « De quelque manière qu'on s'y prenne, soit par la superstition, soit par le patriotisme même, soit par les breuvages spiritueux, on n'ôte point à l'homme sa raison, sans de fâcheuses conséquences. »²

Le progrès de la raison permet au peuple milanais tout comme au peuple italien tout entier de prendre peu à peu conscience de soi et de la servitude à laquelle il est soumis : « Les peuples ne doivent jamais être regardés comme des biens allodiaux, susceptibles de partage, d'aliénation, ni de concession, par la raison que les peuples n'appartiennent à personne qu'à eux-mêmes [...] »³ Toutefois, d'après G. Gorani, ce peuple n'est pas encore prêt pour réussir une véritable révolte :

« Tout autre peuple moins accoutumé à la servitude se serait révolté et aurait peut-être brûlé l'auteur de ces indignes trafics dans un de ses fours. Mais les Milanais se contentèrent de murmurer, de faire quelques satyres et souffrirent en patience ; et c'est ce peuple si bon qu'on avait peint dans un temps à Marie-Thérèse comme un peuple mutin, séditieux et incapable de supporter le joug le plus doux. »⁴

Cependant, il faut savoir que des protestations commencent à voir le jour. En effet, le gouvernement autrichien, surveillant étroitement le peuple et ses débordements, est sujet aux turbulences. G. Gorani loue le courage de ce dernier qui, malgré le carcan sous lequel il est tenu par le gouvernement, n'hésite pas à exprimer ce qu'il pense. Il évoque l'importance, pour tout gouvernement, de faire régner l'esprit public afin d'éviter les révoltes :

« Il est de la plus grande importance pour un gouvernement sage de multiplier les motifs qui peuvent attacher les citoyens à leur patrie, les

¹ Franco VALSECCHI, *op. cit. L'Italia nel Settecento*, p. 491-493.

² Girolamo IMBRUGLIA, « Raison », in Vincenzo FERRONE, *Le monde des Lumières*, 1999, p. 87-88.

³ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 12.

⁴ Giuseppe GORANI, *op. cit. Storia di Milano...* p. 156.

intéresser à sa prospérité, leur en faire aimer le gouverneur et le chef, leur inspirer un intérêt commun, un véritable esprit public. C'est un art sublime que de savoir persuader chaque individu d'une nation, qu'il fait partie d'un souverain, c'est le rendre l'objet de l'amour de tous. »¹

Cependant, si des révoltes urbaines commencent à éclater, elles prennent encore faiblement un caractère politique, faute de l'existence d'une conscience de classe chez des masses analphabètes et qui se soulèvent principalement pour cause de famine.²

Ainsi, le séjour que Giuseppe Gorani réalise à Milan est essentiel pour sa formation intellectuelle et la naissance des idées majeures qu'il défend dans chacune de ses œuvres. Observateur du peuple italien, il s'attache à d'autres hommes de lettres éclairés, qui comme lui, son en rupture avec leur temps et proclament l'égalité et la liberté pour tous. Tous prônent l'institution de lois devant modérer les pouvoirs absolus des souverains despotiques, lesquels sont les premiers à pouvoir permettre le bonheur des peuples qu'ils gouvernent.³

¹ Giuseppe GORANI, *op. cit. Recherches sur la science... vol. 1*, p. 202.

² Norbert JONARD, *op. cit.*, p. 159

³ Marc MONNIER, *op. cit. Un aventurier italien...* p. 189.

Conclusion

Ainsi, on a pu voir que les années 1774-1779 forment une période fondamentale dans la vie de Giuseppe Gorani. Elles occupent une place clé pour qui veut comprendre l'existence de l'aventurier et homme de lettres italien. Elles signent le plus long séjour réalisé par l'auteur dans sa ville natale, Milan, depuis son enrôlement militaire dans l'armée autrichienne en 1757. Ces années, essentielles, mettent en lumière la personnalité énigmatique de Gorani, une personnalité faite de contrastes, voire de contradictions. Les œuvres écrites par l'auteur sur ces années milanaises révèlent un sentiment mêlé d'amour et de haine envers sa patrie. Ce sont des années douloureuses marquées par la mort d'un père, ainsi que par un procès familial sous le signe de la lutte afin d'obtenir sa part de l'héritage. Ce sont également des années qui ont permis à Giuseppe Gorani de forger son caractère fougueux et mordant envers ses ennemis mais bon et juste envers les plus faibles. Lui-même fils cadet de sa famille et privé de nombre de droits en raison de sa position, il voue une haine envers la nature du régime politique qui gouverne son État. Pour la première fois, il devient un observateur politique attentif à étudier le fonctionnement d'un gouvernement afin d'en déceler les faiblesses. Il se fait le portraitiste de la Lombardie autrichienne, qu'il juge être sous le joug de l'Empire d'Autriche. Située entre amour et détachement, sa description de la région reflète l'idée d'une mise au pas de plus en plus puissante opérée par le pouvoir autrichien. Bien que déclarant se poser en historien, il offre en réalité le regard d'un membre de la noblesse milanaise constatant le déclin de son État qui est dirigé par un régime politique plus ou moins éclairé. Cependant, influencé par les idées révolutionnaires françaises lorsqu'il évoque ses souvenirs dans ses œuvres, il se place également comme un républicain afin de dénoncer la stricte hiérarchie nobiliaire milanaise et sa décadence.

Le procès familial de Giuseppe Gorani le conduit également à se pencher sur les rouages administratifs de l'État de Milan. Au fur et à mesure de ses observations, il se montre de plus en plus persuadé que la nature du gouvernement d'un État joue un rôle essentiel dans l'efficacité de son administration. Le pouvoir autrichien, désireux à tous prix réaliser une centralisation administrative, s'efforce de ne plus privilégier la noblesse milanaise dans l'occupation des postes clés. Pour cela, il place à la tête du gouvernement des ministres qui lui sont entièrement dévolus mais qui se révèlent plus ou moins compétents. De plus, il réorganise la justice tombée en décadence avec plus ou moins de succès. Ainsi, G. Gorani

retrouve une noblesse inquiète de l'effritement de son pouvoir politique et tentant désespérément de maintenir ses privilèges et sa hiérarchie.

La lutte continuelle qui a lieu entre le pouvoir autrichien et la noblesse lombarde concerne notamment le contrôle de la situation économique et financière de l'État de Milan. Giuseppe Gorani, soucieux de son patrimoine, se penche sur la situation économique et financière. Il constate que la nature d'un gouvernement a un impact déterminant sur la situation agricole, industrielle et commerciale. Il remarque surtout que l'agriculture, domaine de pouvoir habituel de la noblesse et du clergé milanais, est peu à peu accaparée par le pouvoir autrichien qui se montre soucieux de s'emparer des divers pôles majeurs de l'économie lombarde.

Ainsi, le séjour que Giuseppe Gorani réalise à Milan entre 1774 et 1779 lui permet de comprendre que le politique joue un rôle essentiel dans le fonctionnement tout entier d'un État et influence de manière prépondérante la vie sociale des élites. Lui-même étant un membre de la noblesse milanaise, il relate la vie quotidienne de celle-ci sous la domination de l'Empire autrichien. Cette noblesse se voit imposer la présence d'une nouvelle cour dominante matérialisée à travers l'installation de l'archiduc Ferdinand, fils cadet de Marie-Thérèse, au poste de gouverneur. L'impératrice, consciente de l'importance de cette institution afin de mieux centraliser son pouvoir, fait aménager un palais sensé devenir le nouveau siège politique de la Lombardie. Ce palais, conçu avec un faste ostentatoire, est un véritable manifeste du pouvoir autrichien à Milan et en Lombardie. Sa construction bouleverse la noblesse. Cette dernière se montre soucieuse pour une part de maintenir son indépendance face à la centralisation du pouvoir mais révèle toutefois l'enthousiasme de retrouver pour la première fois depuis plus d'un siècle, une véritable cour souveraine qui lui permette d'afficher dignement son rang. Le procès familial qui oppose G. Gorani à son frère aîné dans la question de la succession le conduit à s'intéresser à la hiérarchie et au protocole qui sont présents dans tous les instants de la vie de cette noblesse. Cette hiérarchie se manifeste avant tout au sein du palais nobiliaire, lieu principal du pouvoir et de l'honneur de toute famille appartenant à cet ordre. Véritable foyer des relations familiales, il constitue le siège du patrimoine et abrite les intrigues.

Les palais aristocratiques abritent des secrets qui ne doivent en aucun cas être révélés au public. Or l'aspect public domine la vie de la noblesse milanaise qui est obligée de vivre en constante représentation, soumise comme elle l'est à un cérémonial omniprésent. G.

Gorani, qui déclare son amour pour la liberté se sent étouffer par la question du protocole et en dépeint un tableau très noir. Il dénonce le mode de vie de l'aristocratie qui est soumis à un système de dépenses permanent qui fait triompher l'apparence, voire la superficialité. Cependant, la disgrâce royale qui affecte l'auteur pour avoir déplu à Marie-Thérèse influence également ses jugements. En effet, le sentiment d'injustice ressenti face à au refus de son admission à la cour de l'archiduc Ferdinand lui fait tenir de sombres propos sur la cour. Retranché dans les foyers de sociabilité milanais, il livre ses observations sur le polycentrisme des autres cours présentes dans la ville, mais révèle l'omniprésence du carcan protocolaire.

S'oubliant un premier temps dans les plaisir mondains, Giuseppe Gorani offre une description des principaux divertissements auxquels se livre la noblesse milanaise. Il dépeint la pratique de la villégiature comme une mode largement répandue et constitutive d'un art de vivre aristocratique, mais révèle l'appauvrissement, voire la ruine, que les dépenses illimitées peuvent causer. Il décrit les divertissements auxquels les élites participent et révèle les stratégies politiques qui s'y rattachent. Mais ce tourbillon mondain, où règnent les artifices et les complots, finit par dégoûter G. Gorani. L'auteur se montre profondément déçu par la frivolité qui règne dans de nombreux cercles de sociabilité milanais. Opérant des critiques à voix haute, il se retrouve peu à peu marginalisé, et contraint à vivre dans la solitude.

Ainsi, les années passées à Milan entre 1774 et 1779 sont essentielles dans la carrière d'homme de lettre de Giuseppe Gorani. Se sont des années de formation intellectuelle au cours desquelles il s'initie à la culture éclairée. L'auteur découvre une véritable cité culturelle dont il décide de se faire le portraitiste. C'est dans cette ville qu'il parachève une éducation initiée lors de ses voyages en Europe et fondée sur la lecture des ouvrages classiques et nouveaux. La rencontre avec les philosophes des Lumières à Paris en 1767 a été fondamentale car elle lui a fourni un modèle de pensée dont il ne se détache plus et qu'il désire compléter au contact des hommes de lettres éclairés lombards. La rencontre et l'amitié avec les membres de l'ancienne *Società dei Pugni* le bouleverse. À leur contact, il développe ses premières considérations sur la situation politique et sociale de sa patrie et désire voire triompher la raison sur la superstition. Il compose plusieurs ouvrages d'une nouvelle rigueur scientifique qui lui permettent de conquérir une notoriété publique.

La solitude de Giuseppe Gorani est toutefois levée grâce à la fréquentation du salon tenu par Carlo et Giovanni Verri. L'auteur développe une amitié étroite avec les deux

salonniers, qui tout comme lui, sont les fils cadets de leur famille. Il se rend quotidiennement dans leur palais, où se réunissent les amis qui forment ce cercle. Ces derniers orientent les divertissements vers leur activité favorite, l'art de la conversation. Considérés comme des continuateurs de la *Società dei Pugni*, ils dirigent aussi bien leurs discussions sur des sujets frivoles et mondains que sur des sujets sérieux liés à l'étude de la société. C'est à leur contact que le jeune homme mûrit sa pensée politique mais finit par s'en détacher. Ses idées novatrices et frondeuses ainsi que son amour de la liberté d'expression le poussent à lutter de manière active contre les faiblesses du gouvernement dirigeant sa patrie.

C'est durant les années milanaises que Giuseppe Gorani prend la plume et développe les idées majeures et pamphlétaires qui vont demeurer les siennes tout au long de sa vie. Les observations et les fréquentations qu'il développe tout au long de son séjour débouchent sur la conviction de l'importance du politique dans la prospérité économique, sociale et culturelle d'un État. Soucieux de dénoncer à l'opinion publique le despotisme, il débute l'écriture *Des recherches sur la science du gouvernement*, ouvrage qu'il publie seulement en 1784. Il opère une critique du despotisme monarchique, sacerdotal et nobiliaire qui sévissent à Milan et qui pèse sur le bien être des masses populaires. Développant l'idée du bonheur public, le peuple, qu'il voit comme le pilier central de l'existence d'un État, est au centre de ses considérations. Il dénonce la misère qui touche la majorité de la population lombarde et qui s'oppose au faste outrancier de la noblesse. D'après lui, la charité publique ou privée qui est présente ne suffit pas à réduire la masse des nécessiteux ; il faut trouver d'autres solutions telles que le développement du commerce et de l'industrie. Faisant de l'idée de liberté un point d'honneur de sa pensée, Giuseppe Gorani désire œuvrer pour la libération du peuple lombard, dont la bonté et l'ignorance le soumettent au joug monarchique et religieux. D'après lui, l'éducation du peuple est la clé qui doit permettre une réforme profonde de l'État car elle seule permet de faire triompher la raison et de réduire les pouvoirs excessifs de l'Église.

Ainsi, c'est dans une ville en pleins bouleversements, une ville déchirée par les luttes pour le maintien de la tradition et pour l'imposition de nouvelles réformes, que Giuseppe Gorani revient vivre. Cette ville tout en contrastes est à l'image de sa personnalité, une personnalité pouvant apparaître contradictoire en apparence. L'auteur apparaît comme un homme représentatif du malaise d'une jeunesse nobiliaire milanaise perdue entre le monde ancien et le monde nouveau qui se profile, entre l'enthousiasme envers le cosmopolitisme et l'adhérence au patriotisme qui se fait de plus en plus présent. Dénigré par la société mondaine pour ses critiques mordantes, brandissant une aversion croissante pour la nature du

régime politique situé à la tête de l'État de Milan, G. Gorani se dégoûte de sa ville. Il se retire en Suisse pour plusieurs années afin de mûrir ses réflexions et assiste de loin à la prise personnelle de pouvoir par Joseph II en 1780, suite à la mort de Marie-Thérèse. Un dernier séjour passé à Milan de 1782 à 1785 lui permet d'observer les conséquences néfastes des multiples réformes lancées par l'empereur, ainsi que la montée d'un pouvoir de plus en plus despotique.¹ C'est alors qu'il décide d'entamer pour la première fois, en 1786, un long périple qui va lui faire parcourir pendant trois ans les États italiens encore jamais visités afin d'étudier la nature des différents gouvernements. Ce voyage débouchera alors sur l'écriture et la publication en 1793 de son œuvre principale, *Les mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États de l'Italie*, œuvre établissant un portrait tout en contrastes de l'Italie pré-révolutionnaire et résumant la pensée politique d'un homme de lettres italien aux multiples facettes.

¹ Franco VENTURI, *Settecento riformatore, La caduta dell'Antico Regime (1776-1789) 2. Il patriottismo repubblicano e gli imperi dell'Est*, 1984, p. 614

Sources

Sources primaires

Lettres manuscrites

GORANI, Giuseppe, « Lettre à Pietro Verri, 18 avril 1774. » In *Lettere trascritte*, Fondo Novati, fascicolo 593, Milano, Fondo Novati, fascicolo 593, Società Storica Lombarda.

GORANI, Giuseppe, « Lettre à Pietro Verri, 25 janvier 1777 » In *Lettere trascritte*, Fondo Novati, fascicolo 593, Milano, Società Storica Lombarda.

Ouvrages imprimés

GORANI, Giuseppe, *Il vero dispotismo*, vol. 1, Londra, s.n, 1770, 247 p.

GORANI, Giuseppe, *Recherches sur la science du gouvernement*, vol. 1, Paris, Chez Guillaume Junior, Imprimeur Libraire, rue de Savoie, 1790 (1^e ed. en italien, 1784), 384 p.

GORANI, Giuseppe, *Recherches sur la science du gouvernement*, vol. 2, Paris, Chez Guillaume Junior, Imprimeur Libraire, rue de Savoie, 1790 (1^e ed. en italien, 1784), 300 p.

GORANI, Giuseppe, *Mémoire secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux états de l'Italie*, volume 1, Paris, Libraire Buisson, 1793, 493 p.

GORANI, Giuseppe, *Mémoire secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux états de l'Italie*, volume 2, Paris, Libraire Buisson, 1793, 470 p.

GORANI, Giuseppe, *Mémoire secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux états de l'Italie*, volume 3, Paris, Libraire Buisson, 1793, 476 p.

GORANI, Giuseppe, *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie, 1. Mémoires de jeunesse et de guerre (1740-1776)*, Milano, A. Mondadori, 1936, 383 p.

GORANI, Giuseppe, *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie, 2. Cours et pays (1764-1766)*, Milano, A. Mondadori, 1938, 398 p.

GORANI, Giuseppe, *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie, 3. Du despotisme éclairé à la Révolution (1767-1791)*, Verona, Mondadori, 1942, 433 p.

GORANI, Giuseppe, *Storia du Milano dalla sua fondazione fino all'anno 1796, Tomo IV-Libro XIV, Destinato a trattare la storia di Milano sotto la dominazione tedesca, dal 1700 al 1796*, Cariplo-Laterza, 1989, 293 p.

GORANI, Giuseppe, « Lettera del conte Giuseppe Gorani all'autore intorno alle osservazioni precedenti. » In Pietro VERRI, *Memorie storiche sulla Economia Pubblica dello Stato di Milano*, Milano, G. Destefanis, Pas de date d'édition, 399 p.

Documents d'archives collectés à l'Archivio di Stato di Milano

Italie, Milan, Archives nationales d'État, Actes du gouvernement, héraldique partie ancienne, carton 85, « Requête d'admission à la noblesse de Don Cesare Gorani et liste des preuves » Février 1772.

Italie, Milan, Archives nationales d'État, Actes du gouvernement, héraldique partie ancienne, carton 85, « Arbre généalogique de Don Cesare Gorani » 1772.

Italie, Milan, Archives nationales d'État, Actes du gouvernement, héraldique partie ancienne, carton 85, « Acte faisant foi par le baptême que le comte Don Cesare Gorani est le fils de Don Ferdinando » 1772.

Italie, Milan, Archives nationales d'État, Actes du gouvernement, héraldique partie ancienne, carton 85, « Blason de Don Cesare Gorani Panigarola » 1772.

Italie, Milan, Archives nationales d'État, Actes du gouvernement, héraldique partie ancienne, carton 85, « Déclaration d'admission du comte Don Cesare Gorani parmi les rangs de la noblesse milanaise » 14 février 1772.

Sources secondaires

Hommes de lettres italiens

BECCARIA, Cesare, *Dei delitti e delle pene*, Torino, Einaudi Editore, 1981, (1^e ed. 1764), 660 p.

BECCARIA, Cesare, « Elementi di economia pubblica. » In Franco VENTURI, *Illuministi italiani, III, Riformatori Lombardi, piemontesi e toscani*, 1958 (1770 1^e ed.) p. 153-197.

BECCARIA, Cesare, « Pensieri sopra le usanze ed I costume. » In Franco VENTURI, *Illuministi italiani, III, Riformatori Lombardi, piemontesi e toscani*, 1958, p. 113-123.

BIFFI, Giambattista, « Viaggio in Piemonte e parte della Francia. 1776. Lettere a vari amici » In Franco VENTURI, *Illuministi italiani, III, Riformatori Lombardi, piemontesi e toscani*, 1958, p. 404-408.

DE NECCHI AQUILA, Giuseppe, *Cronaca milanese in un epistolario del Settecento*, Milano, a cura di CANDIANI, Rosy, Cariplo-Laterza, 1988, 414 p.

FRISI, Paolo, « Viaggio di Parigi. », In Franco VENTURI, *Illuministi italiani, III, Riformatori Lombardi, piemontesi e toscani*, 1958, (1^e ed. 1776), p. 305-314.

FRISI, Paolo, *Elogio di Maria Teresa imperatrice*, Milano, Palazzo Sormani, 143 p.

LONGO, Alessandro, « Istituzioni economico politiche. », In Franco VENTURI, *Illuministi italiani, III, Riformatori Lombardi, piemontesi e toscani*, 1958, (1^e ed. 1773), p. 250-278.

PARINI, Giuseppe, « Il Giorno. » In *Il Giorno e Il Dialogo della nobiltà*, Milano, Carlo Signorelli Editore, 1955 (1^e ed. 1763), p. 2-127.

PARINI, Giuseppe, « Dialogo sopra la nobiltà. » In *Il Giorno e Il Dialogo della nobiltà*, Milano, Carlo Signorelli Editore, 1955 (1^e ed.1757), p. 137-148.

VERRI, Pietro et VERRI Alessandro, *Voyage à Paris et à Londres (1766-1767)*, 2004, (1^e ed. 1980), 427 p.

VERRI, Pietro, *Storia di Milano*, vol. 2, Firenze, Sansoni, 1963, (1^e ed. 1783), 477 p.

Voyageurs français à Milan

COYER, Gabriel-François, *Voyages d'Italie et de Hollande, Paris*, Duchesne, 1775, Bibliothèque Municipale d'Etudes, Grenoble, réf. E. 22547.

DE LALANDE, Jérôme, *Voyage d'un Français en Italie fait dans les années 1765 et 1766*, Paris, Desaint, 1769, Bibliothèque Municipale d'Etudes, Grenoble, réf. E. 17253.

DE LA PLATIERE, Roland, *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte, tome 1, Amsterdam*, 1780, 453 p. Bibliothèque Municipale d'Etudes, Grenoble, réf. 27820.

DU BOCCAGE, Anne-Marie, « Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie » in *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, vol.3, Lyon, Périsse, 1770 (1^e ed. 1762)

DUCLOS, Charles Pinot, *Voyage en Italie, ou Considérations sur l'Italie par feu M. Duclos tome 1, Paris, Buisson*, 1791, 320 p. Bibliothèque Municipale d'Etudes, Grenoble, réf. 19500

MONTESQUIEU, « Voyages. » In *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1956, 1675 p.

RICHARD, Jérôme, *Description historique et critique de l'Italie, ou Nouveaux Mémoires sur l'état actuel de son gouvernement, des sciences, des arts, du commerce, de la population et de l'Histoire naturelle, tome 1*, Dijon, François des Ventes, 1766, 308 p. Bibliothèque Municipale d'Études, Grenoble, réf. J.3519.

SADE, Donatien Alphonse, *Voyage d'Italie, ou dissertations critiques historiques et philosophiques sur les villes de Florence, Rome, Naples, Lorette et les villes adjacentes*, Paris, Fayard, 1995, 521 p. Bibliothèque Municipale d'Etudes, Grenoble, réf. 115063 (1)

Bibliographie

Études sur l'Histoire de l'Europe et de l'Italie à l'époque moderne

- BORRI, Roberto, *L'Italia nell'antica cartografia, 1477-1799*, Ivrea, Priuli e Verlucca, 1999, 191 p.
- BLUCHE, François, *Le despotisme éclairé*, Paris, Hachette, 2000, 388 p.
- CARPANETTO, Dino et RICUPERATI, Giuseppe, *L'Italia del Settecento*, Roma, Editori Laterza, 2008 (1^e ed. 1984), 425 p.
- CORVISIER, André, *L'Europe à la fin du XVIIIe siècle (vers 1780-1802)*, Paris, SEDES-CDU, 1985, 523 p.
- COULOMB, Clarisse, *Des villes de papier, écrire l'histoire de la ville à l'époque moderne, Marne-la-Vallée, Société française d'histoire urbaine*, 2010, 191 p.
- DELUMEAU, Jean, *L'Italie de la Renaissance à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 1991, 352 p.
- GODECHOT, Jacques, *Histoire de l'Italie moderne, Tome I, Le Risorgimento (1770-1870)*, Paris, Hachette, 1971, 554 p.
- GUT, Philippe, *L'Italie de la Renaissance à l'Unité, XVIème-XIXème siècles*, Paris, Hachette Supérieur, 2001, 244 p.
- JONARD, Norbert, *L'Italie des Lumières : Histoire, société et culture du XVIIIème siècle italien*, Paris, Editions Honoré Champion, 1996, 288 p.
- PECOUT, Gilles, *Naissance de l'Italie contemporaine, 1770-1922*, Paris, Armand Colin, 1993, 354 p.
- VALSECCHI, Franco, *L'Italia nel Seicento e nel Settecento*, Torino, Tipografia Sociale Torinese, 1967, 862 p.
- VALSECCHI, Franco, *L'Italia nel settecento dal 1714 al 1788*, Torino, Arnoldo Mondadori, 1974 (1^e ed.1954) 826 p.
- VAUSSARD, Maurice, *La vie quotidienne en Italie au XVIIIème siècle*, Rome, Hachette, 1959, 231 p.
- VENTURI, Franco, *Settecento riformatore, I, Da Muratori a Beccaria*, Torino, Einaudi, 1969, 772 p.
- VENTURI, Franco, *Settecento riformatore. IV. La caduta dell'Antico Regime (1776-1789), tomo secondo*, Torino, 1984, Giulio Einaudi editore, 1040 p.
- VENTURI, Franco, *Storia d'Italia, III. Dal primo Settecento all'Unità*, Torino, Giulio Einaudi Editore, 1973, 1481 p.

Études la ville au XVIIIe siècle et sur Milan en particulier

- BOBBI, Silvia, *La Milano dei Fé: appalti e opere pubbliche nel Settecento*, Milano, Rubbettino, 2006, 463 p.
- BONARELLI, Guido, *L'Europa riconosciuta, Anche Milano accende i suoi lumi (1706-1796)*, Milano, Cassa di risparmio delle provincie lombarde, 1987, 395 p.
- CAIZZI, Bruno, *Industria, commercio e banca in Lombardia nel XVIII secolo*, Milano, Banca commerciale italiana, 1968, 286 p.
- CAPRA, Carlo, « Préface. » In *Storia du Milano dalla sua fondazione fino all'anno 1796, Tomo IV- Libro XIV, Destinato a trattare la storia di Milano sotto la dominazione tedesca, dal 1700 al 1796*, Milano, Cariplo-Laterza, 1989, 293 p.
- CAPRA, Carlo, *La Lombardia austriaca nell'età delle riforme, 1706-1796*, Torino, UTET Libreria, 1987, 500 p.
- COGNE, Albane, *Patriciat et propriétés urbaines à Milan (XVIIe-XVIIIe siècles)*, thèse d'histoire, Université Pierre Mendès France Grenoble 2, 2007, 847 p.
- GAMBI, Lucio et GOZZOLI, Maria-Cristina, *Le città nella storia d'Italia, Milano*, Milano, Editori Laterza, 1982, 380 p.
- JONARD, Norbert, *Milan au siècle des Lumières*, Dijon, Les Presses de l'imprimerie universitaire, 1974, 164 p.
- ROMANI, Mario, *Aspetti e problemi di storia economica lombarda nei secoli XVIII e XIX, scritti riediti in memoria*, Milano, Vita e pensiero, 1977, 572 p.
- SCOTTI, Aurora, *Lo stato e la città, Architetture, istituzioni e funzionari nella Lombardia illuminista*, Franco Angeli editore, 1984, 323 p.
- TRECANI DEGLI ALFIERI, Giovanni (dir.), *Storia di Milano*, Milano, Fondazione Treccani deli Alfieri per la storia di Milano, 1959, 996 p.

Études sur les cours italiennes et françaises

- BERTELLI, Sergio (dir.), *Le corti italiane del Rinascimento*, Milano, Mondadori, 1985, 278 p.
- COLE, Alison, *La Renaissance dans les cours italiennes*, Paris, Flammarion, 1995, 179 p.
- COLLE, Enrico e MAZZOCCA, Fernando, *Il Palazzo Reale di Milano*, Milano, Skira, 2001, 319 p.
- DE GIACOMI, Francesco (dir.), *La Villa Reale di Monza*, Milano, Associazione Pro Monza, 1999 (1^e ed. 1984), 246 p.
- ELIAS, Norbert, *La Société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, 316 p.

MOZZARELLI, Cesare, *L'Europa delle Corti alla fine dell'antico regime*, Roma, Bulzoni, 1991, 575 p.

REVEL, Jacques, « La cour. » In Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. III, *Les France*, vol. II, *Traditions*, Paris, Gallimard, 1992, p. 129-186.

Études sur le théâtre et l'opéra en Italie

DE VAN, Gilles, *Chroniques italiennes, spécial opéra, n°77/78*, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 2006, 236 p.

JOLIBERT, Bernard, *La Commedia dell'arte et son influence en France du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 1999, 126 p.

NEGRI, Gino, *L'opéra italien, histoire, traditions, répertoire*, Paris, Flammarion, 1987, 347 p.

PULLINI, Giorgio, *Il teatro in Italia, Settecento e Ottocento*, Roma, Edizioni Studium, 1995, 395 p.

Études sur la noblesse milanaise et le monde des salons

ANGLANI, Bartolo, *Il dissotto delle carte: sociabilità, sentimenti e politica tra i Verri e Beccaria*, Milano, F. Angeli, 2004, 334 p.

CALVI, Felice, *Il patriziato milanese*, Milano, Forni editore Bologna, 1970, 368 p.

CASTAN, Nicole, « Le public et le particulier. » In Philippe Ariès et Georges Duby (dir.) *Histoire de la vie privée De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 413-453.

CASTAN, Yves « Politique et vie privée. » In Philippe ARIES et Georges DUBY (dir.), *Histoire de la vie privée, Tome 3, Paris, Éditions du Seuil, De la Renaissance aux Lumières*, 1986, p. 62-69.

CHARTIER, Roger, « Les pratiques de l'écrit. » In *Histoire de la vie privée, vol. 3 De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1986 p. 113-161.

CHIOMENTI, Donata, « Un salotto milanese del Settecento. » In *L'osservatore politico letterario*, Milano, Missili e aspersori, maggio 1959, numero 5, p. 83-91.

COLICCHI, Calogero, *Il « dialogo sopra la nobiltà » e la polemica sociale di G.Parini*, Firenze, Casa editrice Le Monnier, 1965, 126 p.

DONATI, Claudio, *L'idea di nobiltà in Italia, secoli XIV-XVIII*, Roma, Laterza, 1995, 402 p.

DONATI, Claudio, *Nobili e chierici in Italia tra seicento e settecento, studi e ricerche storiche*, Milano, CUEM, 2002, 283 p.

FARGE, Arlette, « Familles. L'honneur et le secret. » In Philippe Aries et Georges Duby (dir.) *Histoire de la vie privée*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 581-617.

FLANDRIN, Jean-Louis, « La distinction par le goût. », In Philippe Ariès et Georges Duby (dir.) *Histoire de la vie privée De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 267-310.

LEBRUN, François, « Les Réformes : dévotions communautaires et piété personnelle. » In Philippe ARIES et Georges DUBY (dir.), *Histoire de la vie privée, Tome 3, De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p.71-112.

Études sur les voyageurs italiens et hommes des Lumières milanais

APOLLONIO, Mario, *Il circolo dei Verri e la cultura del Settecento Milanese*, Milano, Celuc, 1968, 127 p.

BERTRAND, Gilles, *Le grand tour revisité: pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*, Rome, École Française de Rome, 2008, 791 p.

BONORA, Ettore, *Letterati, memorialisti e viaggiatori del Settecento*, Milano, Ricciardi, 1951, 1144 p.

CAPRA, Carlo, *I progressi della ragione, vita di Pietro Verri*, Bologna, Società editrice il Mulino, 2002, 631 p.

FERRONE, Vincenzo, *I profeti dell'illuminismo : le metamorfosi della ragione nel tardo Settecento italiano*, Bari, Laterza, 2000, 446 p.

POULOT, Dominique, *Les Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, 394 p.

PETRONIO, Giuseppe, *Parini e l'illuminismo lombardo*, Bari, Laterza, 1987, 305 p.

STROEV, Alexandre, *Les aventuriers des Lumières*, Paris, PUF, 1997, 349 p.

VENTURI, Franco, *Illuministi italiani. 3, Riformatori lombardi, piemontesi e toscani*, Milano, Riccardo Ricciardi editore, 1958, p. 479-560.

Études sur Giuseppe Gorani

ADEMOLLO, « Il conte Giuseppe Gorani e i suoi recenti biografici. » In *Rivista europea-rivista Internazionale*, volume XIV, Firenze, Ufficio della rivista Europea, 1879, p. 633-658.

ANGLANI, Bartolo, « Giuseppe Gorani, osservatore dell'Europa settecentesca. » In *Eteroglossia e plurilinguismo letterario, I- L'Italiano in Europa, Atti del XXI Convegno interuniversitario di Bressanone*, 2-4 luglio 1993, p. 162-186

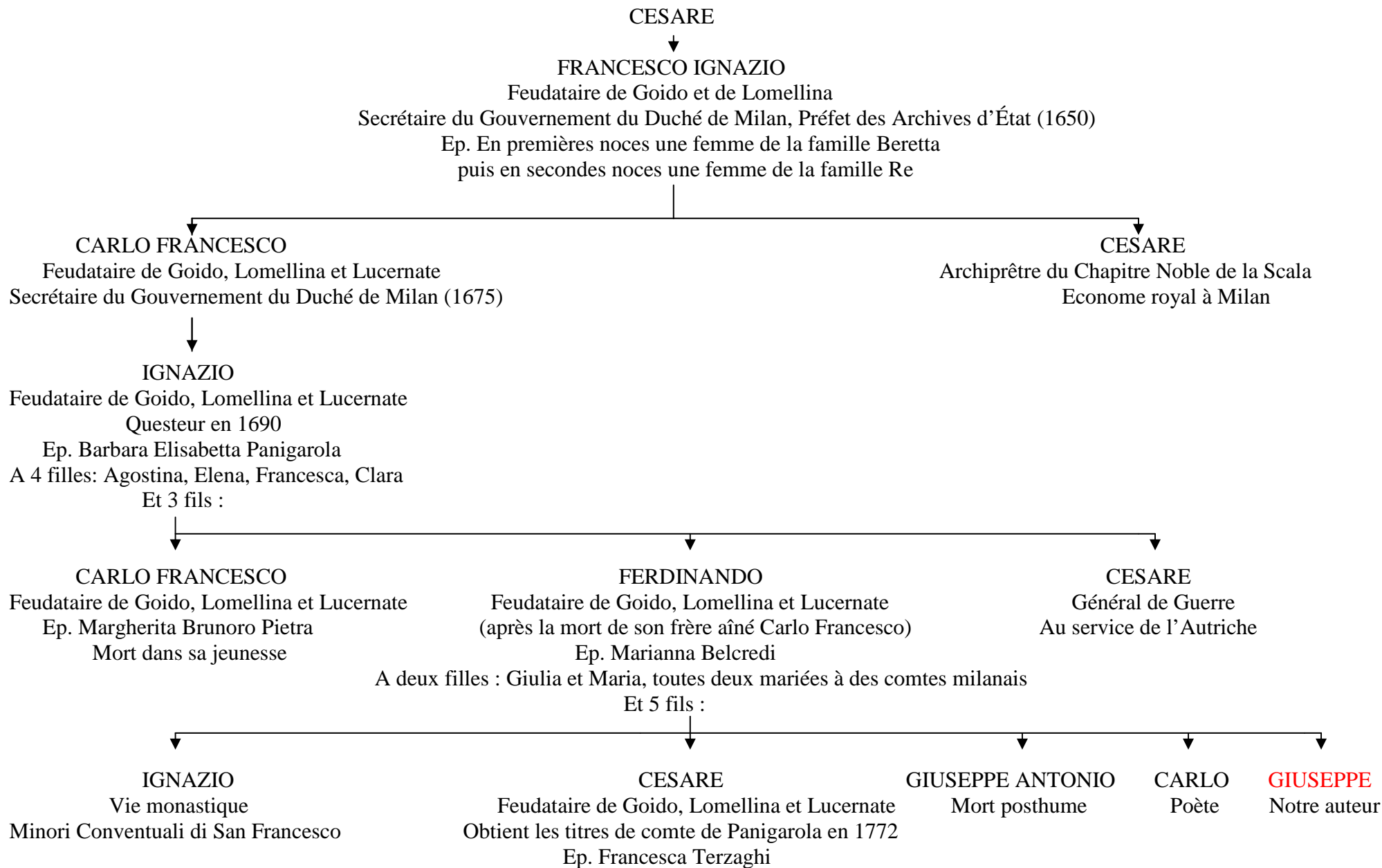
CATALANO, Franco, *Illuministi e Giacobini del '700 italiano*, Milano, Istituto editoriale Cisalpino, 1959, 281 p.

- CUSANI, F., « Il conte Giuseppe Gorani, Cenni biografici. » In *Archivio Storico Lombardo*, V, Milano, Libreria Editrice G. Brigola, 31 dic. 1878, p. 615-635.
- MONNIER, Marc, *Un aventurier italien du siècle dernier : le comte Joseph G., d'après ses Mémoires inédits*, Paris, 1884, 356 p.
- NATALI, G., *Idee, costume, uomini del Settecento*, Torino 1926, p. 319-340.
- NATALI, G. « Un gentiluomo patriota e cosmopolita. » In *Rivista d'Italia*, n°1, Milano, Galleria Vittorio Emanuele, 15 gennaio 1920, p. 77-93.
- VITALI-VOLANT, Maria-Giuseppina, *Aventure, histoire, écriture de soi à la fin du XVIIIe siècle : Giuseppe Gorani (1740-1819), lettres et mémoires*, thèse de lettres, Université de Paris VIII, 2004, 476 p.

Table des annexes

Annexe 1 : Arbre généalogique de la famille Gorani sur six générations.....	198
Annexe 2 : Carte de l'Italie en 1748	199
Annexe 3 : Carte de l'Italie, imprimée à Vienne vers 1780.....	200
Annexe 4 : Portraits de Marie-Thérèse d'Autriche et de deux de ses fils : l'empereur Joseph II et l'archiduc Ferdinand.....	201
Annexe 5 : Documents relatifs aux preuves de noblesse de la famille Gorani	202
Annexe 6 : Plan du Palazzo Regio-Ducale et étude de la façade centrale, réalisés par G. Piermarini, XVIIIe siècle	210
Annexe 7 : Plan de la ville de Milan et de ses lieux de pouvoir à la fin du XVIIIe siècle....	211
Annexe 8 : Carte répertoriant les résidences patriciennes et leur voisinage	212
Annexe 9 : Exemples de palais patriciens milanais	213
Annexe 10 : Carte répertoriant les axes principaux de circulation dans la ville de Milan....	214
Annexe 11 : Vue de la Villa Reale di Monza.....	215
Annexe 12 : La loge, lieu d'observation	216
Annexe 13 : Vue de la façade extérieure du théâtre de la Scala	217
Annexe 14 : Aménagements urbains de la ville de Milan.....	218

Annexe 1 : Arbre généalogique de la famille Gorani sur six générations



Annexe 2 : Carte de l'Italie en 1748



L'Italie en 1748

Source : BRIZAY, François, *L'Italie à l'époque moderne*, Paris, Belin, 2001, p. 12.

Annexe 3 : Carte de l'Italie, imprimée à Vienne vers 1780



Source : BORRI, Roberto, *L'Italia nell'antica cartografia, 1477-1799*, Ivrea, Priuli e Verlucca, 1999

**Annexe 4 : Portraits de Marie-Thérèse d'Autriche et de deux de ses fils :
l'empereur Joseph II et l'archiduc Ferdinand**



Martin Van Meytens, *Marie-Thérèse d'Autriche*,
Huile sur toile, XVIIIe siècle, Vienne

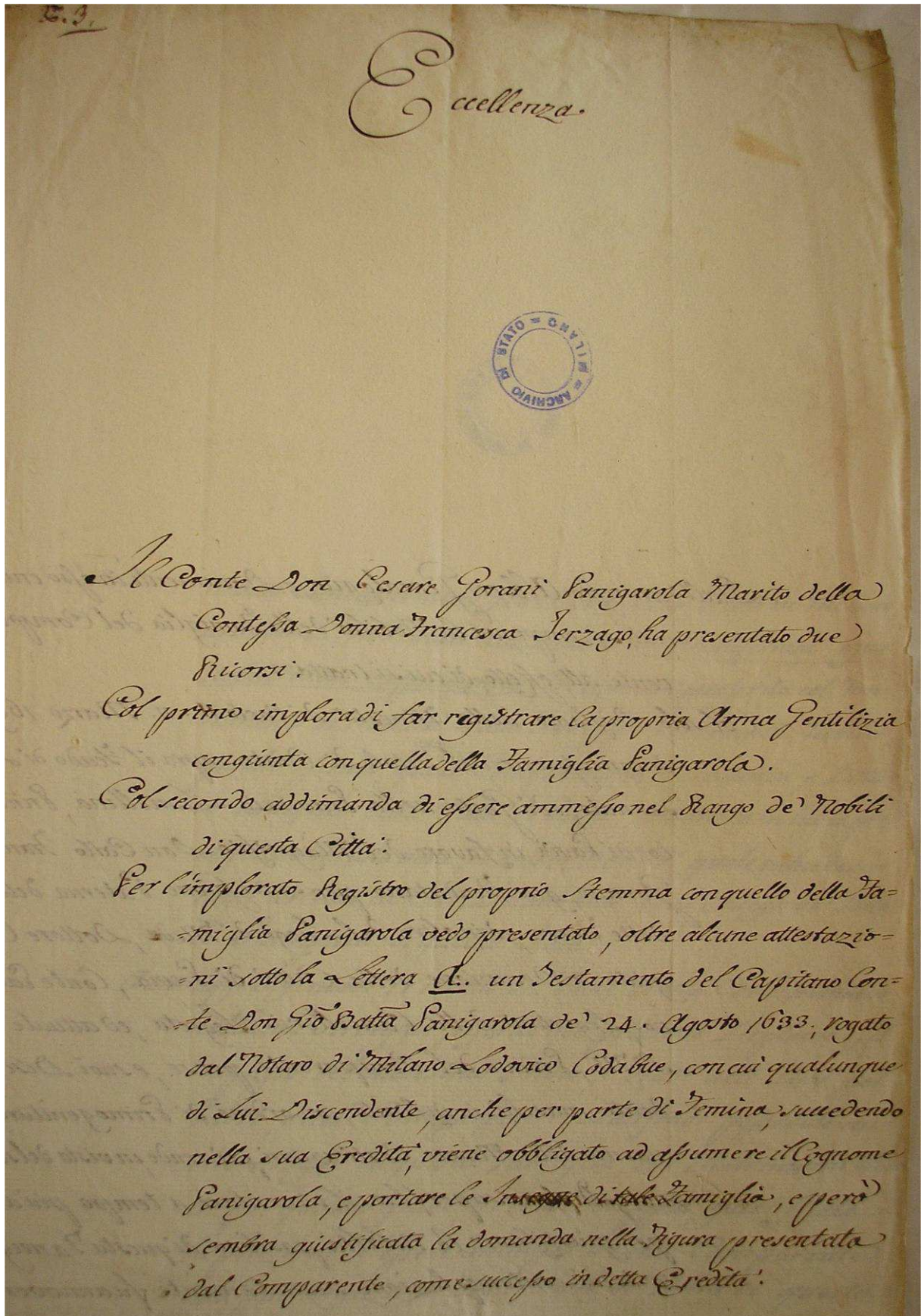


Anton Von Maron, *L'empereur Joseph II*,
Huile sur toile, XVIIIe siècle, Château de Versailles



Anonyme, *Ferdinand, archiduc d'Autriche, prince de Hongrie et gouverneur de Milan*,
Huile sur toile, XVIIIe siècle, Château de Versailles

Annexe 5 : Documents relatifs aux preuves de noblesse de la famille Gorani



Dall' annesso Albero Genealogico, e Documenti in esso enun-
ciati si comprova la Nobiltà della Famiglia del Compa-
rente all' effetto, di cui si tratta.

Col solo Diploma della Maestà di Carlo II. il. Marzo 1692.
di concessione del Titolo di Conte sopra il Feudo di Lu-
sernate, ed i Feudi nella Provincia Lunellina, Principa-
to di Pavia, in favore del Magistrico Don Carlo Francesco
Porano, già Feudatario per successione Paterna delle
dette Terre, ed inoltre del Luogo di Meda, Dottore Colle-
giato, e Decurione della Città di Pavia, Conte Salati-
no, Segretario della Cancelleria Segreta, ed attuale di
S. M., Fratello del Comparente, per se, e suoi Discen-
denti maschi in infinito, con ordine di Primogenitura a
norma delle Nuove Costituzioni, si rende, in vista del succe-
ssivo Diploma, superfluo il rimontare a tempo più antico
per giustificare la Nobiltà positiva di questa Famiglia,
a di cui contemplazione segnatamente fu annoverato

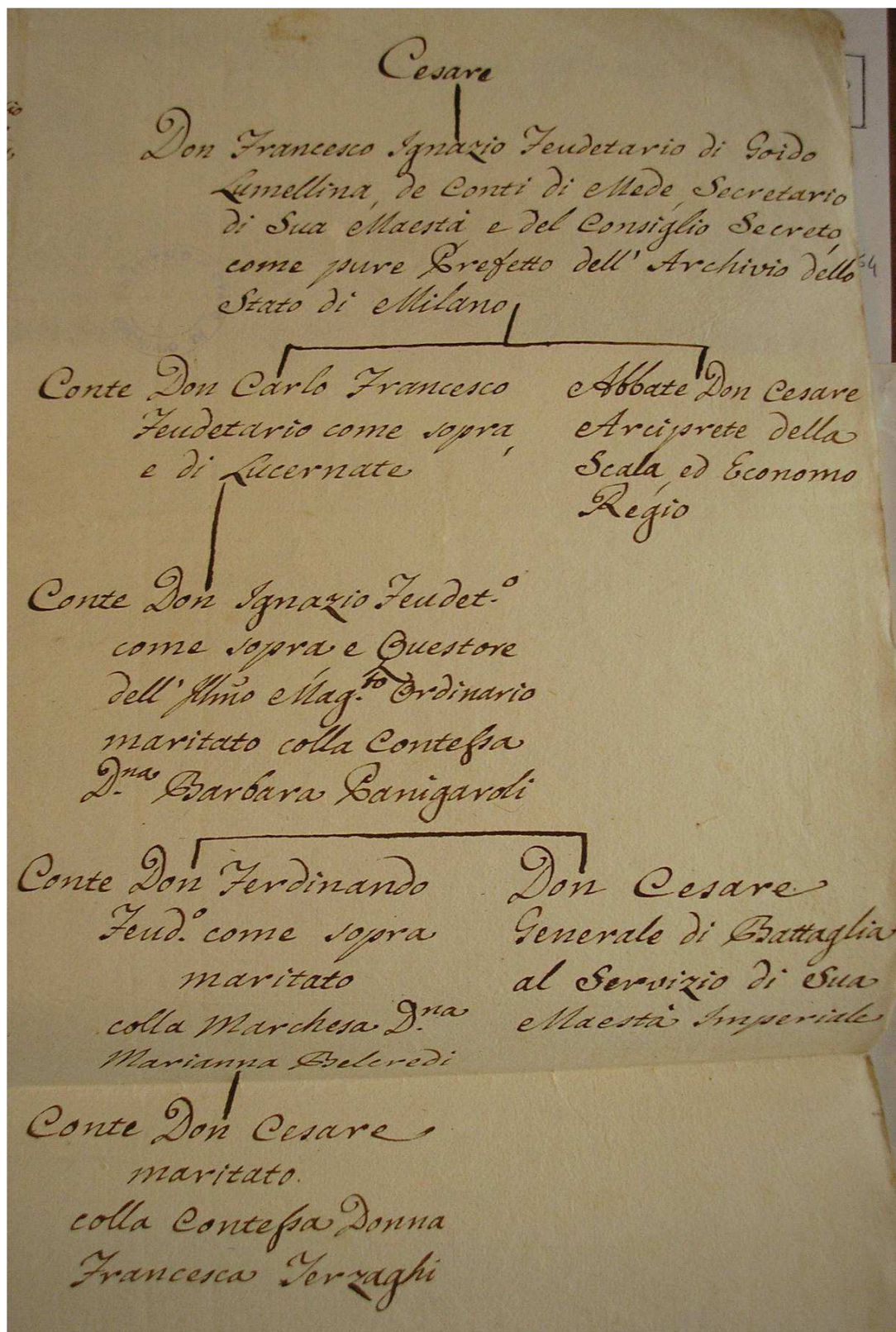


il detto Concessionario fra Conti dello Stato di Milano, usando S. M.^{ta} della Razionale = ut Manifestam ejus Nobilitatem experidamus, Razionale proferita col Fondamento di trattarsi di una Famiglia certamente Nobile, perche essendo già il Concessionario e Decurione, e Dottore Collegiato della Città di Savia, concorrevano in lui la prerogativa di una vera, ed antica Nobiltà, quale richiedesi negli ascritti al Ceto Decurionale, ed al Collegio de' Nobili Jurisperiti di quella Città.

A ciò aggiugnendosi li meriti del Padre di detto Concessionario nel Reale Servizio, riferiti nel precitato Diploma, il trapasso del medesimo Titolo, e Feudi nell'Avo, nel Padre, e nel Comparante: i Latifondi posseduti anche in oggi da questa Famiglia, ed i Matrimoni illustri per quattro gradi, si rende vieppiù giustificata la petizione d'essere ammesso il Conte Comparante alla partecipazione degli onori de' Nobili di questa

Città, salvo il più accertato giudizio di V. E.,
dell' Eccelso Tribunale Araldico.
Sono con infinito ossequio
Di V. E.
Milano 12. febbrajo 1772.

Italie, Milan, Archives nationales d'État, Actes du gouvernement, héraldique partie ancienne, carton 85, « Requête d'admission à la noblesse de Don Cesare Gorani et liste des preuves » Février 1772.



Italie, Milan, Archives nationales d'État, Actes du gouvernement, héraldique partie ancienne, carton 85, « Arbre généalogique de Don Cesare Gorani » 1772.



70.16

Ill.^{mo}, e Rev.^{mo} Monsignore.



Bisognando all' Umilifs. Serv. di V. S. Illustrifs.^{mo}, e Reverendis.^{mo} *Al Conte Don Corve*

Gorani
la sede del *Battesimo* del *fig. N. Conte Don Ferdinando*
di *lui Padre*

ne potendola ottenere senza il permesso di V. S. Illustrifs.^{mo}, e Reverendis.^{mo}
Umilmente supplica voler degnarsi dar' ordine a chi s'aspetta, perche le sia data la detta sede, che della grazia ec.

Edatur non tamen pro Criminalibus ad offensam, illa inferius litteris exarando; non autem numeris, ubi Anni, diei, & horæ notatio fiat. Dat. ex Palatio Archiepiscopali Mediolani hac die *31* Anno 1772
Mensis *Januarij*

Al. Valentini S. E.

In libro Baptizatorum huius Parochialis Ecclesie S. Pauli in Civitate
Mediolani reperitur ut infra videlicet
Mille settecento sei e *Di ventos Agosto*
Il *fig. Ferdinando Antonio Giuseppa Maria Gaspara Malchiora*
Giulio figlio delli M. mi signori Conte Quastore Don Ignazio Gorani, e
Contessa D. e Barbara Panigvota ingali nato a Di Dieciotto Agosto
fu battezzato a Di Diecinove del detto in casa per necessitate cum
iudicio Madici Da me P. Juan Maria Rivolta cur. D. P. Riccio
alla vigna, e a Di ventos suddetto se gli sono supplite le solennita
e cerimonia del Battesimo, alle quali ha assistito per comporre l'Acto
fig. Conte Don Giulio Avea Visconti commissario Generale dello stato
di Milano *Idem* *hac die 31 Januarii 1772*
In quorum *libro* *Paulo* *Riccio* *Parochus S. Pauli in Civitate Mediolani*

Italie, Milan, Archives nationales d'État, Actes du gouvernement, héraldique partie ancienne, carton 85, « Acte faisant foi par le baptême que le comte Don Cesare Gorani est le fils de Don Ferdinando » 1772.




Italie, Milan, Archives nationales d'État, Actes du gouvernement, héraldique partie ancienne, carton 85, « Blason de la famille de Cesare Gorani Panigarola » 1772.

1772. 14. febbrajo

Supponasi la causa del conte don Cesare Gorani Panigaiola regio
 Feudatario di Lusignano, e di Poito nella Provincia Comellina
 Principato di Savia, coll'esame delle rispettive prove, e
 alberi genealogici comprovanti la concessione del titolo di Conte, e
 il possesso del Feudo de' sud. luoghi, nonche la Nobiltà, e l'antico uso
 dello Stemma gentilizio della di lui famiglia; Sentiti i Cavalieri
 Provinciali col loro parere, e tutto considerato secondo la legge
 de' pubblici Editti: Ha il Tribunale ordinato, che il Ricor. si
 descriva nell'Elenco de' Titolari, Stewardarij, e la di lui famiglia
 nel Catalogo de' Nobili, e che lo Stemma gentilizio si delinei nel
 Codice Araldico con cimiero aperto, ed ornato della corona
 Comitale giusta la d'incisa figura

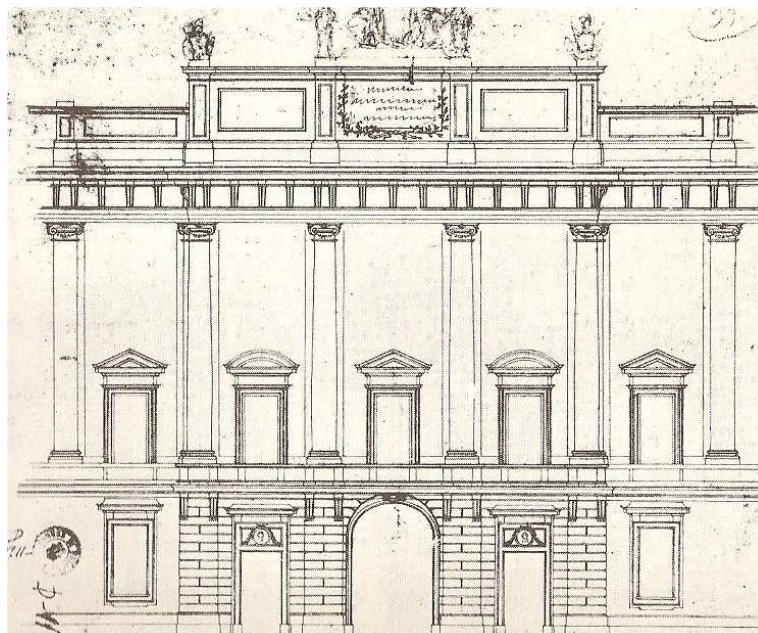
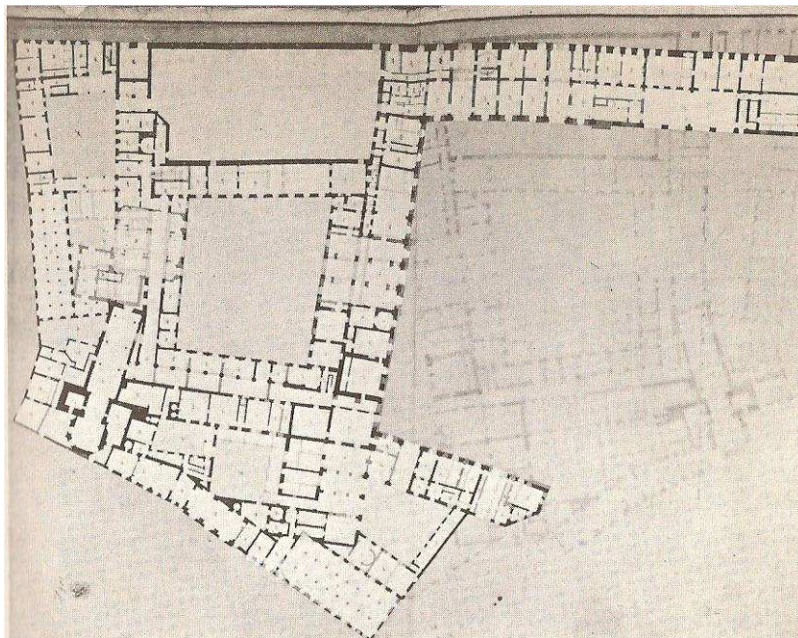
De' Filippi
 Carlo Lefiodree

Amorini



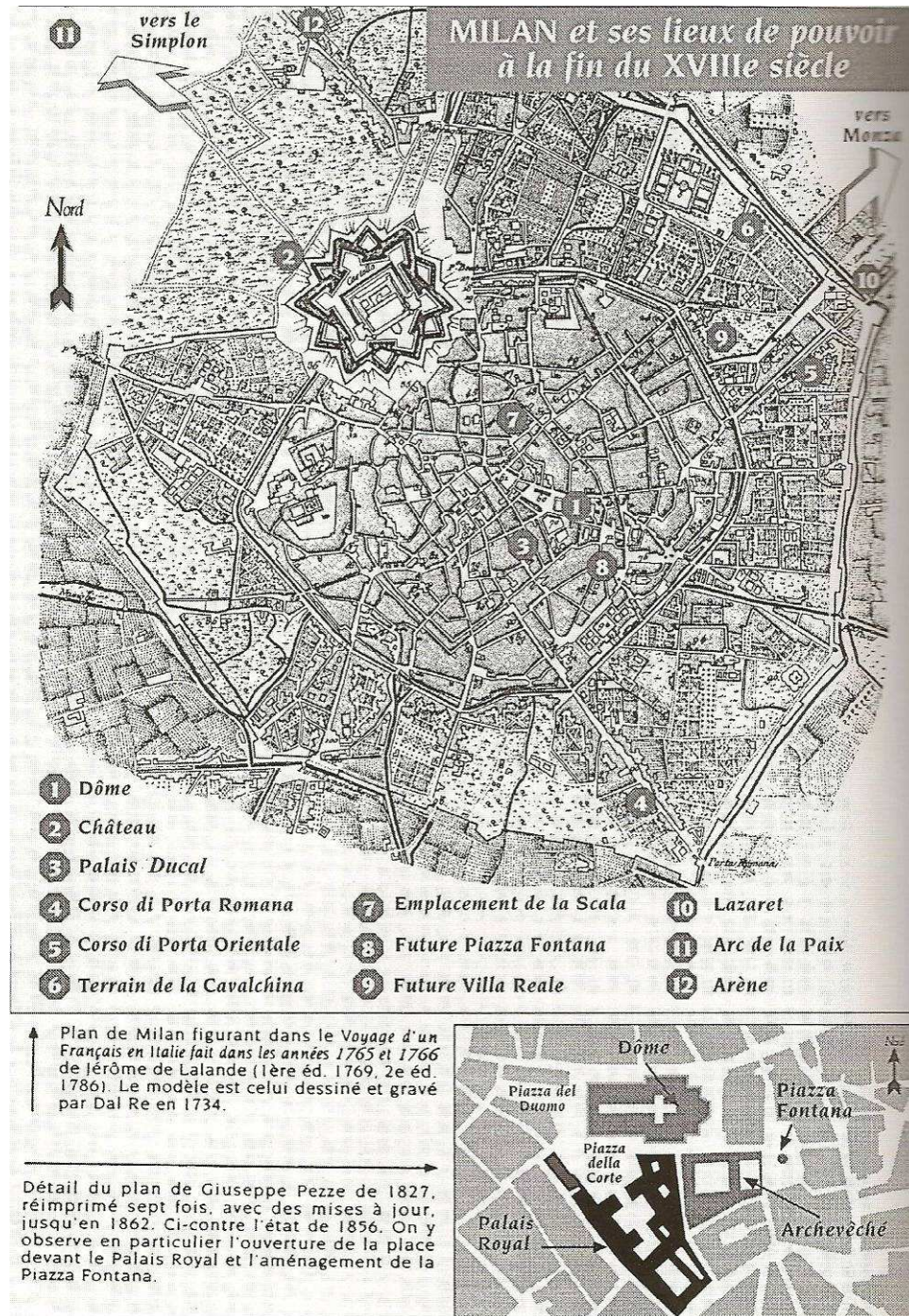
Italie, Milan, Archives nationales d'État, Actes du gouvernement, héraldique partie ancienne, carton 85, « Déclaration d'admission du comte Don Cesare Gorani parmi les rangs de la noblesse milanaise » 14 février 1772.

Annexe 6 : Plan du Palazzo Regio-Ducale et étude de la façade centrale, réalisés par G. Piermarini, XVIIIe siècle



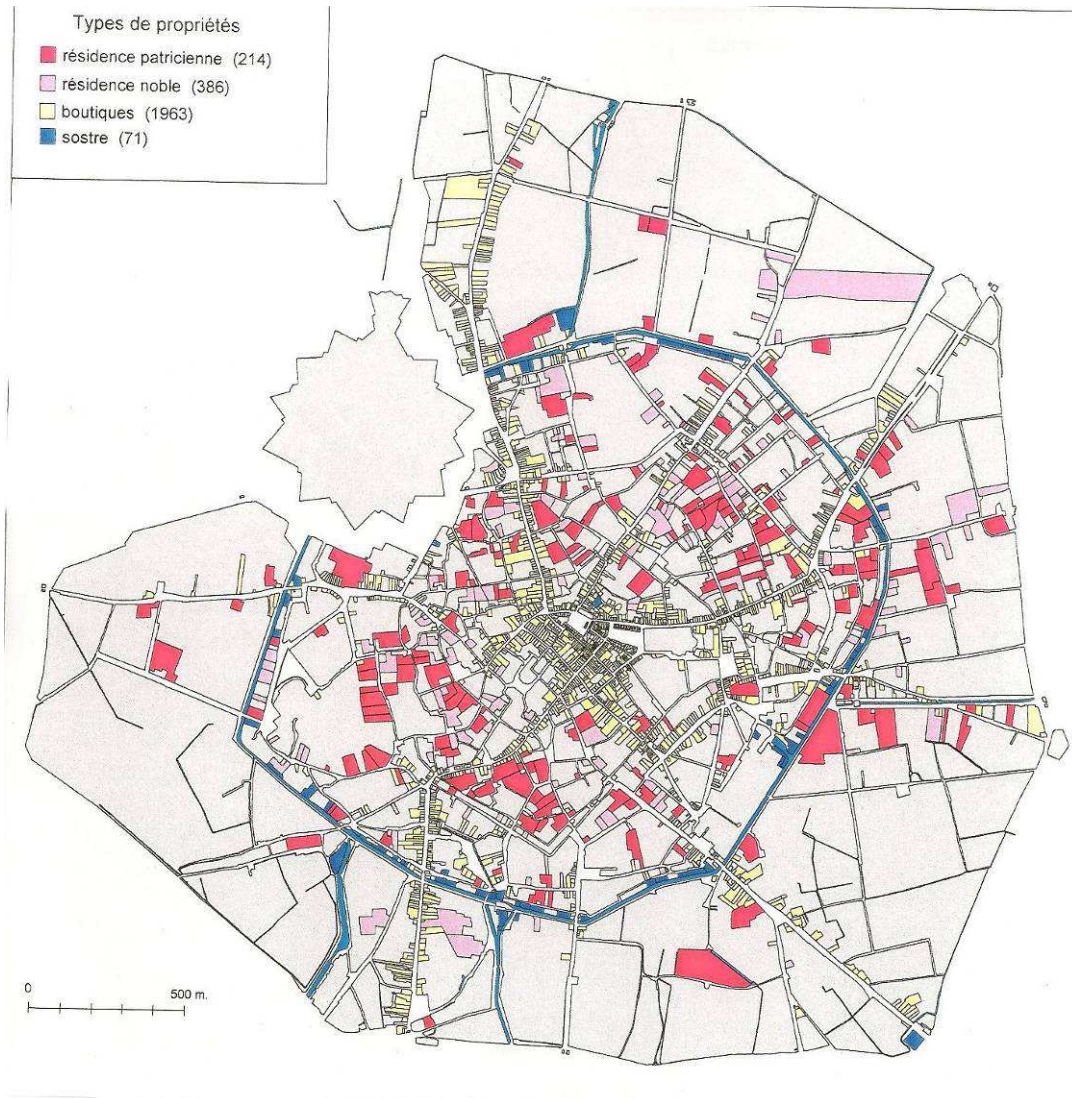
Source : SCOTTI, Aurora, *Lo stato e la città, Architetture, istituzioni e funzionari nella Lombardia illuminista*, Franco Angeli editore, 1984, p. 197.

Annexe 7 : Plan de la ville de Milan et de ses lieux de pouvoir à la fin du XVIIIe siècle



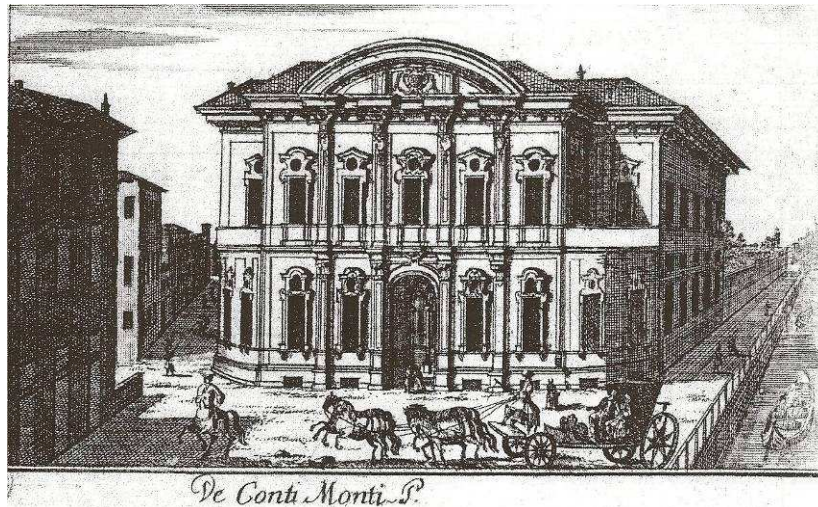
Source : BERTRAND, Gilles, *Le grand tour revisité: pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*, Rome, École Française de Rome, 2008, Pl. XXII.

Annexe 8 : Carte répertoriant les résidences patriciennes et leur voisinage

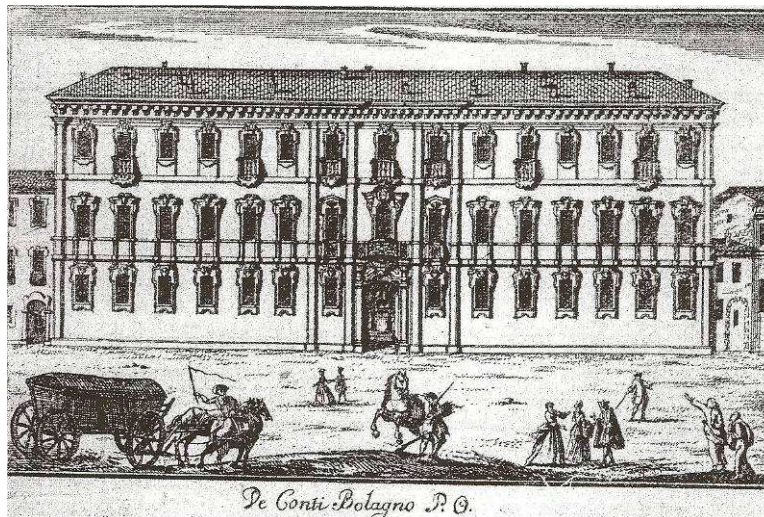


Source : COGNE, Albane, *Patriciat et propriétés urbaines à Milan (XVIIe-XVIIIe siècles)*, thèse d'histoire, Université Pierre Mendès France Grenoble 2, 2007, p. 707.

Annexe 9 : Exemples de palais patriciens milanais



Palais Monti (puis Sormani), gravure de M.A. Dal Re, (1743), Raccolta Bartelli (Milan)



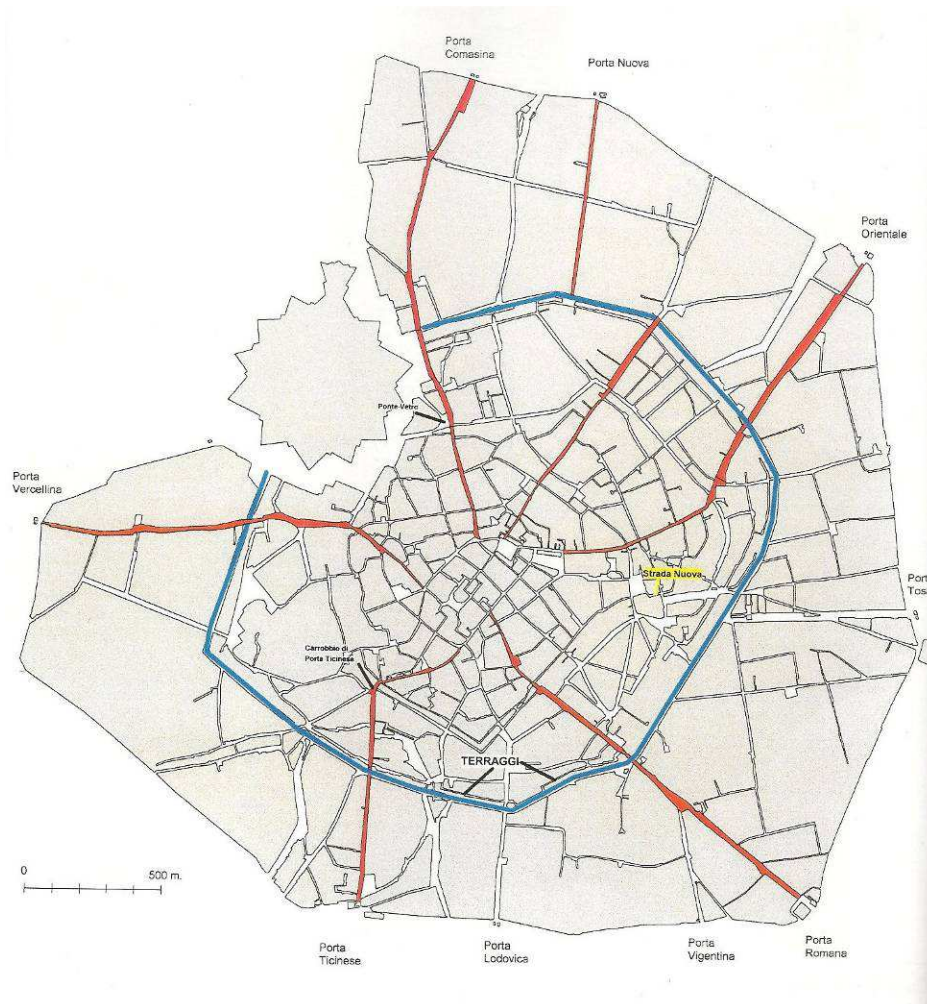
Palais Bolagno, gravure de M. A. Dal Re (1743), Raccolta Bartelli (Milan)



Palais Belgioioso, gravure de D. Aspari (1788), Raccolta Bartelli (Milan)

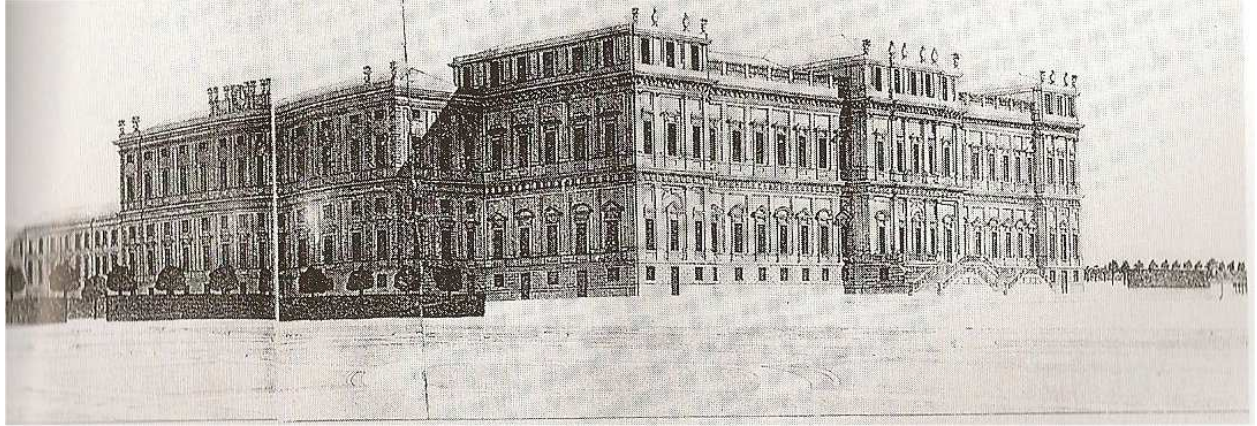
Source : COGNE, Albane, *Patriciat et propriétés urbaines à Milan (XVIIe-XVIIIe siècles)*, thèse d'histoire, Université Pierre Mendès France Grenoble 2, 2007, p. 783-784.

Annexe 10 : Carte répertorient les axes principaux de circulation dans la ville de Milan



Source : COGNE, Albane, *Patriciat et propriétés urbaines à Milan (XVIIe-XVIIIe siècles)*, thèse d'histoire, Université Pierre Mendès France Grenoble 2, 2007, p. 707.

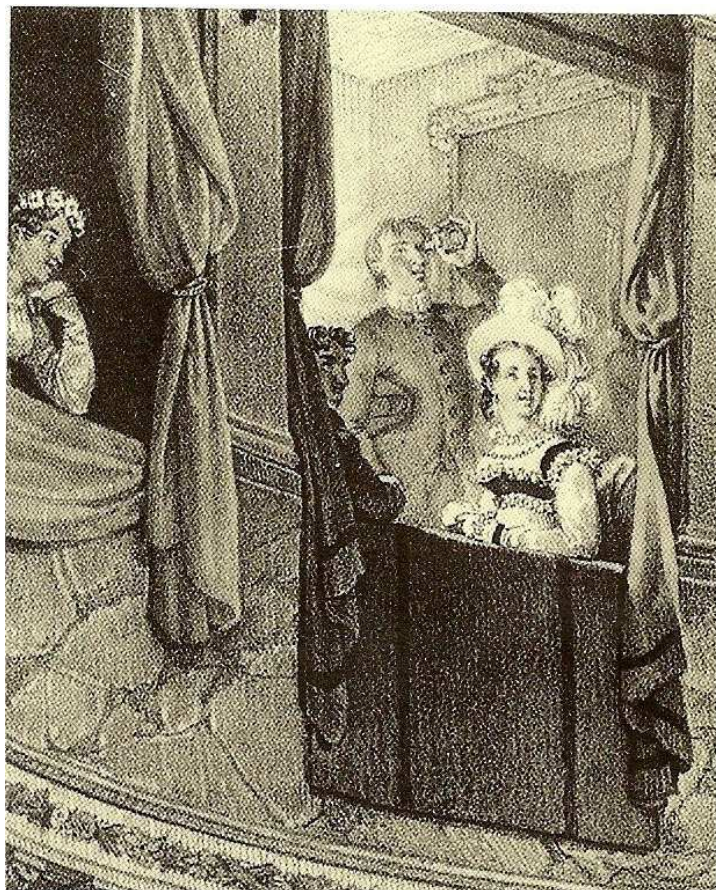
Annexe 11 : Vue de la Villa Reale di Monza



*Vue perspective de la Villa Royale de Monza, dessin de Piermarini
(Milan, Civica Raccolta delle Stampe Achille Bertarelli)*

Source : BERTRAND, Gilles, *Le grand tour revisité: pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*, Rome, École Française de Rome, 2008, Pl. XIX.

Annexe 12 : La loge, lieu d'observation



Source : NEGRI, Gino, *L'opéra italien, histoire, traditions, répertoire*, Paris, Flammarion, 1987, p. 41.

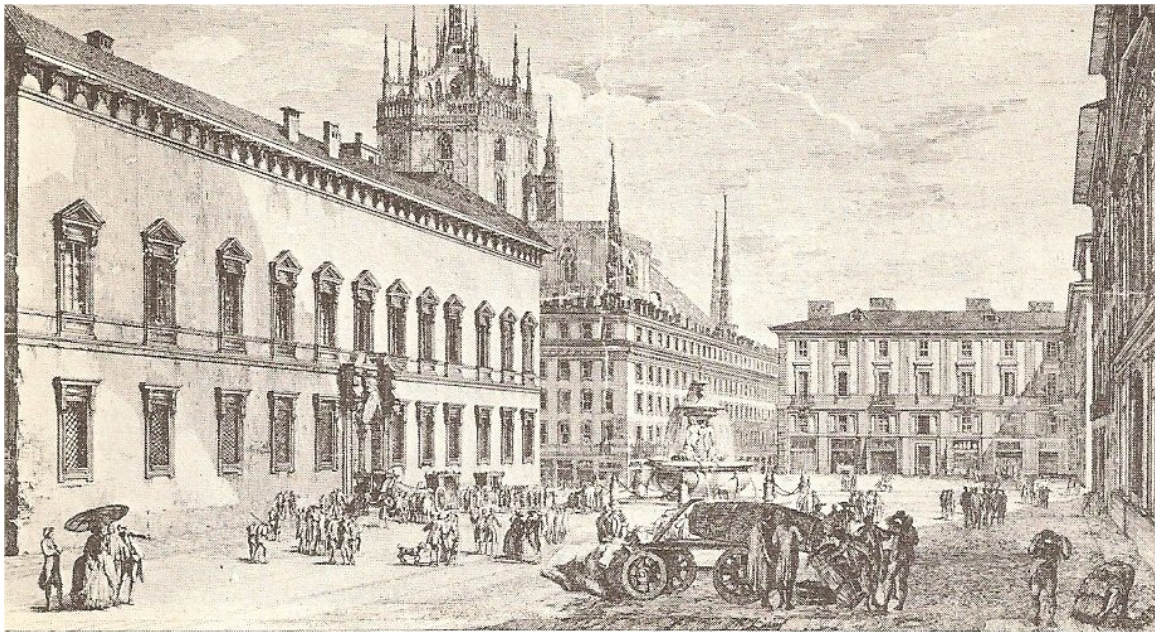
Annexe 13 : Vue de la façade extérieure du théâtre de la Scala



Vue du Teatro Grande alla Scala. Dessin de Giuseppe Permarini, XVIIIe siècle

Source : GAMBI, Lucio et GOZZOLI, Maria-Cristina, *Le città nella storia d'Italia, Milano, Milano, Editori Laterza, 1982, p. 193.*

Annexe 14 : Aménagements urbains de la ville de Milan



Vue de la Piazza Fontana, gravure de D. Aspari, Milano, Raccolta Bertelli



Vue du jardin public de Milan avec la pavillon, Gravure anonyme, Milano, Raccolta Bertelli

Source : SCOTTI, Aurora, *Lo stato e la città, Architetture, istituzioni e funzionari nella Lombardia illuminista*, Franco Angeli editore, 1984, p. 189-190.

RÉSUMÉ

La fin du XVIII^e siècle est marquée en Europe par le triomphe de la philosophie des Lumières qui base ses idées sur la raison et le progrès afin de lutter contre l'obscurité de la superstition religieuse et de l'ignorance. Cet enthousiasme permet la circulation active des idées et des opinions dans une Europe cosmopolite où l'élite intellectuelle est en mouvement constant. Les voyageurs s'adonnent avec plaisir au rituel du Grand Tour et font de l'Italie une étape essentielle de leur cheminement, bien que la péninsule soit encore fragmentée politiquement en une multitude d'États aux statuts variés. Le comte Giuseppe Gorani (1740-1819) d'origine milanaise, est l'un de ces aventuriers ayant œuvré pour la diffusion des idées des Lumières malgré la fermeture des frontières suite à l'éclat de la Révolution en France en 1789. Voyageur atypique, il est notamment connu pour l'écriture des *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États de l'Italie* (1793) dans lequel il dresse un portrait tout en contrastes de l'Italie pré-révolutionnaire.

En partant de l'étude des différents écrits de Giuseppe Gorani, il s'agit dans ce mémoire de découvrir la personnalité riche et complexe de l'auteur ainsi que sa formation intellectuelle. Afin de mieux les comprendre, il est nécessaire d'observer d'un œil attentif le rapport d'amour et de haine voué par Gorani à sa ville natale, Milan, qui se trouve être à cette époque sous la domination de l'Autriche. Pour cela, l'analyse de la période située entre 1774 et 1779, qui correspond au plus long séjour entrepris par Gorani à Milan depuis son premier départ en 1757, apparaît comme fondamentale. Les rapports familiaux, les rencontres mondaines ainsi que les lectures opérées par l'auteur durant ces années de jeunesse sont essentielles pour qui veut étudier la naissance de sa pensée politique. Il s'agit également de réaliser ici un portrait de Milan vu par Gorani. Durant cette période, la ville Milan est marquée par des bouleversements politiques, économiques et sociaux. Cette étude sera donc également éclairée par l'apport de témoignages d'hommes de lettres milanais et de voyageurs français afin de mieux comprendre la situation de malaise qui touche le peuple milanais.

SINTESI

La fine del Settecento è segnata in Europa dal trionfo della filosofia dei Lumi che appoggia le sue idee sulla ragione e sul progresso con lo scopo di lottare contro il buio vincolato dalla superstizione religiosa e dall'ignoranza. Questo entusiasmo permette la circolazione attiva delle idee e delle opinioni nell'Europa cosmopolita in cui si muovono gli intellettuali. I viaggiatori realizzano con piacere il rituale del Grand Tour e fanno dell'Italia una tappa essenziale del loro cammino, benché la penisola sia ancora frammentata politicamente in una moltitudine di stati diversi. Il conte Giuseppe Gorani (1740-1819) di origine milanese, è uno di questi avventurieri che ha lavorato per la diffusione delle idee illuministe in Italia malgrado la chiusura delle frontiere del paese a causa dello scoppio della Rivoluzione in Francia nel 1789. Viaggiatore atipico, egli è soprattutto famoso per la scrittura dei *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États de l'Italie* (1793) in cui dipinge un ritratto contrastato dell'Italia di fine secolo.

Partendo dallo studio dei vari scritti di Giuseppe Gorani, si tratta in questo lavoro di scoprire la personalità ricca e complessa dell'autore e anche la sua formazione intellettuale. Con l'obiettivo di capire meglio questa personalità, è necessario osservare attentamente il rapporto di amore e di odio trattenuto dal Gorani con la città in cui è nato, Milano, che è a quest'epoca sotto il dominio dell'Austria. Per questo, l'analisi del periodo situato tra 1774 e 1779, che corrisponde al più lungo soggiorno intrapreso dal Gorani a Milano, sin dalla prima partenza nel 1757, appare come fondamentale. I rapporti famigliari, gli incontri mondani e le letture realizzate dall'autore durante questi anni giovanili sono essenziali per chiunque vuole studiare la nascita del suo pensiero politico. Si tratta anche di realizzare un ritratto di Milano visto dal Gorani. Durante questo periodo, Milano è segnata da sconvolgimenti politici, economici e sociali. Questo lavoro sarà quindi completato grazie allo studio delle testimonianze di vari intellettuali milanesi e francesi, con lo scopo di capire il malessere che tocca il popolo milanese.

Mots clés : Giuseppe Gorani, politique, économie, société, culture, voyage, Italie, Lombardie, Milan, Autriche, despotisme, monarchie, Église, noblesse, hiérarchie, protocoles, famille, palais, cour, salon, hommes des Lumières, liberté, raison, bonheur, peuple, éducation

Parole chiavi : Giuseppe Gorani, politica, economia, società, cultura, viaggio, Italia, Lombardia, Milano, Austria, dispotismo, monarchia, Chiesa, nobiltà, gerarchia, protocollo, famiglia, palazzo, corte, salone, Illuminismo, libertà, ragione, felicità, popolo, educazione.